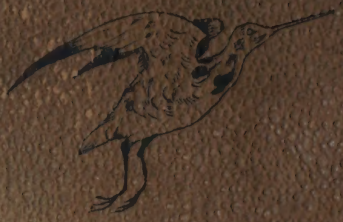
ADOLPHE CHENEVIÈRE

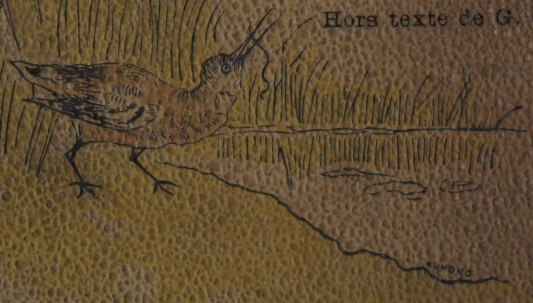
Préface de GROSCLAUDE

MON CARNET DE CHASSE



Dessins
D'EUGÈNE LE MOUËL

Hors texte de G. GUIGNARD



LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
56, rue Jacob

No. 4002.166

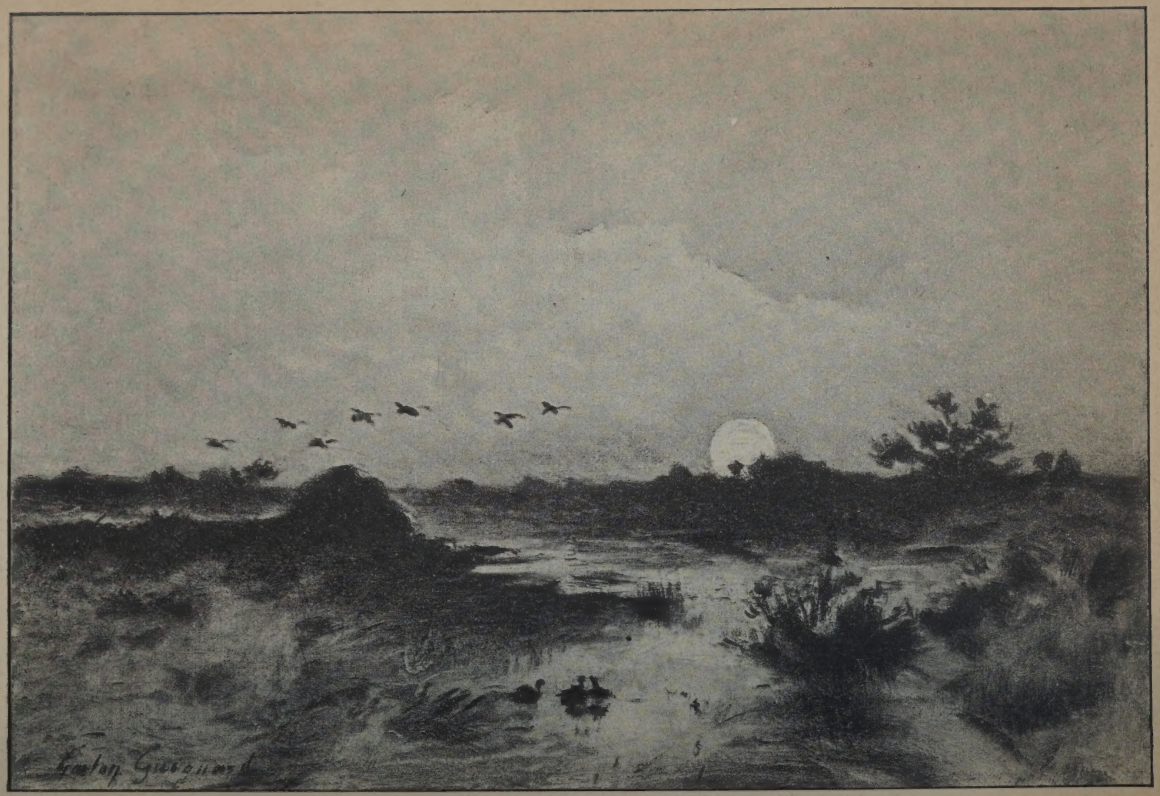
THE TRUSTEES OF THE
PUBLIC LIBRARY
OMNIVM
LVX
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 · 1878

VAPR 29
R JUN 25
V JUL 12
C.H. NOV 24
OCT 14 V

Mon
Carnet de Chasse

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE).



AU MARAIS. — SOIR D'AFFUT.

D'après GASTON GUIGNARD.

BOSTON PUBLIC LIBRARY

ADOLPHE CHENEVIÈRE

Mon Carnet de Chasse

PRÉFACE DE GROSCLAUDE

Hors texte de GUIGNARD. — Dessins de LE MOUËL

LIBRAIRIE DE PARIS

FIRMIN-DIDOT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

56, rue Jacob

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

aft 2. 1799

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

PRÉFACE

Qu'est-ce que j'apprends, mon cher Chenevière? Il paraît que tu te disposes à nous raconter des histoires de chasse, malgré la suspicion si légitime qui s'attache à ce genre de récits. Triste déclin d'un écrivain jeune encore et déjà fort estimé dans les milieux littéraires, — reçu même avec faveur dans quelques-uns de nos meilleurs salons.

Ta seule excuse, c'est d'être un peu du Midi : Genevois par les origines, Parisien de mœurs et de séjour, mais Languedocien par alliance, tu passes une grande partie de l'année dans les environs de Tarascon, — d'où tu reviens chaque fois avec l'accent

de Tartarin, — et c'est de là que tu nous expédies, sous cette étiquette alléchante : *Mon Carnet de chasse*, une pleine bourriche de récits de terroir, plume et poil ; la plume est alerte, le poil est follet. Bonne chance à tes racontars de belle humeur !

A vrai dire, tu n'es pas le premier de nos contemporains qui se vante d'avoir tiré des perdreaux et des lièvres dans ces contrées de soleil où le gibier se limitait jadis à trois espèces locales d'une taille minuscule mais d'une saveur incomparable, au dire des connaisseurs : le crotte-menu, le retournepierre et le mouille-bassinet.

Quoiqu'ils fussent assez loin de la frontière espagnole, ces volatiles ont grandi ; d'année en année ils ont pris de l'aile, et les voilà passés perdreaux ; avec de l'ordre et de la persévérance on arrive à tout.

Quelques témoins dignes de foi corroborent tes affirmations réitérées à leur égard ; malheureusement ce sont pour la plupart des méridionaux. Loin de moi la pensée de récuser leur témoignage, mais on serait plus tranquille si quelqu'un de Dunkerque ou des Vosges, M. Méline par exemple, — qui est présentement de loisir, — venait confirmer la chose, après enquête sur place.

Je sais bien qu'il y a la Camargue. On ne peut pas vous retirer ça! La Camargue, c'est plein d'oiseaux merveilleux, nul ne le conteste; malheureusement, ils sont gardés par des taureaux furieux, plus redoutables que les zébus sauvages de Madagascar et que les rhinocéros de l'Afrique Centrale. Une chasse en Camargue c'est une manière de corrida, et il ne faut pas s'engager dans ces solitudes sans la capa et la spada; bref, tu ne peux convier que des toréadors.

Naguère encore, — je te parle d'il y a trois ou quatre mille ans, — ces marais enchantés abritaient dans leurs roseaux une infinité de crocodiles; c'était le bon temps. Un seul nous reste, et encore c'est dans les armes de la cité de Nîmes qu'on le rencontre généralement. Il paraît d'ailleurs fort inoffensif, ce grand lézard

blasonné, mais je ne m'y fierais pas, s'il faut en croire le proverbe qui met le voyageur en garde contre les « armes » de crocodile.

A ce propos, je constate que ton livre ne nous offre pas la moindre chasse aux sauriens ; ce détail suffirait à fixer les historiens futurs sur la date de ta naissance, si jamais on la discute. C'est bien fâcheux, tout de même, que tu sois venu trop tard dans une Camargue trop vieille, car ce sport, j'en suis bien certain, t'aurait infiniment amusé ; je l'ai pratiqué à Madagascar, et, si j'étais vindicatif, cela me fournirait une transition toute naturelle pour te placer, à mon tour, une anecdote cynégétique. J'aurai la discrétion de t'épargner mes souvenirs personnels sur ce sujet, mais qu'il me soit permis d'emprunter une anecdote à l'amusant ouvrage de Marius Cazeneuve, *La Cour de Madagascar :*

« Un Caïman sommeillait à peu de distance du rivage, sa tête hideuse appuyée sur un rocher qui émergeait de l'eau. Au bruit que nous fîmes en approchant, il ouvrit ses petits yeux et demeura immobile... Rainizafy s'avança jusqu'au bord de la rivière, portant une sorte d'instrument formé de deux bâtons en forme de T ; il fit asseoir son enfant sur une pierre et

lui donna un fruit pour le faire tenir tranquille. Le petit garçon sans défiance prit le fruit, et commença à le manger ; le père alors se retira jusqu'à un rocher derrière lequel il se cacha. Tout à coup, je vis le caïman plonger, puis reparaître presque aussitôt, menaçant, à un mètre de l'enfant, qui était demeuré à la même place.

« J'allais m'élancer à son secours, mais, plus prompt que l'éclair, l'homme m'avait devancé, et se précipitant sur le monstre dont la gueule était ouverte toute grande, il plongea hardiment son T entre ses deux mâchoires. C'est en vain que l'animal essaya de les refermer ; les deux extrémités de la branche transversale, taillées en pointe, étaient entrées dans ses chairs, et tous ses efforts pour s'en débarrasser furent inutiles. L'homme tenant toujours le bâton principal amena le monstre sur le rivage, où, aidé de quelques habitants qui étaient venus le rejoindre, il le tua facilement, pendant que l'enfant continuait à grignoter son fruit, inconscient du danger qu'il avait couru.

« Quand nous retournâmes au village, je fis, par l'entremise de mon petit domestique, des observations au père au sujet de l' « appât » qu'il offrait au caïman et du péril auquel il exposait son fils. Ne pou-

vait-il, lui-dis-je, employer dans ce dessein un agneau ou tout autre animal?

« — Caïman aime mieux petit enfant! me répondit-il avec calme. »

Quel sport passionnant, n'est-ce pas? mon cher Chenevière, surtout pour un père de famille comme toi! Viens donc à Madagascar et amène le gamin. Il n'a pas tant d'agrément cet enfant.

S'il faut rassurer la famille sur les dangers de ce jeu, tu feras observer que pour ce jeune gaillard, mer-

veilleusement entraîné dans les exercices du corps, ce serait un jeu de flanquer au plus gigantesque saurien une de ces râclées qui font passer à un caïman

le goût de la chair des élèves de Charlemont.

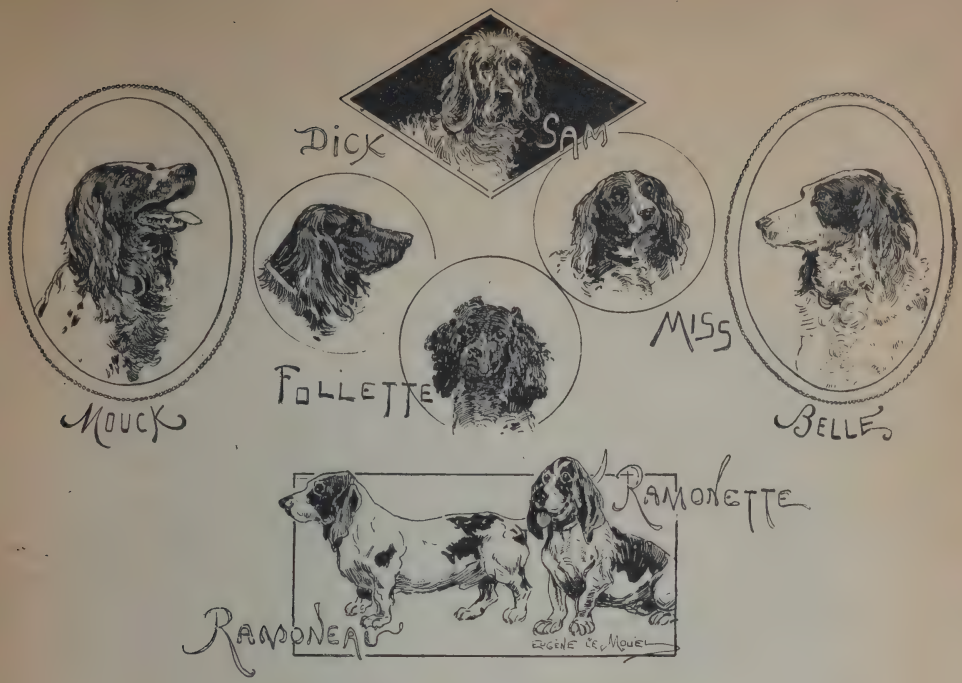
Toi-même, mon vieux camarade, tu ferais encore, il me semble, assez bonne figure dans un match de ce genre, toi, si entraîné dans tous les sports quoique si cultivé dans toutes les littératures. N'est-il pas vrai, cher Docteur? Car, grâce à Dieu, tes parchemins sont enrichis d'un diplôme de doctorat ès-lettres. Quand on songe aux sacrifices que ta famille a dû faire pour pousser aussi loin ton éducation, on frémit en voyant une si belle intelligence aboutir... à quoi?... à des histoires de chasse.

Et si encore elles provenaient exclusivement du Midi, tes histoires! mais il y en a de tous les pays, de tous les climats et de toutes les altitudes : lièvres du Palatinat et coqs de bruyère des Alpes, gélinottes d'Eferding et chamois de l'Oberland... Toi qui avais débuté dans les belles-lettres par des traductions d'Ibsen, ô timide précurseur, et par l'adaptation d'un traité de chevalerie!

Et la *Revue des Deux-Mondes*, où tes premiers romans virent le jour, que va-t-elle penser de toi, cette vieille *Revue des Deux-Mondes?*... t'y pardonnera-t-on jamais cette littérature buissonnière? L'avenir nous l'apprendra.

GROSCLAUDE.

P. S. — Dis donc, cher ami, j'ai fini par le lire ton manuscrit : or ça, tu me croiras si tu veux, ces pages sont fort bien venues, amusantes, mouvementées, joliment en relief, et si artistement illustrées par le crayon de Le Mouël, avec un dessin de maître, un Gaston Guignard, en frontispice !... J'y ai pris un plaisir extrême et le lecteur qui s'engage avec toi dans ces aventures giboyeuses est assuré de ne pas rentrer bredouille.



Mon Carnet de Chasse

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

COMMENT JE ME SUIS MIS A TENIR UN CARNET DE CHASSE.

C'était un matin de décembre, entre cinq et six heures. Je roulais vers la Camargue, et tandis que d'un persévérant effort les deux maigres chevaux traînaient la berline

sur la route gelée, déjà sévissait en moi la bonne fièvre des départs de chasse; déjà m'apparaissaient des joies à venir : bécassines au cri strident, au vol saccadé; râles et poules d'eau s'élevant avec paresse des touffes de joncs, sarcelles et canards passant comme des ombres sifflantes dans le ciel noir et pourpre des affûts d'automne... Et j'imaginais des coups de fusil merveilleux, des péripéties, des victoires dont l'émotion prévue m'échauffait déjà le sang.

Alors, enveloppé dans la fumée de mes cigarettes consécutives, je laissais mon regard se poser çà et là, sur tout ce qui symbolisait les bonheurs prochains : mon fusil, mon carnier; ma chienne épagneule, étendue sur les coussins en face de moi, la tête entre les pattes, l'œil entr'ouvert, épiant le réveil du maître; mes grandes bottes même, qui bientôt clapoteraient dans le sol vaseux où les

bécassines plongent avec délices leur bec sensuel... Et tout en devisant avec moi-même, je suivais la fuite du crépuscule d'hiver et les progrès joyeux du jour; j'essuyais, d'un impatient coup de main, la buée qui se glaçait aux vitres et je murmurais :

« Nous approchons, nous approchons! »

En effet, je venais de distinguer, au bout d'une courte avenue, la demeure de mon ami... Télémaque... Appelons-le Télémaque, si vous voulez. Aussi bien, ce prénom historique, signifiant, « qui combat de loin », me semble fait pour désigner un tireur qu'ont rendu célèbre parmi nous ses coups de longueur.

Télémaque m'attendait. Une tasse de café, et nous voilà repartis, roulant de nouveau sur la route, devenue éclatante de blancheur dans la froide et lumineuse aurore de décembre.

Voici Saint-Gilles. Une halte. Quelques achats tandis que les chevaux soufflent. Un regard d'admiration à la façade romane de l'église. Puis fouette cocher!... Encore quelques tours de roue!... Le Rhône est là! Nous passons le pont... nous l'avons passé... Enfin nous sommes en Camargue!...

Voici le sol sablonneux et clair où poussent les ignames rouges, où les tamaris élèvent leurs tiges sveltes, égayées de grappes aux fleurs purpurines! Le vent souffle du Sud; il nous apporte un parfum de mer et de plage; il a caressé

les étangs et les marais, courbé les touffes de jonc et les panaches plumeux des roseaux... Et nous l'aspirons sans rien dire, laissant rêver nos yeux émus et satisfaits.

— Désolant! désolant! me dit tout à coup Télémaque. Regardez-moi ces maisons neuves sur le bord de la route, ces toits couverts de briques!... Ça devrait être défendu! Ah! mon cher, on aura vite fait de nous gâter notre décor...

Il souffla un instant, puis, tout à coup :

— Le décor! c'est souvent tout notre plaisir, à nous autres. Tenez, vous rappelez-vous ces perdreaux que nous tuâmes l'an dernier, un matin, dans les bois de pins, tout là-bas, au Clamadour, à trois kilomètres de la mer? Était-ce beau, ces bois montueux, bosselés, ces immenses pins en parasol, ces lianes rampant dans le sable fin, ces ronces, ces genêts, toute cette végétation inouïe, grillée et pourtant vivace! Puis les clairières toutes rouges d'ignames et les bordures de houx et de roseaux, hauts de cinq mètres, avec des plumets grands comme des hommes? Il y avait là du vert, du blanc, du rouge... un pêle-mêle exotique, un paradis terrestre! C'était l'Orient et l'Amérique, la Terre-Sainte et la forêt vierge! Quel décor! Allez donc tuer, après çà, des perdreaux dans des champs de pommes de terre!... Et vous souvenez-vous qu'un gros vent se leva vers dix heures, et que les perdreaux traversaient les clairières comme des boulets, se laissant porter

d'un bois à l'autre?... Nous en tuâmes trois, de très loin,

qui s'en allèrent tomber en rebondissant sur le sable où ils éparpillaient leurs plumes... Et, au-dessus de nous, les

nuages filaient grand largue, dans un ciel si incroyablement pur, qu'il ne nous donnait plus l'illusion d'une voûte, mais bien la réelle sensation de l'insondable azur... Ah çà! c'est ridicule! Voilà encore que je m'excite!... mais que voulez-vous?... Le décor! Toujours le décor! Étiez-vous avec moi, en octobre dernier, quand j'ai tué ce canard, un matin, en entrant en chasse? Il est parti d'une flaque, derrière de grands roseaux : le soleil donnait en plein sur son long col d'émeraude et son ventre clair! Oh! qu'il était beau, mon canard, dans cet effet de lumière, montant tout droit, le col étincelant et raide, en frôlant les panaches des roseaux de ses battements d'ailes précipités!... Et si facile à tuer, qu'au moment où j'épaulais, j'ai éprouvé un instantané regret et j'ai pensé : « Quel dommage! » Et pourtant j'ai tiré, instinctivement, mécaniquement... Pauvre col-vert!...

Il se taisait, doucement ému, tout rêveur. Je repris :

— C'est vrai, la passion de la chasse est complexe, aussi complexe au moins que l'amour... et plus intéressante même, étant moins naturelle, donc moins excusable...

Télémaque bondit.

— Comment? Pas naturelle? Mais c'est de l'atavisme pur! Nos premiers ancêtres chassaient, par nécessité, avec des bâtons et des pierres, avant même d'avoir inventé les haches en silex, l'épieu, l'arc et les flèches! Et cette frénésie nous a poursuivis à travers les âges. Seulement, je l'avoue, elle est aujourd'hui terriblement complexe; elle doit avoir sa psychologie; elle l'a! Demandez à Bourget... Tenez, il faudrait essayer d'analyser cette mystérieuse passion! Et en tout cas c'est un plaisir d'avoir un carnet de chasse où l'on note ses sensations, à la bonne franquette, sans chercher à écrire un traité de tir, de dressage

ou d'ornithologie. Non, un simple carnet! Vous n'en avez pas? J'en ai un, moi! Qu'attendez-vous pour commencer le vôtre?

Et Télémaque m'a persuadé!

Depuis ce jour, j'ai cédé à la tentation de revivre, la plume aux doigts, des heures aimées, des heures d'automne et d'hiver, passées au soleil ou sous la pluie, dans le Nord, dans le Midi, en plaine, en montagne, aux champs, sous bois, dans les marais, partout où m'entraîne mon irrésistible et pure maîtresse : la Chasse. Depuis ce jour, j'ai, comme Télémaque, un carnet de chasse : j'y inscris ce que je tue... et ce que j'observe; mes succès et mes désillusions de chasseur, mes rêveries de paresseux, mes contemplations de peintre sans palette, mes aventures et les histoires contées par les amis, la pipe aux dents, pendant les veillées, devant les larges âtres paysans où se tordent les fagots dans une joyeuse et flamboyante agonie. Ce cahier, je le feuillette dans les saisons tristes, le printemps, l'été, quand les oiseaux nichent et couvent, alors que les chiens bâillent et que les fusils, muets et démontés, dorment dans leurs étuis.

... Et voici qu'aujourd'hui j'en arrache quelques pages et vous les donne à lire...

CHAPITRE II

EN CAMARGUE. — AMIS ET SOUVENIRS. — SYLVÉRÉAL TÉLÉMAQUE. — UN AFFUT AUX CANARDS

Puisque je vous ai présenté mon ami Télémaque un matin d'automne, sur la route de Camargue, il faut que je vous emmène avec lui jusqu'au terme de notre expédition.

C'est une ferme, dans la Petite Camargue, sur la rive droite du Petit Rhône. Pour y arriver, nous traversons le fleuve (1). Nous marchons cent mètres et nous y voilà!

Sylvéréal! un nom qui chante à mon oreille et lui mur-

(1) On traversait le Rhône en bac. Le passeur et son fils étaient de bons amis à moi. Maintenant, hélas, il y a un pont de bateaux! Et les passeurs ont quitté le pays.

mure de chers souvenirs, comme certaines musiques, autrefois entendues, nous font revivre aujourd'hui les heures d'alors! Sylvéréal! un nom que je retrouve dans les vers de l'immortel chantre de Mireille. Sylvéréal! *Sylva regalis,* forêt royale (1)! un nom qui doit être bien vieux et qui a la mélancolique poésie de ce qui nous apparaît très loin, dans un nébuleux passé d'où l'évoque notre rêverie... Car, de cette forêt royale, nul vestige ne reste. Le terrain, sablonneux, inhospitalier au phylloxera, se couvre peu à peu de vignes, plants d'aramon aux longs et vigoureux sarments, aux lourdes grappes dont les énormes grains noirs et juteux font des ruisseaux de vin. Mais les arbres ont disparu; il faut pour en trouver s'en aller à cinq où six kilomètres, par delà les étangs, jusqu'au Clamadour, une vraie forêt, celle dont nous parlions tout à l'heure, — deux ou trois cents hectares, — forêt vierge, inconnue, où du sol couvert d'un fouillis de houx, de genévriers et de bruyères, émergent des pins parasols superbes, majestueux, royaux, pareils sans doute à ceux qui jadis avaient fait donner au pays de Sylvéréal son nom fier et charmant.

Mais non, je suis ingrat. Il y a des arbres à Sylvéréal,

(1) Elle faisait partie du domaine de la couronne sous Louis XIV qui fit bâtir un fort sur les bords du Rhône pour surveiller les incursions des pirates anglais, dit-on. Ce fort devint plus tard un poste de douaniers.

devant le mas, au bord de la route; des platanes, de grands platanes, qui puisent dans le sol, éternellement humide, une impérissable vigueur. — Ils sont si beaux, si élevés, qu'on les aperçoit à bien des kilomètres de distance. Souvent par les clairs après-midi d'automne, des collines

d'Estagel, je reconnaissais au loin, par delà l'Etang du Scamandre, sur la droite, le plumet gris et brun de leurs vigoureuses ramures aux feuilles cuivrées. Je me disais c'est là qu'est le Mas, au bord du Rhône, le bac et le passeur et son fils, mes amis; l'un ancien loup de mer, l'autre un vaillant marsouin, chasseur aussi et qui connaît l'affût et la passade, et d'où le vent soufflera et si les canards monteront de la mer ou de la *grande palus*.

Le *mas* lui-même est une ferme, vaste bâtiment à trois ailes. Dans la cour jonchée de paille, les charrettes dételées lèvent en l'air leurs longs bras ; les poules picorent çà et là, les canards barbottent dans les recoins humides avec des frémissements de leur queue minuscule. Quand nous arrivons là, que nous descendons de la lourde berline à cadre, chargée de bagages divers, tout semble nous

souhaiter la bienvenue. Tout s'anime doucement et s'égaie. Les chiens de garde qui dormaient au soleil se lèvent pour venir faire connaissance avec les nôtres. Ceux-ci aboient, grognent et s'étirent de joie, heureux de leur indépendance enfin reconquise après le long trajet en voiture... Cependant le vieux fermier nous aborde les mains tendues, et ses fils, deux beaux hommes, je vous assure, et sa femme qui nous sourit sous son fichu noir.... Le garde qui revient de faire sa tournée sur son camargue blanc saute de selle aussi prestement qu'un cow-boy et déjà nous fait son rapport de chasse que mon ami Télémaque interrompt de ses joyeuses exclamations languedociennes.

— Oui, joyeuses — tout est joyeux — même le vent d'Est qui frémit dans les cimes bruissantes des platanes, présageant des arrivées de bécassines et des passades de canards!...

Et moi j'éprouve une intense et muette félicité en songeant aux journées d'oubli, de vie rustique, animale, honnête que je vais passer là, sans littérature, sans famille, sans triple courrier quotidien, ne conversant qu'avec ma chienne, seul dans les joncs, seul dans le grand vent, sur le bord des étangs déserts! Oui, seul, et n'ayant avec Télémaque lui-même, pendant les heures de chasse, que le dialogue lointain de nos coups de fusil qui se répondent d'un bout du marais à l'autre, par-dessus les étendues impénétrables de roseaux qu'on ne peut plus faucher, par-dessus les fossés profonds, les flaques immenses et les rangs serrés des tamaris qui se massent, en de cer-

tains endroits, comme des soldats défendant le passage d'un gué et attendant la charge, impassibles, les pieds dans l'eau.

Je vous ai montré la cour et ce tranquille va et vient de gens et de bêtes qui symbolise la vie rustique. Voyons maintenant la maison — le mas. — Au fond de la cour est le corps principal du bâtiment, faisant face aux gigantesques platanes de la route. C'est là qu'est notre logis. Au rez-de-chaussée une vaste pièce qui est à la fois notre cuisine, notre salon et notre réfectoire, notre cave, notre arsenal, notre garde-manger et même notre chenil. Là encore que de souvenirs, que de détails évocateurs. C'est la haute et large cheminée et les tas de sarments dont la flamme, le soir, monte, léchant la plaque chargée de suie, la marmite et la crémaillère; puis fixé au mur, le râtelier pour les fusils; aux contrevents, des crochets pour les pièces tuées; dans un coin un tonneau de vin d'Aramon; dans un autre, des caisses plates garnies de paille où nos chiens grelottants viendront en rentrant du marais « faire leur rond », et sécher à grands coups de langue leur poil boueux et ruisselant. Puis voici les sabots pour la veillée avec les chaussons de feutre; enfin, tout à l'entour, accrochées à des chevilles de bois et strictement numérotées, d'innombrables paires de bottes sommeillant sous une couche de graisse; des bottes d'âges et de physionomies variées

qui nous rappellent à force de les avoir vues portées par tel ou tel de nous, la physionomie même de leurs propriétaires respectifs.

Au-dessus de cette pièce où les rideaux manquent, où les tentures sont de la chaux et les tapis des dalles de pierre, au-dessus sont les deux chambres à coucher — cinq lits dans les deux chambres et une rusticité de mobilier digne de Robinson; sans parler des objets divers, cocasses et le plus souvent très antiques suspendus aux murailles : des canards et des sarcelles en carton pour servir d'appelants; vieux échassiers empaillés, pour les affûts à la hutte; puis des outils étranges, sellettes, pioches etc.; des engins de pêche, des filets d'oiseleur, des carniers aux mailles

souillées par le sang et la graisse de maint gibier; des manteaux de caoutchouc, pour aller à la passade, par les coups de vent d'est; deux ou trois vieux parapluies et des chapeaux! encore des chapeaux! de toute matière, de toute forme, en paille, en feutre, en cuir, poussiéreux, troués, décolorés, mangés des mites! Et puis quoi encore? — De tout! Un vrai « décrochez-moi ça! »

Ce *rendez-vous de chasse* — un nom très pompeux — est à côté de l'un de nos marais; la route seule nous en sépare. Trois minutes et vous voilà en pleine sensation de quête et de tir. Or ces sensations diverses et complexes, je les ai si souvent partagées avec Télémaque, ce vieil ami déjà nommé, qu'il faut que je vous le présente mieux encore, tout à fait.

Est-il mon contemporain? Je ne sais. Il se dit plus âgé que moi. Je crains bien pour moi qu'il ne se trompe. L'âge ne se mesure pas toujours par les années et Télémaque avec son bon rire et sa fine ironie, son joyeux esprit et sa subtile observation, ses alternatives de gaîté et de mélancolie mériterait d'être nommé le meilleur compagnon de

chasse qu'on puisse imaginer, car il est aussi vaillant à la peine que charmant au repos, plein de feu sacré, de cet espoir toujours renaissant du vrai chasseur, celui qui marche au but, sans compter avec le froid, le chaud, la faim, la soif, le sommeil et le découragement. Il serait donc un compagnon parfait si..... s'il venait à la chasse... Mais voilà, c'est qu'il n'y vient pas assez, il y vient trop peu à mon gré et j'ai passé plus d'heures encore à le regretter qu'à profiter de lui. Combien de fois je l'ai attendu en vain, à l'heure annoncée, sous les grands platanes, au bord de la route où j'espérais le voir arriver en charrette. Hélas non. Le facteur seul paraissait, porteur de la lettre de renoncement et de regret... Je rentrais alors dans la cuisine, je m'asseyais devant le feu de tamaris, et là, seul avec ma chienne qui, me voyant triste, appuyait avec sympathie sa tête sur mon genou, je lisais et relisais l'épître... Alors ma mauvaise humeur tombait, un sourire indulgent illuminait mon noble visage... Télémaque était pardonné !

J'ai gardé presque toutes les lettres de mon cher camarade; je vais vous en montrer une. Vous verrez si ce n'est pas le langage d'un vrai chasseur, digne de se gagner votre amitié.

Je le laisse donc vous amener à Sylvéréal, et guider vos premiers pas dans le marais.

15 mai 189...

« Vous vouliez, m'écrivait-il, des récits de chasse, fleurant le parfum des marais. Mais il semblerait que nous ayons tous pris à tâche, cet hiver, de ne pas vous faire regretter votre départ pour Paris. Et janvier, février, s'écoulaient sans qu'aucun sociétaire s'en allât à Sylvéréal. Il est vrai que ce qui ne s'écoulait pas, c'était le marais et pour cause, n'ayant pas de quoi désaltérer une grenouille!

« A la fin pourtant, la Méditerranée ayant eu pitié du Rhône, avait refusé son tribut d'eau douce et le lui renvoyait par un gros vent du sud, en assez grande abondance pour alimenter les roubines (1) et humecter les clos. Mais il était tard, bien tard, jugez-en. C'était le 29 avril, veille de la clôture aquatique, (voir l'arrêté préfectoral). J'étais donc parti seul avec mon chien, car aucune amitié humaine n'aurait consenti à me suivre en cette extrême fin de saison. Passe encore pour les dévouements la fin décembre,

(1) Fossé, petit canal.

mais fin avril, quand le soleil brûle en des journées interminables, sans affût; quand le marais exhale ses premières puanteurs, quand déjà la fièvre guette les imprudents, quand les moustiques déjà commencent leurs petits agacements, sans cesse renouvelés, quand les roselières dépeuplées de gibier n'abritent plus que des grenouilles au sempiternel croassement, quand l'alouette plaintive et la *téride* au chant de crécelle vous énervent à l'envi, quand le garde s'apprête à vous suivre sans autre espoir que celui de « l'étrenne ». Enfin quand les indigènes semblent vous regarder avec commisération et murmurent tout bas : « Pecaïre »..., alors il ne faut pas espérer un compagnon de chasse.

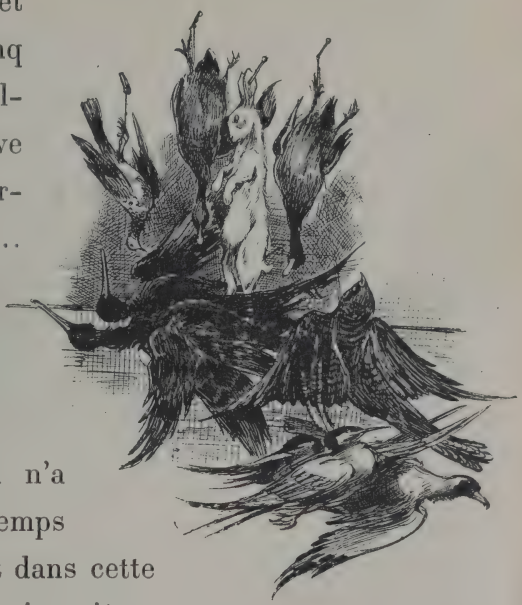
« En effet, j'avais été accueilli à mon arrivée, par le garde, les fermiers, le berger, le passeur du bac, tout le monde, avec un air, des gestes bienveillants, qui avaient une même signification, si lamentable, que tout de suite je m'étais écrié :

« — Je suis venu faire un tour pour revoir le pays et les gens et par raison de santé. »

« Était-ce assez bien dit, hein?

« Cependant comme le feu sacré de la chasse était suffisamment attisé en moi par une longue abstinence, je me sentais le courage d'affronter la bredouille probable et je m'embottai. Or saint Hubert fut ému sans doute de tant de résignation.

« En effet, je n'avais pas marché dix minutes dans le plan de la Peyre, qu'il me part un couple de canards. Je respecte la cane et je tue le col-vert; cinq minutes après un col-vert déjà veuf se lève devant moi et je termine sa mélancolie... « Pourvu que cela dure ! » disait le maçon en dégringolant du cinquième étage. Oui, seulement cela n'a pas duré tout le temps comme çà et pourtant dans cette journée de fermeture printanière, je parvins à composer le tableau ci après. (On fait ce qu'on peut.)



2 Échasses à manteau noir.
2 Canards.
2 Hirondelles de mer.
1 Mouette.
1 Tourterelle.
1 Lapin (dit de marais).
1 Buse (pour m'absoudre du meurtre du lapin).

Chasse du garde :

1 Canard.

2 Lapins.

« Pas une seule poule d'eau, ni grosse, ni moyenne, ni petite; c'est ce qui me fut démontré le matin par les chiens de l'Abbaye, et l'après-midi par les chiens de Sylvéréal. Et votre chien? direz-vous. Oh! le mien avait déjà jugé la situation pendant la traversée de Camargue; il m'avait échappé, et tandis que j'étais en train de chemin de fer, il était en train de faire son chemin vers le mas de P... F... qui est son chez soi et le mien, au delà de Saint-Gilles et du Rhône, à 30 kilomètres s'il vous plaît; et il y arriva le soir, tout mouillé par le passage du fleuve, car il n'était pas allé prendre le pont, mais avait piqué en droite ligne à travers le pays inconnu. Cette sûreté d'orientation venait-elle du flair seul ou d'un sixième sens dont les hommes, même politiques, semblent dépourvus et que l'on attribue à tous les oiseaux voyageurs? Insoluble question!

« Navré d'avoir perdu mon chien, je me contentai donc d'errer à l'aventure, causant avec les indigènes, inspectant leurs travaux agricoles pour en déduire les conséquences cynégétiques; c'est ainsi que flânant, bavardant rêvassant, j'arrivai au bord de l'Étang des Fourneaux. L'étang possédait alors deux à trois mille flamants.

Un ami — devinez lequel — m'avait bien livré le secret pour les atteindre (1); s'avancer dans l'eau jusqu'à la ceinture, pendant que les flamants se disent qu'un chasseur ne serait jamais assez fou pour s'exposer dans cette eau, sur la vase glissante, puis envoyer un coup de triple zéro à cent mètres, casser le guidon d'une aile et suivre pas à pas le flamant blessé. Le pas de cet oiseau étant de $\frac{1}{45829009}$ plus court que celui de l'homme, il arrive un moment, — après une infinité

d'autres, — où l'homme saisit le flamant. Ce qui le rend glorieux à juste titre puisqu'Achille aux pieds légers et sans bottes de marais ne pouvait atteindre la tortue qui avait dix pas d'avance. Tout cela était très clair, mais je pensai que ma gloire diminuerait celle de mon ami et je m'éloignai me disant qu'après tout un flamant ne faisant pas le bonheur, il serait injuste de faire le malheur d'un flamant...

(1) Télémaque fait ici allusion à une chasse aux flamants dont il sera parlé plus loin. (Voir chap. V.)

« Ce qui rend ma philosophie très opportune, c'est que si l'on ne sait jamais bien ce que peut coûter un flamant, on peut s'en faire au moins une idée approximative, au moment où le passage de la note à payer vient clore très régulièrement les autres passages — bien moins réguliers — d'avril. (Admirez l'habileté de cette transition, bien digne du trésorier que je suis.) Cet envoi est indispensable, car sans le compte rendu ci-joint de l'exercice de chasse 189... 189... vous ne croiriez jamais, dans votre modestie, avoir tué pour deux cent dix-sept francs soixante-quinze de gibier. Il faut encore ajouter à ce chiffre 3 fr. 10 de blanchissage, ce qui est vraiment donné pour un homme qui se promène des heures entières dans un étang... »

Bien qu'il m'ait souvent faussé compagnie, Télémaque n'en est pas moins un vrai dilettante du fusil et un passionné chasseur. Je vous garantis qu'il a plus souvent que moi « pris la botte », avant le jour, pour la quitter à la nuit close.

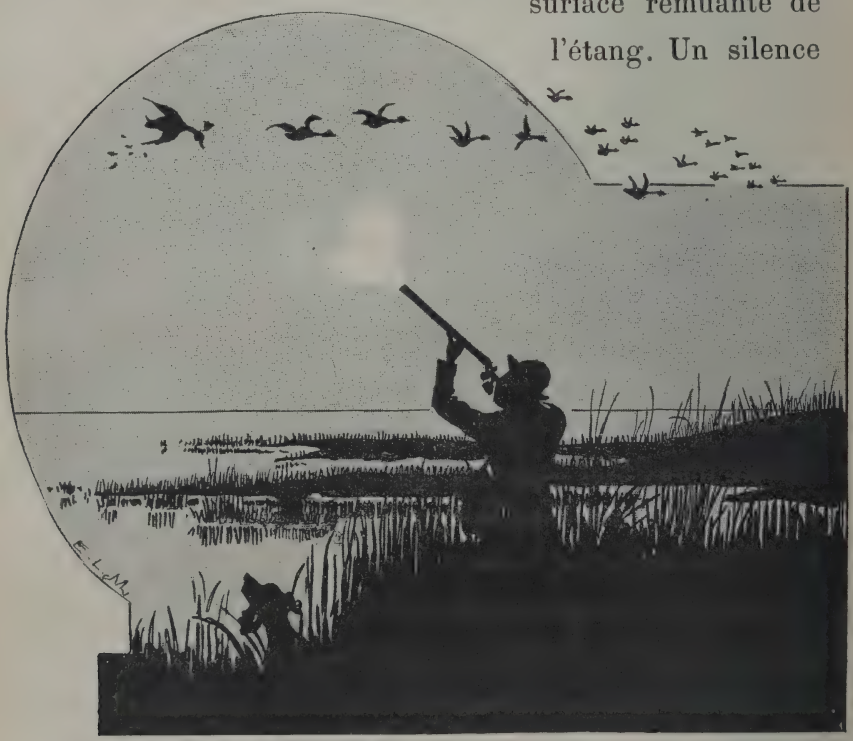
C'est lui qui m'a fait faire l'un de mes premiers affûts de canards. Ce jour-là nous étions arrivés tard à Sylvéréal. Nous avions d'abord pataugé quelque peu dans le marais, puis nous nous étions retrouvés, une heure avant le coucher du soleil, sur la route qui nous ramenait au mas... Peu à peu, le temps avait changé... Un gros vent

soufflait du Sud-Est. Et le couchant restait clair!... Quel temps d'affût!... Les canards vont regagner à tire-d'aile leurs marais. Ils vont arriver les uns, *siffleurs, bouis, queues d'hironde*, en rangs serrés, avec un bruit de bourrasques; les autres, cols-verts et sarcelles, par escouades de deux, trois, quatre! Et tous, affamés et confiants, vont s'abattre dans les flaques d'eau pour y barbotter avec délice, pour arracher du fond vaseux les exquises carottes sauvages, aux feuilles dentelées. Et afin de mieux lutter contre le vent, ils passeront très bas, rasant la terre et l'eau, superbes à tirer dans le crépuscule orageux qui nous promet toutes les profondes émotions de l'espoir et de la déception, c'est-à-dire l'inconnu!

— Il n'y a pas à hésiter, me dit Télémaque, pas un instant à perdre! Il faut aller là-bas, aux Étangs, à la Conce, près de la coupure. En trois quarts d'heure nous y serons. Vite au mas, nous y prendrons la lanterne pour le retour, et zou! en avant!

L'endroit où voulait me conduire Télémaque est une langue de terre qui sépare deux immenses étangs salés. Ce lieu est désolé, sauvage, étrange et grandiose! Toujours la même végétation : des salicornes, des tamaris, encore des tamaris; mais l'horizon est plus lointain, plus majestueux qu'ailleurs; le regard s'en va là-bas, sans que rien l'arrête, jusqu'aux derniers nuages empourprés qui

ont vu tomber le soleil. Et puis l'étendue mélancolique des eaux élargit les sensations et impose la rêverie... Des vagues courent, se poursuivent et se heurtent, clapotant sur les bords, éclaboussant les buissons inclinés et les joncs qui saluent. Les teintes variées du couchant plaquent des taches roses, noires, grises, verdâtres sur la surface remuante de l'étang. Un silence



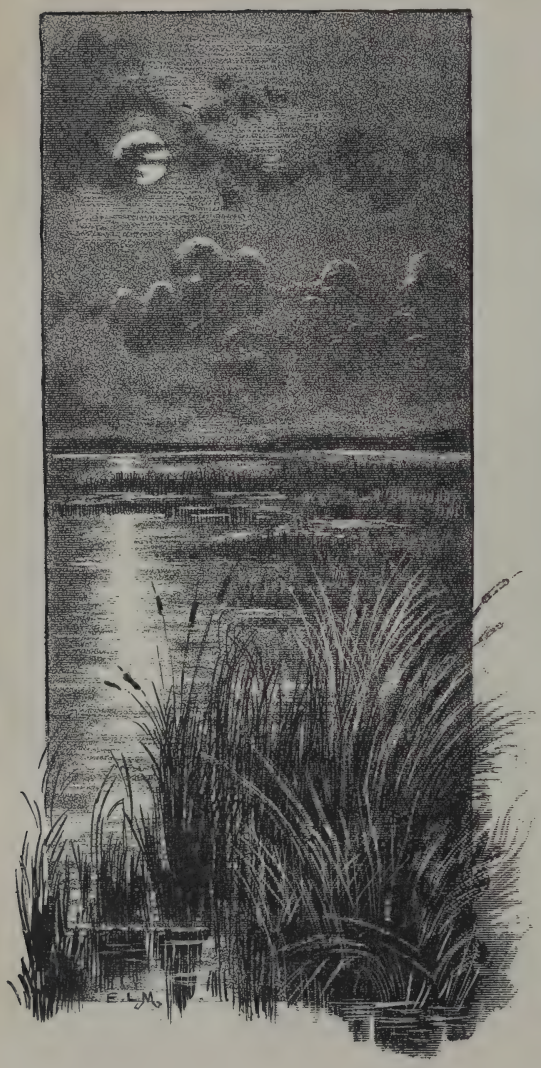
effrayant enveloppe le paysage assoupi. Nos pas mêmes se succèdent sans bruit dans le sable humide.

Halte!... Maintenant nous sommes postés, Téléma-

que et moi, à cent mètres l'un de l'autre, et cachés dans des touffes d'ignames. Il est temps! Le soleil a disparu depuis vingt minutes; les nuages se décolorent peu à peu; les canards vont venir! Et nous faisons face au couchant, l'œil grand ouvert, le regard mobile, le fusil prêt...

Tout à coup un premier frémissement d'ailes résonne à ma droite, une ombre surgit, je tire!.. Mon coup de fusil fait un trait de feu dans la pénombre et j'entends le bruit mat de la chute de l'oiseau sur le sable mouillé. Presque au même instant un éclair éclate à ma gauche. C'est mon compagnon qui vient de tirer... Et moi aussi, je tire, je tire encore! Et Télémaque me répond; et les détonations se succèdent, pressées, furieuses, comme les voix de deux batteries en position, malgré la pluie que le vent nous jette au visage, malgré l'ombre qui s'épaissit. Car les canards passent, passent!... Le chasseur les distingue à peine, mais il tire, tire toujours... Une sorte de frénésie le domine. Ses sens surexcités s'affinent dans la nuit. Il en arrive à deviner plutôt qu'il ne voit l'approche de l'oiseau, son passage dans le ciel sombre, et, après le coup de fusil, sa lourde chute ou sa fuite effarée.

Une demi-heure, une heure, peut-être, s'est écoulée. L'affût est terminé! Il fait nuit. Mais le vent a balayé les plus noirs nuages, et, sur la nappe d'encre de l'étang,



le premier rayon de lune fait une traînée de lumière blanche qui s'étale peu à peu, se disperse en étincelles sur les vagues sautillantes et finit par couvrir l'eau de son envahissement argenté!...

... J'ai cherché assez longtemps mes canards abattus et j'en ai retrouvé trois; puis je me suis mis en marche dans la direction de mon ami, en l'appelant : « Ho! hop! Ho! Hop! » Pas de réponse. Il devait avoir fort à faire à ramasser ses canards, car il avait tiré souvent, et il ne manque guère.

Enfin en avançant, je finis par distinguer une ombre qui s'agitait, allait, venait, jurait, grognait! et, chose

bizarre! cette ombre était nu-tête, en bras de chemise.

— Eh bien? dis-je, lorsque je fus à dix pas.

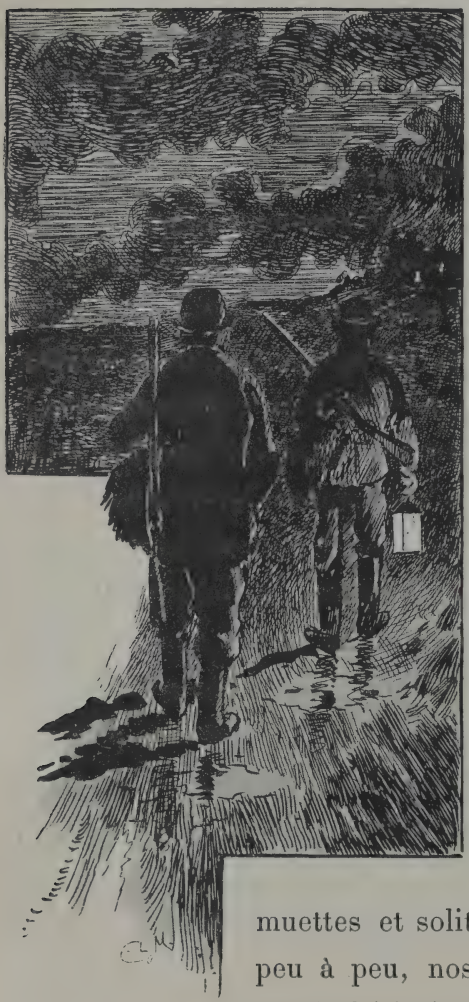
L'ombre s'arrêta et, du revers de sa manche, s'essuya le front.

— Quel affût, mon cher! Voyez donc!

Dans chaque main Télémaque tenait une grappe sombre que je reconnus pour être une grappe de canards.

— Voyez, reprit il, j'en ai cinq là, et deux à mon poste, derrière ce tamaris... Mais il y en a encore trois, quatre, je ne sais pas combien, par ici, tout autour de nous... Quel affût! Quel affût! D'abord je me cachais; puis, peu à peu, comme ces enragés-là n'avaient peur de rien, comme ils passaient toujours sans interruption, malgré la fusillade, je ne me suis plus gêné, je me suis planté debout, comme ça! Et à force de tirer, de courir, de recharger, de m'énerver, je me suis mis dans un état!... j'ai fini par jeter bas mon caoutchouc, puis ma veste, puis mon tricot, puis ma casquette!..... tout enfin! Non, pas tout! J'ai encore ma chemise et mon pantalon, mais si cela avait duré un quart d'heure de plus, je ne sais pas dans quel costume je serais maintenant... Songez donc!... Je n'avais pas même le temps d'aller ramasser mes canards. Ils tombaient, tombaient!... Je les numérotais à mesure : Un ici, près de la grosse touffe, un autre, là, au bord de l'eau; un, derrière moi en droite ligne; un,

à quinze pas, sur ma gauche... Seulement ma coquine de chienne me les changeait de place, lâchant celui qu'elle me rapportait quand elle en entendait tomber un autre !... Enfin, j'en ai sept, et vous?



— Trois.

— Nous reviendrons demain matin chercher les éclopés. Diane est affolée ; elle ne quête plus, allons-nous-en.

Il se rhabilla et nous commençâmes la retraite, nous racontant nos coups de fusil, donnant libre cours à notre besoin de parler, après les sensations muettes et solitaires de l'affût... Puis, peu à peu, nos paroles devinrent plus rares. Il faisait nuit close. La lune s'était cachée de nouveau ; nous étions déjà loin des étangs et de la lande ; nous filions, suivant un étroit chemin

qui longeait le canal du Bourgidou (1); nos bottes glissaient dans le terrain gras et détrempé; je marchais devant, portant la lanterne, et nous ne pensions plus qu'à rentrer au mas dont les lueurs éloignées tremblotaient dans la nuit comme de faibles étoiles jaunes. Du reste, nous étions heureux de nous taire. Le calme de cette nuit d'octobre abattue sur le désert de Camargue nous redonnait mille impressions déjà ressenties et d'autant plus vivaces... Et, pour la centième fois nous songions, — je dis nous parce que je connais bien mon Télémaque — nous songions que les chasseurs sont bien forcés de devenir un peu artistes, un peu poètes, par reconnaissance, lorsque, tout seuls devant une nature aux virginités splendides, ils ont l'émouvante illusion que nul autre humain n'a jamais obtenu d'elle cette suprême révélation de sa beauté!...

(1) C'est le canal qui va de Sylvéréal à Aigues-Mortes.

CHAPITRE III

TÉLÉMAQUE A DE NOUVEAU LA PAROLE

Tous les affûts ne sont pas aussi animés et productifs que celui auquel vous venez d'assister. Il en est de mornes et silencieux, sans frémissements d'ailes ni coups de feu. Et Télémaque jadis a consacré la mémoire de l'un d'eux en quelques pages qu'il m'avait envoyées. Je vais les transcrire, tout simplement, en naïf plagiaire que je

suis, de la première à la dernière ligne. — Et, abusant de l'occasion je laisserai la parole à mon ami pour qu'il nous conte d'autres souvenirs, plus anciens, à propos de *tourdes* et d'alouettes, comme il a coutume de le faire les soirs de chasse en tisonnant les grosses bûches de mûriers et les vieilles souches tordues...

CHASSES LANGUEDOCIENNES

I

NOEL AUX MARAIS.

Impressions de froid.

Aque li Boumian van cerca lou maou de la more; pamen saboun pas se li canar vendran; se venoun, saboun pas se li veiran; se li vesoun, saboun pas se li tiraran; se li tiroun, saboun pas se li tuaran; se li tuoun, saboun pas se lis auran! (Paroles d'un roupillard de Camargue) (1).

C'était vers la Noël de 18...

J'avais, depuis peu, fait la connaissance de mon ami

(1) Traduction : « Les Bohémiens vont chercher le mal de la mort...

Euryale (1) et nous avions décidé de clôturer nos chasses d'automne, avant son départ pour le Nord, par une station au marais. C'était le 24 décembre. Il faisait un froid très rigoureux; mais un peu de glace ne nous effrayait pas et nous prîmes nos dispositions pour un affût aux canards. Dans le marais, deux postes furent choisis au milieu des eaux, là où quelques maigres tamaris devaient nous dissimuler un peu, grâce au crépuscule. Un cri de prudence échangé nous renseigna sur nos positions respectives, distantes de moins de cent mètres et nous attendîmes, appuyés plutôt qu'assis, sur un siège rustique, composé d'un pieu enfoncé dans la vase et surmonté d'une étroite planchette.

Le soleil avait disparu depuis un moment, un de ces soleils d'hiver qui longtemps avant leur déclin ne répandent plus que de la lumière. Sa disparition avait assombri peu à peu, jusqu'à l'obscurité complète, l'horizon ter-

et pourtant ils ne savent pas si les canards viendront; s'ils viennent, ils ne savent pas s'ils les verront; s'ils les voient, ils ne savent pas s'ils les tireront; s'ils les tirent, ils ne savent pas s'ils les tueront; s'ils les tuent, ils ne savent pas s'ils les auront. »

L'expression de *Bohémiens* appliquée aux affûteurs contient à la fois un sentiment de mépris pour celui qui se livre à une chasse aussi incertaine, et un sentiment d'admiration pour un acte d'énergie et d'endurance dont le *roupillard* se sent incapable. L'expression de roupillard, usitée en Camargue, a son équivalent dans le mot *Lazzarone*.

(1) Qui est Euryale? Télémaque vous le présentant comme un être bienfaisant et dévoué, l'auteur de *Mon Carnet de chasse* aura la modestie de ne pas trahir ce pseudonyme.

restre autour de nous; mais devant nous, l'horizon du ciel s'illuminait d'une éclatante lueur semblable à un reflet d'incendie et nos regards, concentrés dans cette rouge clarté, cherchaient si quelque point noir n'apparaissait pas, grossissant comme par fantasmagorie jusqu'à montrer à la portée de nos fusils une silhouette de canard.

Les bruits de la terre avaient pris fin avec celui des clochettes d'un troupeau ramené à l'étable et celui des

heurts d'un chariot en retard. Le vent, sifflant dans les roseaux en continuelle vibration, avait une plainte trop monotone pour ne pas créer cette accoutumance de l'oreille qui s'affranchit des bruits permanents. Rien ne pouvait gêner la perception du son le plus léger, fût-ce le bourdonnement d'un insecte crépusculaire ou le frôlement dans l'air de l'aile molle d'un oiseau nocturne ou le glissement d'une loutre en quête de sa proie. Heure de si-

lence, de solitude et de trouble inquiet qui est un des charmes de l'affût!

Cependant notre espoir, qui d'abord avait grandi avec la dégradation des lueurs du crépuscule, finit par s'éteindre avec lui. On distinguait à peine les tamaris les plus proches dentelant de leurs ramures l'*aurou* (1) affaibli du couchant. La vue et l'ouïe découragées se fatiguaient d'une tension inutile. Le froid augmentait; le nez, les oreilles, les doigts ne nous appartenaient plus. Et pas un bruit, pas un mouvement décelant l'ombre d'un canard. Pas un coup de fusil, proche ou lointain, d'affûteur heureux!

C'est un gros préjugé de croire que plus il fait froid, plus on tue de canards! Rien de plus faux, en chasse, que l'expression « un froid de canards ». En effet, dès que la glace devient incassable pour leurs becs dans les marais et les « baisses » d'eau, ces intelligents palmipèdes ga-

(1) Lueur rougeâtre ressemblant à celle de l'aurore.

gnent la mer où ils se nourrissent de petits poissons, d'insectes et de plantes marines, renonçant momentanément aux succulentes châtaignes d'eau douce qui leur ont si souvent fait tirer les marrons... de l'eau pour les chasseurs.....

La nuit était venue, envahissant le ciel troué déjà de quelques étoiles. Euryale siffla. Ce cri laconique est la sonnerie du départ pour le chasseur à l'affût. Cette fois pourtant, le sifflement fut suivi de ces mots : « Partons, j'ai trop froid! » envoyés avec une intonation à la fois suppliante et impérieuse ne permettant pas d'hésiter. J'allai rejoindre mon camarade.

Parbleu! il avait raison; une de ses bottes *buvait* et le froid d'un pied s'accroît alors de la chaleur de l'autre. Je lui offris une gorgée de rhum, liqueur secourable, dont le nom semble à tort être la racine de rhume et de rhumatisme; puis pour lui réconforter le moral, je lui expliquai que le froid aux pieds, à jeun, était simplement désagréable, et en tous cas préférable au froid à la tête, froid de sensation étrange, que je venais d'éprouver pour la première fois, bien que j'eusse déniché pour la circonstance dans mon armoire de chasse une vieille casquette d'affût qui avait vu bien des giboulées. Seulement elle n'avait plus sa doublure de bons cheveux épais que le peigne hersait autrefois avec difficulté. Ce retour dans mes plus vieux souvenirs fut le salut pour mon crâne

dénudé; j'eus bientôt confectionné avec un journal — les journaux ont parfois du bon — un de ces chapeaux de gendarme que les enfants mettent sur leurs têtes pour jouer aux voleurs et je coiffai de ma casquette ce chapeau improvisé. Sans celui-ci, la casquette (en vieux français *casquot*) n'aurait pu justifier son étymologie : CApitis Salus QUOTidiana. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, si vous n'êtes plus jeune et si vous restez chasseur, pensez à l'occasion au chapeau de papier, au plastron de papier, à la cravate de papier, aux chaussons de papier et vous m'en direz des merveilles.

Nous partîmes, mon jeune camarade cassant la glace devant moi pour me faire un sentier liquide, et, après avoir cheminé quelque temps sur la terre ferme, avec ce silence que conseille la nuit et qu'inspire la bredouille, nous arrivâmes enfin au logis où nous attendaient une soupe

chaude et un bon feu de sarments, deux choses aussi indispensables après l'affût que des canards pendant l'affût. Après le repas, un vin chaud aromatisé et quelques bouffées de tabac triomphèrent des premières invites au sommeil qui nous venaient à la fois de la fatigue, de la douce chaleur succédant au grand froid et de la digestion. Nous causâmes, chasse surtout, car c'était bien d'une confraternité d'armes en Saint-Hubert que procédait notre amitié récente et timide; nous évitions encore l'échange d'impressions personnelles et d'épanchements intimes; assez lent moi-même à me livrer, je ramenais la conversation à des banalités de voyageurs. Enfin, au bout d'une heure ou deux, le plus sage — ce fut Euryale — proposa d'aller se coucher.

D'ailleurs nos bonnes flambées de sarments allaient mourir; nous avions bien réussi à chauffer des souches de tamaris, mais ce bois salé et rebelle gardait la chaleur pour lui-même et il fallait en secouer constamment les lourdes cendres pour aviver la combustion. Or, mon ami était frileux comme tous les hommes du Nord qui descendent en hiver dans notre Midi. Ils en accusent le *mistral;* je crois plutôt qu'ils perdent, au pays de l'olivier, l'instinct de réaction qu'ils ne croient plus nécessaire. Quoi qu'il en soit, Euryale n'eût jamais affronté les brusques intempéries de nos fallacieux hivers sans sa passion endiablée de la chasse; dans la Perse antique, il eût été

un fervent adorateur du feu ; lorsque celui-ci cessait d'être un besoin, il en faisait une gourmandise et je m'étonne qu'il ne se soit pas rôti à l'extérieur ou ébouillanté à l'intérieur : il faut croire que le corps humain vivant possède des réactions secrètes pour résister de longues heures devant un brasier qui cuirait un gigot.

Euryale était monté dans les chambres, tandis que je restais en bas prétextant une pipe à finir et des plans à faire pour le lendemain. Faire des plans fut la grande ressource de Trochu ; c'est aussi la grande affaire du chasseur. Noyer les déceptions du jour dans les espérances du lendemain ; fortifier celles-ci par des projets d'une stratégie nouvelle et supérieure ; interroger girouette, thermomètre et baromètre pour déterminer la direction de la chasse entre les quatre points cardinaux ; préparer enfin des raisonnements invincibles pour faire adopter par les camarades le plan préféré, ne sont pas choses sans charme dans

la veillée d'un chasseur. Je m'absorbai même si bien dans de multiples combinaisons cynégétiques qu'elles me plongèrent dans une sorte de rêvasserie, voisine du sommeil.

Sur ces entrefaites, une porte s'ouvre et un fantôme m'apparaît; je vois une forme humaine enveloppée d'un long voile blanc; un autre voile de couleur indécise dissimulait la chevelure et contournait un pâle visage où des yeux clignotants semblaient avoir conservé la vision et renoncé au regard; une main inclinait un flambeau à la flamme vacillante comme celle d'un feu follet; l'autre main tenait une sorte de casserole de fer!.....

Cette apparition inattendue commençait vraiment à m'émouvoir, lorsque le fantôme parla : « Rassurez-vous, dit-il; il fait si froid et j'ai trouvé si bon mon lit chauffé avec le « moine » que je descends pour prendre de la braise et chauffer le vôtre. »

Pendant ces courtes paroles, j'avais reconnu sous son costume nocturne mon compagnon de chasse et deviné en

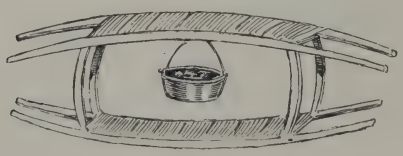
lui un véritable ami. La glace était bien rompue désormais entre nous et me reprochant certains moments de froideur et de défiance, je balbutiai des protestations et des remerciements. Sans m'écouter, le fantôme emplit de braise la casserole de fer et disparut.

Je ne le suivis pas immédiatement. Il y avait lutte à l'intérieur de mon individu; la bête voulait laisser chauffer le lit, l'ange voulait aller remercier Euryale. Car s'il est désagréable d'entrer dans un lit froid, il est affreux de déserter un lit chaud, lorsque le nez gelé ne vous laisse aucun doute sur le froid ambiant; lorsque, le corps allongé sous les molles et chaudes couvertures, on sent s'échapper de tout son être, en volup-

tueux effluves, la fatigue et l'énervement de la journée.

Je gagnai enfin ma chambre. Hélas! Euryale, trop frileux, avait trop bien fait les choses; le lit était brûlant, inabordable; il fallut écarter les couvertures et attendre en chemise, tout grelottant au bord du lit découvert, une température accessible. Pendant ce temps, mon ami, joyeux de sa bonne action, s'écriait de la chambre voisine : « N'est-ce pas que vous êtes bien maintenant! » Et je répondais, en anticipant sur le bien-être espéré : « Oh! délicieusement et grand merci! »

Euryale n'a jamais su que j'avais laissé refroidir mon lit; si vous le lui apprenez, ne le faites qu'avec ménagement. D'ailleurs il ne m'en voudra pas. Son dévouement et ma longue discrétion sur ses conséquences n'ont-ils pas porté bonheur à notre amitié?...



II

LA CHASSE AUX TOURDES (1) A MITAU.

Souvenirs d'antan.

Inter aves turdus.....
Inter quadrupedes, gloria prima, Lepus...
(MARTIAL.)

Il est une contrée délicieuse où la nature se montre sous ses plus séduisants aspects; les fleurs y répandent les plus suaves parfums; de simples bouquets de chênes et d'oliviers y semblent préférables aux élégants massifs des jardins; le chant cadencé de l'alouette et les roulades des merles ont le charme des plus pures mélodies; là on croit à l'amitié et au bonheur; on ignore l'ennui et la fa-

(1) La grive commune. C'est le mot latin *turdus*.

tigue; d'ailleurs un banc de pierres assemblées y procure un repos cent fois plus doux que le plus moelleux des divans..... On n'est pas plus idyllique, avouez!...

Eh bien ce n'est en réalité qu'un affreux pays de rochers, où de rares sentiers sont indiqués seulement par une suite d'aspérités moins rudes, où ne végètent que des arbres rabougris et des buissons chétifs, où les fleurs sont partout enlacées de ronces..... Mais quel paradis lorsqu'on a quinze ans, lorsqu'on est tourmenté déjà du démon cynégétique, et qu'après six jours de captivité dans l'austère prison d'un collège, on y vient avec un ami d'enfance s'enivrer de soleil, d'air et d'espace!

O chers souvenirs! Nous partions riches d'espérance, d'ardeur et de gaîté et jamais pareil bagage ne fut plus nécessaire.

Il fallait d'abord une heure de marche pour arriver au bois de Mitau, où nous entrions en chasse. Mitau est un bois de chétive apparence, couvrant quelques collines sèches et pierreuses situées au nord de Nîmes. Des murailles de pierres entassées le sillonnent en tous sens et apparaissent de loin comme les ossements blanchis de son squelette. La végétation y paraît souffreteuse comme partout dans la *Garrigue* (1) où la plante est emprisonnée dans les rochers, privée d'eau, brûlée du soleil, desséchée par

(1) Broussailles, taillis.

le *Mistral*. La *Garrigue* a pourtant sa poésie agreste avec son terrain mamelonné, ses échappées de vue sur la Ville grisâtre et sur la Plaine verdoyante, ses lointains de montagnes, son air enivrant et pur, ses arbustes indigènes et ses fleurs locales. On y rencontre des bruyères, des lentisques, des genévriers, des buis, des genêts épineux; parmi les fleurs, des asphodèles, des immortelles, des cistes, des pyramidales; plusieurs plantes odorantes, le fenouil, le thym, l'aspic et la lavande au lointain parfum. Mais notre passion de la chasse était assez jeune alors pour n'accorder au pays et à ses plantes qu'une attention relative. Notre botanique n'avait que deux classifications : les buissons où il y avait du gibier et les buissons où il n'y en avait pas.

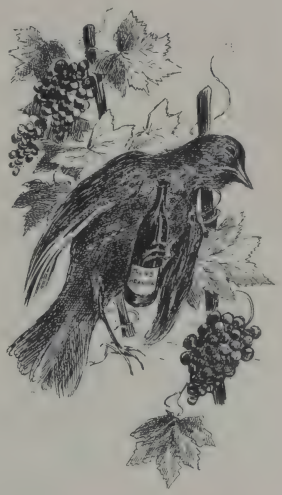
Autour de Mitau, d'autres collines soumises à la culture nous offraient encore un pays de chasse dans des enclos plantés de vignes, d'oliviers et d'amandiers et ornés parfois d'un *mazet* (1). Ces *olivettes* sont invariablement encadrées de murailles en pierres sèches patiemment extraites du sol. Assez grossièrement construites, ces murailles offraient toujours au pied un point d'appui commode pour les franchir et il n'y avait guère que la porte de l'enclos par où nous ne pussions passer. Mais nous nous fatiguions bientôt d'escalades continuelles

(1) Maisonnette avec jardinet où le citadin vient passer ses dimanches.

qui donnaient au gibier le temps de fuir et nous nous décidions alors à marcher sur les murailles mêmes. A vrai dire cela n'allait pas sans

inconvénients. Le bruit de ces pierres sonores et branlantes, qui auraient désespéré même Emma Livry chasseresse, éloignait le gibier et attirait le propriétaire à qui nous aurions voulu éviter des invectives qu'il proférait, bien inutilement d'ailleurs, car nous étions déjà dans l'enclos voisin. En outre, les indigènes construisent dans l'épaisseur des murailles, pour s'abriter de la pluie ou du soleil, des espèces de grottes, appelées *capitelles*, en souvenir du Capitole probablement, car le Nîmois est à demi Romain. Leur architecture présentant des risques sérieux d'éboulement, il fallait s'avancer avec la crainte de traverser un plafond et de tomber au milieu d'un repas de famille.

Au delà de Mitau, s'étendait une série de maigres garrigues, de collines abruptes et dénudées. De distance en distance, un champ avait déterminé un cultivateur à épierrer le terrain et à amonceler les pierres en clôture ; mais ce premier travail existait seul ; l'énergie de l'homme avait succombé dans une lutte ingrate contre la nature ; les ronces et autres plantes sauvages avaient repris leur domaine. La vue de ces champs abandonnés laisse je ne sais quelle impression de tristesse qu'on n'éprouverait pas devant une lande ou un désert, où nul effort ne s'est encore trahi. On sent que le découragement ou la mort ont passé par là.



La description du pays vous fait pressentir que la chasse n'y était pas commode et facile. Aussi avions-nous bientôt renoncé à poursuivre des perdrix insaisissables et des lièvres imaginaires ; d'ailleurs nous n'avions pas de chiens, étant encore à cet âge de folle ardeur où l'on s'en passe facilement. Notre modeste but était de chasser les tourdes et merles habitant les buissons de l'endroit.

Vous connaissez le Tourde, cette grive de la petite espèce, pour l'avoir rencontré en automne dans les vi-

gnes, alors que le fruit de Bacchus lui fait une chair si délicate et en même temps trouble sa raison et détruit sa méfiance. De là, l'adage : Saoûl comme une grive ! En effet elle se lève lourdement, moitié volant moitié courant le long des ceps, s'arrêtant à quelques pas et vous regardant d'un air endormi. On a honte alors de son coup de fusil.

Tout différent, le Tourde de la Garrigue est alerte, a l'œil vif, l'aile rapide, le caractère sauvage. A découvert, il ne se laisse point approcher. Il faut le surprendre dans les taillis et buissons où sa tactique emploie tour à tour les deux moyens de défense du faible : fuir ou se cacher. S'il usait du premier système, il fallait avoir la main prompte, le coup d'œil prompt et sûr, comme au tir de la bécassine que nous apprenions là. Si le second système semblait préféré, il s'agissait de lancer dans le buisson des pierres que l'on trouvait toujours sous ses pieds. Nous avons ainsi détruit et amoncelé des murailles entières, mais le nombre des pierres jetées au hasard était loin de correspondre au nombre de tourdes envolés.

Après les tourdes, c'étaient les merles qui faisaient notre désespoir. Le merle est moins craintif et part de moins loin, mais il a d'autres ressources. Il aime à ruser. Parfois il se lève devant vous et va se poser dans un buisson à courte distance. Vous ne quittez plus ce buis-

son de l'œil, vous vous approchez avec toutes les précautions imaginables et en retenant votre respiration; votre émotion s'accroît à mesure que vous avancez; vous n'êtes plus qu'à quelques pas; il n'est pas encore parti et vous vous dites : Le brave merle! Prrrout! Voilà qu'un roitelet s'envole et vous donne une idée de l'émotion que vous aurez quand le merle s'envolera. Seulement le merle ne s'envole pas, parce qu'il n'y est pas. Règle générale : Le merle ne se trouve pas dans le buisson où il est entré.

Après le merle mystérieux, le merle intermittent. Celui-ci utilisait si bien tout accident de terrain, murailles, arbres, buissons, qu'on n'avait jamais qu'une fraction de merle sous les yeux. Je me souviens d'un surtout, au vol plus saccadé qu'à l'ordinaire, qui avait passé plusieurs fois au-dessus, au-dessous et à côté de nos coups de fusil. Vexés de notre maladresse nous le poursuivîmes avec acharnement et comme dans ces conditions

on manque toujours, nous le manquâmes encore; alors la passion devint de la colère; nous jurâmes la mort de ce merle invulnérable et maudit et c'est ainsi qu'il nous entraîna jusqu'aux rives du Gardon qu'il traversa d'une dernière envolée. Ridicule et admirable passion de notre prime jeunesse!

Cette équipée, si l'on peut appeler ainsi une furieuse course pédestre, nous ramenait tardivement ce soir-là à la ville lorsque la Providence nous accorda la grâce d'obliger un chasseur qui nous demandait quelques capsules. Comme le soleil se couchait, nous trouvions sa demande presque indiscrète et peut-être s'en aperçut-il, car il ajouta :

« C'est pour l'affût. »

Nous apprîmes ainsi qu'il existait un affût aux tourdes et qu'un bienfait n'est jamais perdu! Morale assez égoïste au fond et par cela même d'une propagande plus facile!

Les tourdes et les merles, que leur gourmandise attire pendant le jour dans la plaine et les olivettes, remontent chaque soir dans la garrigue pour chercher un abri dans les buissons. On les voit alors se diriger tous au Nord, isolés ou par bandes, sur une étendue de plusieurs lieues.

Ce mouvement de gibier est précédé du passage des alouettes lulu, chardonnerets, linots, pinsons et autres petits oiseaux que l'on a la satisfaction de dédaigner.

Tout est relatif et l'affût aux tourdes est aussi passionnant pour le *mazetier* (1) nîmois que l'affût aux canards pour le chasseur du littoral.

Ne riez pas! Le tourde, gibier de mazetier n'est pas un coup de fusil pour les mazettes! Et le paysage donc!! Effets de lumière et d'ombre sur le modelé des collines! teintes douces et indécises des lointains! vives lueurs du couchant arrêtées par les chênes et les noirs cyprès, tamisées par les amandiers et absorbées par le feuillage grisâtre des oliviers! Mais trêve d'enthousiasme.

A cette chasse deux choses sont indispensables, le vent qui abaisse le gibier perpendiculairement et le sifflet d'appeau qui le rapproche horizontalement. La sûreté d'oreille du tourde est extraordinaire. Un tourde appelé à plusieurs centaines de mètres de distance, se détourne aussitôt et se précipite jusqu'à votre poste; puis rapide comme une flèche, il se rejette vivement en l'air et s'il tombe vous éprouverez toute la satisfaction que peut donner un joli coup de fusil.

Le lecteur de ce récit le trouvera un peu long s'il n'a jamais chassé aux tourdes et *a fortiori* s'il a chassé l'autruche ou l'éléphant. Mais qu'il sache que je lui ai fait grâce de mille et un épisodes!

Et alors, il me pardonnera peut-être d'avoir imité ces

(1) Propriétaire d'un *mazet*. Je ne me permets pas de supposer que c'est de *mazet* que vient le mot *mazette*.

vieillards qui évoquent avec trop de complaisance les souvenirs lointains et chers du temps passé.....

III

LA PLAINE DU VISTRE.

Alouettes au miroir.

Aux environs de toutes les grandes villes, on trouve une notable étendue de terrain où les chasseurs sont aussi abondants que le gibier est rare. Il semblerait que cet état de choses devrait se modifier et le chasseur devenir rare à son tour. Il n'en est rien et à chaque ouverture le Parisien se porte en masse vers sa plaine Saint-Denis, le Marseillais remplit ses collines de plus d'appeaux qu'il n'y a d'appelés, le Nîmois poursuit un gibier imaginaire dans sa Plaine du Vistre. Pourquoi?.. C'est que si le gibier fait le braconnier, c'est la passion qui fait le chasseur. Le chasseur est parce qu'il est.

La Géographie Universelle est trop universelle pour mentionner le modeste cours d'eau portant le nom de Vistre, qui n'a jamais une inondation ou une noyade à se reprocher et qui arrose paisiblement une plaine fertile aux portes de Nîmes.

Le Vistre a cependant sa célébrité locale auprès des jeunes gens, filles et garçons, qui viennent sur ses bords danser aux chansons ; auprès des amateurs de pêche en quête d'un régal de goujons et d'anguilles (1) fangeuses ; et auprès des chasseurs qui croient avoir une chasse d'eau parce que dans les temps reculés on y levait râles, poules d'eau et canards. Aujourd'hui tout gibier a disparu, soit qu'il ait été tracassé par l'agriculture — qui marque la troisième étape de l'humanité, après la chasse et la dépaissance, dans la

(1) A Nîmes, on dit toujours angui*le* et en compensation crocodi*lle*. (Note de Télémaque.)

conquête de la terre — soit qu'il ne s'accommode plus des eaux empuanties de ce grand égout collecteur de la ville, où les tanneries, les usines à bougies et les fabriques d'engrais chimiques ont remplacé les pittoresques moulins à farine d'autrefois.

Le chasseur nîmois ne se fait plus d'illusions. Sa plaine du Vistre battue et rebattue n'est pas giboyeuse. Depuis quelques années déjà il n'entend plus raconter chez l'armurier qu'on a vu *le* Lièvre ou *la* Perdrix, derniers représentants d'un gibier sédentaire devenu migrateur par nervosité. Il garde encore, en septembre, l'espoir de rencontrer dans un carré de luzerne une seule caille et plusieurs chasseurs, de tirer la caille ou d'aider à la tuer; mais il se dégoûte vite d'une chasse où, pour peu que le plomb écarte, on risque autant de tuer un confrère qu'une pièce de gibier. Et son regard mélancolique se reporte à l'horizon de collines et de plateaux caillouteux, où résonne la fusillade bien nourrie d'un rabat aux perdreaux dans des territoires réservés. Qu'on ne soit plus étonné maintenant s'il attend avec une juste impatience le moment de la chasse aux alouettes et s'il proteste dans son for intérieur contre ces classifications arbitraires qui refusent à ces oiseaux le titre de gibier!

Aux approches de l'hiver, quand les alouettes descendant des pays du Nord traversent les collines sèches et pierreuses de la *Garrigue*, elles saluent de loin avec joie la

Plaine du Vistre comme une délicieuse oasis qui leur promet abondance de biens et doux repos. Mais dans ce monde tout ce qui brille n'est pas or et les alouettes surtout en font la triste expérience. Une guerre d'extermination leur est aussitôt déclarée, multipliant contre elles les moyens de destruction : le miroir, la chouette, la lanterne, les filets, les nappes, les rejets, les gluaux et autres engins perfides. Après cela, on est peu tenté de dire avec le poète Ronsard :

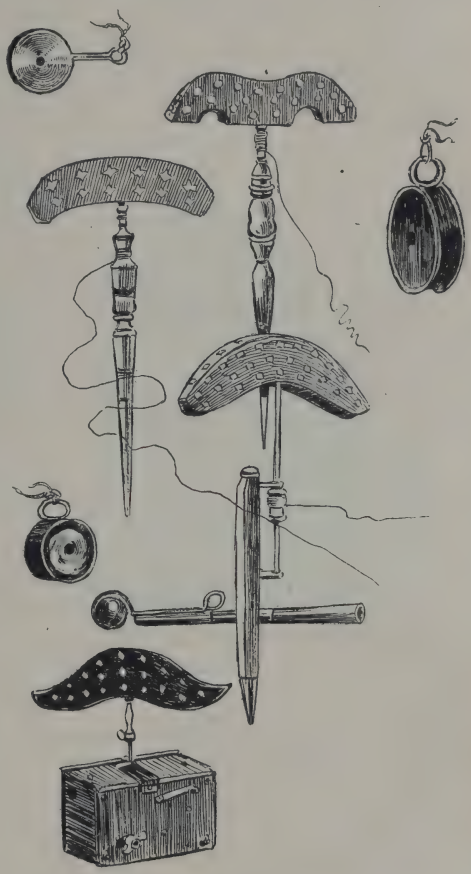
Il n'est homme qui ne désire,
T'oyant chanter au Renouveau,
Comme toi devenir oiseau.

La chasse au miroir est la plus originale et la plus attrayante. Elle commence chez l'armurier où la première victime est le chasseur lui-même, attiré à la vitrine et fasciné par des miroirs de toutes les formes, constellés de glaces de toutes les grandeurs, unies, bombées, rondes, carrées, à facettes, en étoiles, coloriées, argentées, dorées et même sans glace aucune pour les novateurs. L'embarras serait grand si tous n'étaient également bons.

En passant quelques conseils pratiques :

— Huiler le pivot du miroir à cause des grincements

qui éloignent le gibier. — Avoir une ficelle brunie, fine et solide. — Se servir de menu plomb. — Se munir d'un lavoir, si l'on emploie un calibre très petit, s'encrassant très vite. — Planter le miroir à dix mètres de distance et légèrement incliné en arrière pour éviter les accrocs de la ficelle. — S'éloigner des arbres gênant le tir et des flaques d'eau dont l'éclat neutralise l'effet du miroir. — Ne pas avoir le soleil derrière soi, car on effraye l'alouette arrivant du côté où le miroir brille; ne pas l'avoir devant soi, car l'alouette passant entre vous et le soleil déterminerait, non pas une éclipse de soleil comme le veut la théorie, mais une éclipse d'alouette. — Ne pas dédaigner de se cacher.



Et la place à choisir!... Grave affaire!

Tout chasseur nîmois a dans la plaine sa place de pré-

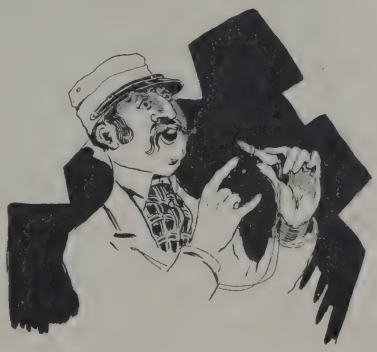
dilection, occupée et recommandée de père en fils, place qui finit par porter son nom dans le Cercle des Chasseurs et qu'il considère un peu comme sa propriété. Il aime à y retrouver de petits perfectionnements invisibles à d'autres yeux et imaginés dans les moments d'ennui et de vaine attente. C'est un assemblage de pierres ou de gazon pour s'asseoir ; c'est une branche fourchue pour appuyer son fusil et le préserver de la rosée de l'herbe ; c'est une pierre plate où il dispose ses munitions pour le « tir de vitesse ». Là est la place du sac, ici celle du gibier. Tout lui rappelle ses habitudes et ses plaisirs ; et pour déjouer les usurpateurs il devance l'aube et il attend, les regards dirigés vers l'Orient comme un musulman en prière... Enfin il verra l'astre du jour darder un premier rayon qui remplit l'espace et rougir à l'horizon comme un immense obus enflammé, lancé par une force inconnue.....

Joyeuse du réveil de la nature, l'alouette s'élève au ciel, chantant son hymne d'amour à ce soleil qui sera cause de

sa mort. Ce chant a inspiré à un de nos vieux poètes des vers d'une réelle harmonie imitative :

La gentille alouette avec son tirelire,
Tirelire, relire et tirelirant tire
Vers la voûte du ciel, puis son vol en ce lieu
Vire et semble nous dire : Adieu, adieu, adieu.

Mais le chasseur trouve son sifflet d'alouette plus imitatif encore; il le place au-devant de la bouche et ne le quitte plus que pour déjeuner. Ses paroles, ses soupirs, sa respiration même empruntent toujours quelque chose au chant de l'alouette. Ce sifflet est en argent et retenu à la boutonnière par un fil de soie, double précaution que j'ai comprise le jour où un chasseur a prêté le sien avec la recommandation suivante : « Prenez garde de l'avaler..... d'ailleurs, il passe très bien, je l'ai avalé cinq ou six fois. »



Cependant le miroir a reçu l'impulsion et dans ses mouvements alternatifs et rapides brille de tous ses diamants. Du plus loin que l'alouette l'aperçoit, elle arrive à tire d'aile. C'est le moment choisi par le novice impatient pour la manquer. Le chasseur plus expérimenté la laisse appro-

cher du miroir, sachant bien que son éclat la retiendra quelque temps, fascinée au point de se laisser envoyer plusieurs coups de fusil. Puis, il aime voir l'alouette arriver avec vivacité ou se laissant choir de haut comme une pierre qui tombe, ne reprendre que près de terre son vol irrégulier et gracieux, s'éloigner pour revenir encore, décrire mille évolutions charmantes, se soutenir dans un vol immobile au-dessus de la glace perfide qu'elle interroge d'un œil étonné, en déployant ses ailes empourprées par le soleil et en jetant à la brise ses accents joyeux. L'instinct du chasseur prend enfin le dessus; il ajuste le pauvre oiseau qui tombe en chantant sous le plomb meurtrier.

Cette chasse a ses détracteurs qui lui reprochent son but mesquin, son succès facile et son tir d'hésitations où l'on s'habitue trop à laisser passer le moment favorable qui va revenir et qui dans les autres chasses ne revient pas. Elle enseigne pourtant aux débutants à charger un fusil, à le manier avec sang-froid, à maîtriser l'émotion, cause principale des accidents. Elle a, de plus, le mérite de sauver la vie à quelques pièces de gros gibier. Enfin elle réunit dans un divertissement commun les deux âges extrêmes de la vie : le jeune homme qui fait ses premières armes et le vétéran las et courbé que ses jambes ne portent plus.

On a cherché le mobile qui amenait l'alouette au miroir; on n'a rien trouvé de concluant. La puissance bizarre

d'attraction et de fascination de l'oiseau de proie, du serpent, du chien d'arrêt, pourrait s'expliquer par la supposition d'un fluide magnétique, mais l'hypothèse est bien ébranlée en présence de la matière inorganique d'un mi-

roir, ou même d'un aimant..... Newton a découvert sans les expliquer les attractions planétaires et, de même, il est probable que ces autres attractions resteront longtemps constatées et sans explication.

Lorsque, à la fin de la saison, les alouettes ont appris à se méfier du miroir, l'heureux possesseur d'une chouette s'attire bien des regards envieux. Il arpente la plaine, ce qui lui donne déjà l'air d'un grand chasseur, et il jette en l'air sa chouette dont une pelotte de chiffons fixée aux pattes modère le vol et le désir de liberté. A

la vue de l'oiseau détesté, les alouettes arrivent sans être intimidées par la présence du chasseur, tant il est vrai que la haine est aveugle. Et le fusil venge bientôt la chouette de ses persécuteurs.

Aussi quels soins le chasseur n'a-t-il pas pour cet oiseau qui inspire généralement peu de sympathie! Il veille lui-même à sa nourriture, chose aisée, car la chouette fait partie du groupe que Michelet appelle les *épurateurs;* il nettoie avec résignation sa cage désagréablement odorante; il lui confectionne une prison commode pour l'emmener à la chasse; il la caresse comme une jeune fille caresse sa tourterelle; il ne croit pas à son chant de malheur. Aussi bien, parmi les chasseurs d'alouettes, la chouette n'est regardée comme un oiseau immonde et de mauvais augure que par celui qui possède un épervier, car, sachez-le bien, on emploie également l'épervier.

Autrefois, le noble faucon était amené à la chasse sur le riche gantelet d'une jeune châtelaine qui le flattait doucement; puis lorsque les chiens avaient fait envoler des roseaux du marécage un héron aux grandes ailes et au bec redoutable, elle lui rendait la vue et lui montrait du doigt son ennemi; il s'élançait alors, les plumes

hérissées de colère, et engageait bientôt dans les airs un combat sans merci; la châtelaine intrépide suivait la lutte en chevauchant à travers les obstacles et en encourageant de la voix son faucon jusqu'à ce qu'il obtînt la victoire. Il revenait alors, docile, chercher aux mains de la chasseresse la récompense d'une caresse ou d'une friandise.

Aujourd'hui, hélas! le noble oiseau est ignominieusement attaché par les pattes sur une palette de bois; lui qui triomphait dans les plaines de l'air, maintenant fixé à terre, sans passion ni désir, n'est plus qu'un appeau inerte que des alouettes viennent insulter. Oh! décadence de la Fauconnerie.

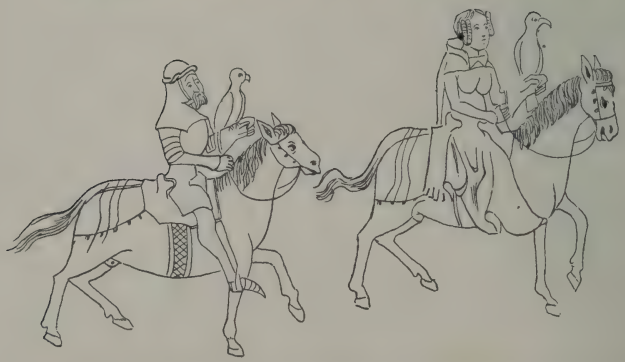
Devons-nous parler maintenant de ces chasses nocturnes, justement prohibées? De la chasse à la lanterne où la palette meurtrière s'abat sur l'oiseau ébloui? De la *tirasse*, immense filet qui exigeait l'effort de six porteurs, pouvant dévaster en une nuit toute une commune, et avec lequel je me souviens d'avoir pris un cheval échappé et couché dans un sainfoin?...

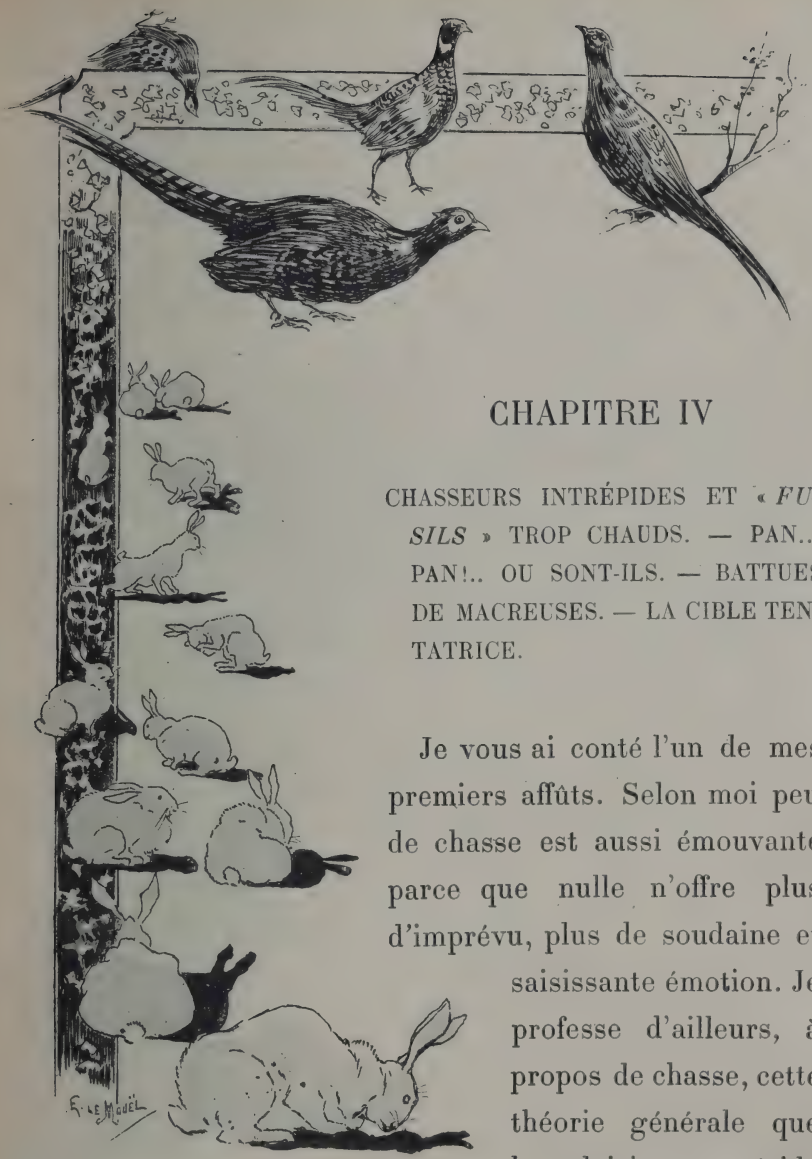
Oh! non! Que la nuit, souvent perfide aux hommes, demeure la grande protectrice du gibier! On me pardonnera pourtant mes affûts au marais dans les crépuscules rougeoyants d'automne. Car la chasse est un défi, presque un duel. Or, à l'affût, les armes sont égales. L'oiseau passe, rapide, à peine entrevu, fantôme ou rêve, et nos

pauvres sens humains sont souvent en défaut. Mais c'est la seule chasse de nuit que je me permette... Chassons loyalement, mes amis, au grand soleil, sous le beau soleil de mon Languedoc!

Signé :

TÉLÉMAQUE.





CHAPITRE IV

CHASSEURS INTRÉPIDES ET « *FUSILS* » TROP CHAUDS. — PAN... PAN!.. OU SONT-ILS. — BATTUES DE MACREUSES. — LA CIBLE TENTATRICE.

Je vous ai conté l'un de mes premiers affûts. Selon moi peu de chasse est aussi émouvante parce que nulle n'offre plus d'imprévu, plus de soudaine et saisissante émotion. Je professe d'ailleurs, à propos de chasse, cette théorie générale que le plaisir en réside surtout dans l'inconnu — c'est-à-dire l'espoir — et dans la difficulté vaincue. Supprimez l'inconnu, l'espoir, la chasse

devient impossible. Passe encore de battre une plaine ou un marais, sans rien trouver, à condition que vous ne sachiez pas d'avance qu'il n'y a rien; et de même supprimez toute difficulté, toute chance *de ne pas réussir,* promenez-vous dans le grouillement d'une faisanderie ou d'une garenne... c'est encore la négation du plaisir.

Il ne faut pourtant pas pousser à l'extrême ce mépris des chasses giboyeuses. J'aime que le gibier se défende, mais je déplore son absence quand je n'en trouve aucun; et je ne suis pas encore aussi philosophe ou aussi vraiment chasseur que ce jeune Languedocien qui chaque dimanche, de l'aube à la nuit, battait les plaines et les garrigues banales de son département ravagées dès l'ouverture.

— Oh! vous, me disait-il, vous, Monsieur, vous n'êtes pas un vrai chasseur; vous chassez dans des chasses gardées.

— Parbleu! il n'y a pas déjà tant de gibier dans les chasses gardées du pays.

— C'est égal vous ne connaissez pas la vraie chasse, *celle où on ne voit rien.*

Certes, il y avait un peu de mélancolie dans cette boutade, mais pas d'amertume; il était sincère, mon Languedocien en parlant ainsi et il me plaignait, je crois, plus qu'il ne m'enviait. De sorte que je me sentis devenir tout

à coup très petit et très humble devant ce confrère, comme le sont certains riches devant certains pauvres.

Avouez tout de même que cela dénote une belle frénésie cynégétique, un mot pareil. Elle existe, cette frénésie, dans tout le Midi, personne n'en peut douter et les manifestations en sont si fréquentes que même après l'immortel Daudet, on peut citer des exemples qui l'eussent fait sourire peut-être; c'est pourquoi nous oserons glaner quelques herbes derrière ce grand faucheur de fleurs étincelantes.

Oui, très chauds, les fusils de Languedoc et de Provence, j'entends ceux à qui la discipline des battues n'a pas encore donné le sang-froid ou l'art d'unir, comme l'ami Télémaque, la rapidité foudroyante du tir à la plus extrême prudence. Il a toujours eu le coup de fusil rapide, paraît-il, et j'ai noté cette jolie façon dont il en convenait lui-même en me parlant de son premier fusil, celui qu'il avait à quatorze ans.

— C'était, me disait-il, un fusil à un coup avec une crosse lourde en érable; je n'ai jamais tiré si vite qu'avec cette arme-là. A peine la pièce vue le coup était parti; ce n'était pas un fusil, *c'était un bras avec un œil au bout.*

Mais Télémaque lui-même avait trouvé son maître, comme rapidité de tir. En chassant un jour dans un taillis de chênes verts il lève une compagnie de perdreaux.

— A vous les perdreaux, crie-t-il à son ami.

L'ami tire... pan pan et crie en même temps :

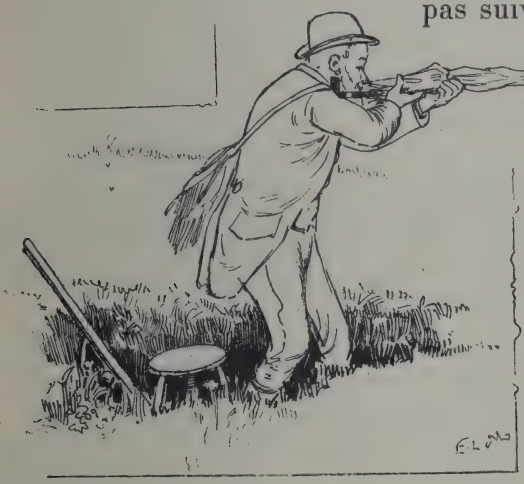
— Où sont-ils?

Celui-là tirait même avant d'avoir vu, c'est plus fort.

Vous me direz que ces gens-là doivent être imprudents? Oui et non. Plutôt oui, surtout, comme je le disais tout à l'heure, dans les chasses où l'élément indigène prédomine. La prudence est affaire de tempérament, plus la race est ardente, nerveuse, plus il y a de chances pour que l'individu, obéissant aux instincts de son sang, néglige les

élémentaires précautions que l'on recommande aux novices et que bien des vétérans oublient parfois.

J'ai vu un jour Télémaque expliquer à un voisin de battue que l'on ne devait pas suivre du fusil un perdreau qui traverse la ligne des tireurs, mais lever son arme et reprendre ensuite l'oiseau par derrière. Nous faisions ce jour-là une battue de perdreaux.



Nous étions tous postés dans un fossé; le ciel nous menaçait de ses lourds nuages et Télémaque en homme qui a la sainte horreur des averses portait un parapluie en sautoir. Or, pour faire sa démonstration, il avait posé son fusil et se servait de son pépin qu'il épaulait vivement, couchant en joue la ligne des chasseurs de sorte que ceux-ci, ne distinguant pas à cette distance un parapluie d'un hammerless, s'imaginaient déjà, — on s'imagine vite là-bas, — que Télémaque était devenu subitement fou furieux et allait ouvrir le feu; aussi tout le monde se jetait à plat ventre avec des cris de terreur.

Jugez si Télémaque riait, le parapluie toujours en joue!

Télémaque devrait bien donner quelques leçons de prudence aux chasseurs de macreuses, alors que cent bateaux entourent les dix ou quinze mille foulques (1) qui noircissent un étang. Là, ça n'est pas drôle et on peut dire qu'on a vu le feu après une de ces chasses; les bateaux rétrécissent le cercle, les oiseaux partent, passent sur la ligne et alors... je vous assure que l'on baisse la tête, saluant la grenaille, même si l'on se rappelle le mot de Lepic à ses vieux grenadiers immobiles, en réserve, et qui saluaient malgré eux une formidable décharge :

— Allons, grenadiers, pourquoi baissez-vous la tête nom de D...? la mitraille ce n'est pas de la..... crotte.

Mais la chasse aux macreuses n'est pas la guerre! Nul devoir ne vous oblige à recevoir du plomb, de sorte que les mots historiques ne vous empêchent pas de battre assez vite en retraite, hors de la mêlée où les furibonds tirent à l'envi, à tort et à travers, c'est bien le cas de le dire, et presque toujours plusieurs sur la même macreuse. J'ai vu souvent un oiseau, tué à quinze mètres de haut, recevoir — peut-être ne les recevait-il pas tous — quatre, cinq, huit coups de fusil, avant de tomber sur l'eau où une

(1) C'est le vrai nom de ce gibier; on l'appelle aussi foulque morelle ou macroule, d'où par confusion le nom de macreuse qui désigne réellement une espèce de canard.

dernière décharge de plomb venait le couvrir encore et s'éparpiller ensuite le plus agréablement du monde sur les chasseurs environnants ! Et vous devinez que les compétiteurs ne manquent pas pour un seul et même oiseau, de sorte que dans l'excitation de la mêlée, vous voyez les tireurs se disputer, se coucher même en joue et tout cela pour un malheureux volatile qui empeste l'huile de foie de morue.

Un de mes amis venait de tuer une macreuse; un bateau voisin le devance, l'homme ramasse la pièce et comme mon ami l'interpellait, l'autre mettant son fusil en arrêt lui dit :

— *Et se voulès un cō de fusil per dessus lou merca* (si vous voulez un coup de fusil par-dessus le marché).

En pareille occurrence il n'y a qu'à céder; Elzear Blaze l'a fort bien dit : Craignez une funeste tentation : Vous êtes armé; dans ce cas, il est permis d'avoir peur...

Ce qui n'empêcha pas un jour Télémaque de faire à un braconnier une réponse qui prouvait son peu de résignation à se laisser grenailler.

Le braconnier, un mauvais gars, menacé d'un procès-verbal, crut intimider mon ami en lui disant :

— Et puis enfin, vous savez, si vous me faites le procès... un coup de fusil est vite parti.

Et Télémaque sans se fâcher :

— Oui, d'un côté comme de l'autre.

Et je vous affirme que le « braco » n'aurait pas eu l'avantage dans ce match de vitesse.

Ce n'est pas seulement en battues de marais creuses que les indigènes de Camargue professent un large mépris de la peau des concurrents chasseurs. Un jour, un de mes amis, S... chassait au marais. Il fait la rencontre d'un bonhomme armé d'un antique fusil et accompagné d'un chien. Le chien menait un râle qui, fidèle à l'habitude de sa race, faisait mille façons pour se lever et piétait sans relâche. A la fin, toujours piétant, glissant entre les mottes de joncs fauchés, il arrive presque aux pieds de S... dans un endroit découvert d'où il allait sans doute prendre le vol; mais l'œil perçant du braconnier l'avait aperçu et aussitôt vu, aussitôt tiré. Or, comme S... lui reprochait son imprudence :

— Ben oui ! répondit en patois le bonhomme,

rapport à M. S... je laisserais échapper un râle ! (1)

Un mot encore à propos de macreuses.

J'ai dit que son vrai nom était la foulque et je ne vois jamais un de ces oiseaux sans me rappeler ce passage de Châteaubriand, que vous me saurez gré de vous transcrire :

« Un des plus jolis habitants de ces retraites, c'est la « poule d'eau (2). Elle se montre au bord des joncs, s'en- « fonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore « en poussant un petit cri sauvage. Elle se promène dans « les fossés du château, elle aime à se percher sur les « armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient « immobile on la prendrait avec son plumage noir et le ca- « chet blanc de sa tête pour un oiseau en blason, tombé « de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du prin- « temps elle se retire à des sources écartées, une racine de « saule minée par les eaux lui offre un asile, elle s'y dé- « robe à tous les yeux. Le convolvulus, les mousses, les « capillaires d'eau, suspendent devant son nid des drape- « ries de verdure ; le cresson et la lentille lui fournissent « une nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son

(1) Et ben, oi ! Par rappor à Moussu S... laisserai escapa un rasclé !... (Rasclé, râle, ou bérouge, abréviation de bec-rouge).

(2) J'ignore si Châteaubriand a voulu parler de la foulque que certains chasseurs nomment aussi poule d'eau ou de la vraie poule d'eau, un peu plus petite que la foulque, mais présentant avec elle assez d'analogie bien qu'elle appartienne au genre râle (râle-pantalon).

« oreille; de beaux insectes occupent ses regards et les « Naïades du « ruisseau « pour mieux « cacher « cette jeune « mère plan- « tent autour « d'elle leurs « quenouilles « de roseau « chargées « d'une laine « empour- « prée » (1).

A propos de chasseurs intrépides, acharnés, je n'ai pas voulu prétendre que le Midi eût la palme. Cependant, moi qui ai traîné mes bottes un peu partout, je crois pouvoir dire que c'est dans le Midi qu'il y a les chasseurs les plus croyants, les plus convaincus, bien qu'ils n'aient pas pour

(1) *Génie du christianisme*, liv. I, chap. VII.

la pluie l'indifférence des chasseurs du Nord qui ne s'en soucient guère.

Que de battues nous avons faites dans l'Ile de France, et dans l'Ouest et le Nord, et en Alsace et en Autriche, par des pluies qui auraient traversé les parapluies que les traqueurs languedociens n'ont pas honte d'arborer les jours d'averse possible! Et les veneurs de Picardie, de Poitou, d'Anjou, de Sologne. Demandez-leur comment on fait une retraite sous la pluie de novembre ou les giboulées de mars. Ils ont leurs traditions d'intrépidité. Qui ne connaît de nom l'équipage du marquis de l'A... On est chasseur de père en fils dans cette noble maison, depuis toujours; l'équipage chassait déjà au siècle dernier et même sous la Terreur on découplait en forêt de Compiègne ou de Laigue... L'on m'a conté que sous la Terreur la maréchaussée était survenue pendant un bien-aller pour appréhender le marquis et son frère. Ils galopaient. On les poursuivit. Or, le cadet mieux monté que l'aîné aurait échappé, mais ayant franchi un obstacle avant son frère, il trouva le procédé peu convenable pour un cadet et revint se faire prendre avec son aîné. Emprisonnés tous deux, ils furent relâchés peu de temps après et je vous prie de croire que leur première idée, leur premier soin en quittant la paille humide fut d'aller faire le bois pour attaquer le lendemain.

L'avantage de la chasse à courre c'est que l'ardeur du

chasseur ne peut nuire qu'à lui-même. S'il est trop chaud, s'il s'emporte, c'est lui qui prend la tape. Au contraire, en chasse à tir, c'est le voisin! Et — je l'ai dit — une con-

nexité existe en général chez les races nerveuses entre la louable ardeur et la fâcheuse imprudence.

Mais encore une fois, il y a des imprudents partout, sous les ciels brumeux comme sous les plus limpides, au pays de Gambrinus comme en celui de Tartarin, et la preuve c'est que, chassant en Autriche avec de très purs Autrichiens, de très authentiques seigneurs et feld-maréchaux, j'observai que tous portaient de ces énormes besicles en épais

cristal, fabriqués en Angleterre et capables d'arrêter le grain de plomb le plus pénétrant. Et je vous assure que là-bas, on ne tire pas avec de la cendrée! Cette armature oculaire prouve donc que l'on prévoit l'imprudence, qu'on la connaît, qu'elle est en quelque sorte dans les mœurs. En effet, une bonne plaque de cristal doit arrêter ou détourner un plomb. Même certaines étoffes, à distance raisonnable, suffisent à protéger la peau.

Cela me rappelle le mot charmant de sincérité que l'on attribue à l'un de nos amis du tir aux pigeons, grand schooter, un des bons fusils de France et très prudent; mais, vous savez il suffit d'une fois! Et cette fois arriva! Un jour, il eut le malheur d'envoyer du plomb à un camarade. Il se précipite, effaré, désolé :

— Vous êtes blessé!...

— Non, je n'ai rien, je vous assure, calmez-vous.

— Comment rien? A trente pas?

— Non, vraiment; les habits ont amorti. Enfin, je n'ai rien.....

— Rien! vous êtes sûr! Sacrebleu! à trente pas! mais alors, c'est que mon fusil ne pique plus!!!

Une question. Est-il vrai que les traqueurs font quelquefois leur possible pour se faire grenailler, rapport à l'indemnité?

J'en doute un peu. Cependant, on m'a raconté l'histoire d'un malheureux à qui l'idée de cette bizarre spéculation coûta la vie, mais l'histoire étant triste, je ne vous la redirai pas.

Je préfère l'anecdote suivante qui pourrait bien faire croire au machiavélisme de certaines victimes.

Un chasseur voyait chaque matin, de sa fenêtre, une énorme paysanne à quatre-vingts pas, dans un champ, occupée à ramasser des pommes de terre. Elle lui tournait le dos et penchée vers la terre lui présentait ainsi un postérieur de belle dimension. Pourquoi, comment, peu à peu fut-il hanté? — tel un personnage d'Hoffmann ou d'Edgard Poë — fut-il hanté par le sauvage et mystérieux désir de prendre pour cible cette circonférence? Toujours est-il qu'il saisit son fusil et qu'après une longue lutte il succomba à la tentation. Il tira : hurlement, culbute, scandale, plainte, etc... La femme n'avait pas grand bobo mais il fallut foncer tout de même. Résultat : Dès que l'aventure fut connue dans le pays, notre original eut chaque matin, non pas un, mais une demi-douzaine de postérieurs *espérant* une charge de plomb, métal qui par une métamorphose

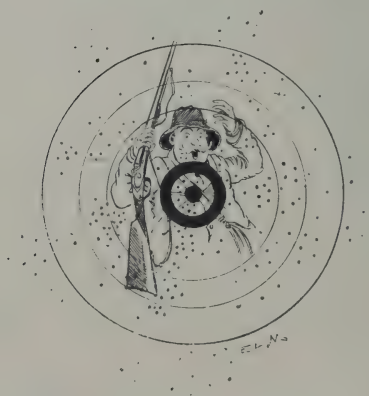
d'alchimie se change quelquefois en or quand il a pénétré dans les parties charnues d'une ramasseuse de pommes de terre.

Aussi bien est-ce peut-être par raison de prudence financière que les sociétaires de certaines chasses s'assurent contre les accidents qu'ils peuvent faire. Je connais une chasse de cerfs et sangliers où tout le monde est assuré... contre sa propre imprudence, et je vous assure que les traqueurs entendent siffler les balles! Un peu cynique! avouez!

Pour ma part, je ne suis assuré d'aucune façon. C'est peut-être un tort, d'autant que j'ai une peur affreuse du plomb et je frémis en songeant que je dois faire l'automne prochain la battue de perdreaux avec vingt-deux chasseurs languedociens dont les neuf dixièmes sont des indigènes très ardents. Que se passera-t-il, *bou Diou!* sans compter

que nous sommes trop nombreux, que les tireurs seront très rapprochés et que par conséquent on sera plombé de près. Aussi, ai-je fait par écrit au Président une motion ainsi conçue : « Vu le nombre excessif des tireurs, je propose que les morts par accidents de chasse ne soient pas remplacés avant l'expiration de la période courante de notre bail : 3, 6, 9. »

Je n'ai pas encore reçu la réponse à ma proposition; je crois qu'elle sera acceptée.



CHAPITRE V

VISIONS CRÉPUSCULAIRES. — EFFETS DE GELÉE BLANCHE VACHES BRESSANES ET FLAMANTS ROSES

Je parlais tout à l'heure de la bande de terre qui sépare deux étangs bien connus de la petite Camargue : l'étang des Fourneaux et l'étang d'Albert. Cette bande de terre s'appelle la Conce.

Au milieu, à sa partie la plus resserrée (cinquante à cent mètres quand les étangs sont pleins), est la *coupure*. C'est la communication entre ces deux grandes nappes

d'eau saumâtre ne mesurant, à elles deux, pas moins de trois à quatre cents hectares. C'est là que je suis venu bien souvent avant le jour faire *la retirée,* c'est-à-dire l'affût du matin, car il y a deux affûts en Camargue : *l'espére* ou affût du soir et *la retirée,* avant l'aube.

Ces deux affûts n'ont rien de commun avec l'affût à la hutte comme il se pratique dans le nord. Là on attend les canards pendant toute la nuit, on se sert d'appelants et on tire dans les vols posés sur l'eau avec des canardières; c'est plus productif, mais moins sportif.

Dans le midi l'affût ne dure guère plus de trente à quarante minutes; on tue au vol. C'est une ombre rapide, un point noir mouvant qui évolue autour de vous, mais que vous n'apercevez que lorsqu'il se détache sur l'*aurou,* c'est-à-dire la lueur rougeâtre ou violacée qu'ont laissée à l'horizon les derniers feux du soleil couchant. Ce point noir, cette traînée sombre qui est un oiseau vous paraît souvent très loin alors qu'il est à vingt mètres; il y a même un moment à partir duquel il fait si sombre que vous pouvez tirer dès que vous apercevez quelque chose, fût-ce une « fumée » comme disent les gens du pays.

Quand on ne voit plus rien, que l'oreille seule devine le passage des canards à leur bruit d'ailes, le fo... fo... fo... fo... fo... fo... bien connu, si émouvant, alors, plus rien à espérer; on s'en va. Certains chasseurs — des braconniers surtout — font la lune, c'est-à-dire attendent presque

toute la nuit et tirent au clair de lune les canards attardés. Mais c'est de mauvaise guerre, et en outre cela effraie le gibier, le rend méfiant pour le lendemain, le fait même changer de marais, aller barbotter ailleurs à la recherche

de son nocturne souper, les herbes aquatiques aux succulentes racines dont il se goberge avec délice.

A l'espère du soir on affûte les canards qui viennent des étangs saumâtres ou de la mer pour manger dans les marais. Le matin, au contraire, quand on fait la retirée on attend — et le mot l'indique — les canards qui se *retirent* des marais pour regagner les vastes étangs où ils sont en sûreté pendant le jour; cette passade ne dure guère plus que l'espère. Les premières pièces qui passent sont en général les sarcelles, puis les siffleurs et les *bouis*, enfin les cols-verts que l'on tire souvent de plein jour, quelques minutes seulement avant le lever du soleil.

Rien de plus étrange, de plus saisissant que d'assister ainsi, dans le calme glacé d'un matin d'hiver, à ce réveil des choses, à ce passage grandiose de l'ombre à la lumière,

de la mort à la vie. Puis les objets, avec les changements gradués de lumière, changent de forme, d'aspect, semblent même changer de place ; telle silhouette qui nous semblait être un énorme bouquet d'arbres n'est qu'une petite *matte* (1) à trente pas de nous, et si vous avez abattu quelque pièce, pris, tant bien que mal, dans l'ombre autour de vous, tels ou tels points de repère pour aller la ramasser plus tard, vous êtes bien étonné, quand vient le jour, de ne pas retrouver à la distance où vous le croyiez être, le tamaris ou la touffe de joncs qui devait vous indiquer la chute de l'oiseau.

Vraiment, j'ai éprouvé pendant ces trop courts instants des sensations si multiples, si nouvelles que j'en oubliais les canards. On se sent si loin de tous, isolé de tout, des choses humaines et des humains, dans le froid crépuscule de décembre, dans l'étendue

(1) Touffe, buisson.

immense et sombre des marais que nul bruit ne trouble, sinon çà et là un frémissement d'ailes, un *coin coin* effaré ou le coup de sifflet aigu d'un râle d'eau blotti dans les joncs! C'est à la fois solennel et très doux. Les sens sont tendus et l'âme s'apaise. Un brusque et profond atavisme nous ramène à l'état de nature de nos premiers ancêtres, chasseurs, bergers, hommes des bois et des cavernes; on oublie qu'il existe en ce monde un état social, une politique, une littérature, le téléphone, toute la civilisation. C'est une halte de l'esprit, quelques minutes de bon rêve et de reposante illusion. Et puis, si peu artiste que l'on soit, la beauté même des choses vues nous force à l'admiration, et certes l'on traiterait de visionnaire ou de fou le peintre qui saisirait et fixerait sur la toile l'un ou l'autre des étonnants changements de ton de ce ciel qui peu à peu, de bleu qu'il était, de ce bleu de nuit si limpide et très foncé, deviendra d'un gris singulier, d'un gris de perle, qui vers l'Orient se teintra peu à peu de pourpre et d'or, avec des stries de vert et de violet, des bruns, des roses, des cadmiums et des cobalts.

J'ai vu même une transformation plus subite, plus frappante, plus rare aussi que la gamme aux cent couleurs de l'ombre à la lumière.

C'était en décembre; un ciel noir, la fin d'une nuit sans lune. J'étais arrivé très tôt à mon poste, après une demi-

heure de marche et j'attendais avec les premières lueurs vagues de l'aube, le réveil et le passage des canards.

Triste temps. Une brume glaciale traînait partout épaississant l'obscurité. J'étais caché au milieu d'un buisson de tamaris, debout dans les joncs trempés de rosée qui montaient jusqu'en haut de mes bottes; j'avais relevé le col de ma peau de bique, rabattu les oreilles de ma casquette et je prenais patience, immobile, résigné, sachant bien qu'avant un grand quart d'heure, je ne pourrais pas distinguer un canard, même à dix mètres. Je ne me rappelle plus d'ailleurs ce que je tirai ni si je tirai ce matin-là; peu importe; mais le spectacle auquel j'assistai fut unique.

J'étais venu me placer à l'extrémité du marais que j'avais contourné et auquel je faisais face maintenant. J'en devinais sans la discerner la sombre étendue de joncs assez courts, fauchés çà et là, et baignant dans vingt-cinq à cinquante centimètres d'eau seulement; de l'eau ancienne, riche en végétations diverses, bref, un eldorado pour palmipèdes.

J'ai dit qu'une forte rosée couvrait le sol, les plantes, les arbustes. Je la sentais perler à ma moustache et si, maladroitement, je heurtais du canon de mon fusil une branche de mon tamaris, une pluie froide dégouttait autour de moi, comme d'une pomme d'arrosoir.

Enfin, l'ombre diminua, le marais toujours obscur s'é-

veilla peu à peu; j'entendis passer les premiers canards encore invisibles.

Puis l'aube vint, timide, lente et pâle. Je distinguai le ciel; il était clair, sans un nuage. Plus de brume. Un ho-

rizon commença d'apparaître. Je retrouvais çà et là des points de repère connus. Enfin l'aube s'enhardit et gagna le ciel. Ce fut brusque. En même temps, un grand frisson de froid sembla prendre la terre... et tout à coup, en deux secondes, l'étendue sombre des joncs, les noires flaques d'eau, les panaches grisâtres des roseaux, les silhouettes des tamaris, les touffes d'ignames, tout ce noir, tout ce sombre devint blanc, d'un blanc de neige, splendide, virginal, glacé; je crus même entendre le frisson qui fit craquer et se raidir les feuilles et les tiges à l'instant où la rosée devient glace, quand les innombrables milliards de gouttes d'eau se cristallisèrent en une blancheur étincelante. Et je pensai que cette soudaine et radieuse trans-

formation de la terre était son sourire de joie et de bienvenue au soleil qui va venir à elle et dont elle attend le baiser!

C'est ainsi que ma mémoire, je dirai presque mes sens conservent le souvenir de certains spectacles très courts presque instantanés, si imprévus, si étranges et par là même si saisissants que j'en retrouve la vision très nette aussitôt que je les évoque.

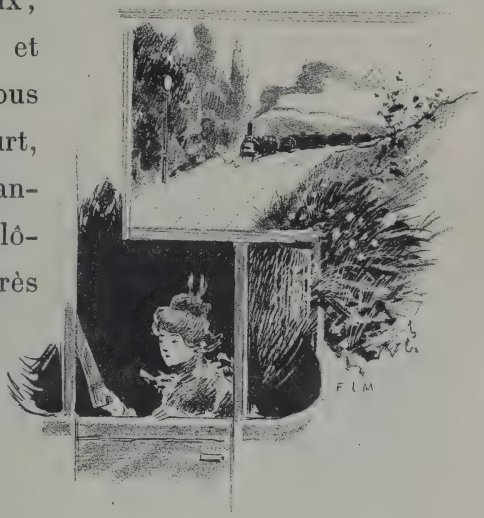
D'ordinaire cette beauté singulière, cet inattendu qui vous a ravis et charmés est le résultat de phénomènes très naturels et même fréquents; seulement la vie moderne et civilisée n'est pas organisée de façon à nous permettre souvent d'y assister.

On n'a pas l'idée de se lever avant le jour, en décembre, pour aller voir la blanche gelée se former sur un marais, et pourtant cela en vaut la peine. De mêmes certains jeux de lumière, dans le crépuscule du matin, très différents de ceux du soir, n'ont jamais été admirés et pour cause, par l'immense majorité d'entre nous. Combien pourraient dire comme cette mondaine — une héroïne de François Coppée.

> ... On n'aime pas les choses qu'on ignore.
> Par exemple je hais cette maussade aurore
> Qu'on voit dans un état de malaise bougon
> Après la nuit de bal ou la nuit de wagon.

Et tenez, une de ces visions apparaît à mes yeux dès que je vous parle de ces effets d'aube et de soleil levant...

C'était un matin de fin août en Bresse, où j'étais venu faire l'ouverture; nous entrions en chasse et pour gagner les endroits giboyeux, chaumes, betteraves et pommes de terre, nous avions coupé au plus court, traversant les prés, franchissant les haies de clôture. Et dans cette très blanche clarté d'un matin d'été que le soleil n'incendiait pas encore, nous apercevions çà et là, très blanches aussi, des vaches bressanes, vaporeuses dans la buée qui montait du sol, douces bêtes qui cessaient un instant de brouter, relevaient leur muffle tout mouillé de rosée et fixaient sur nous leurs gros yeux.



Nous marchions ainsi depuis quelques minutes quand mon ami Léopold F*** me dit :

— Retournez-vous donc, regardez!

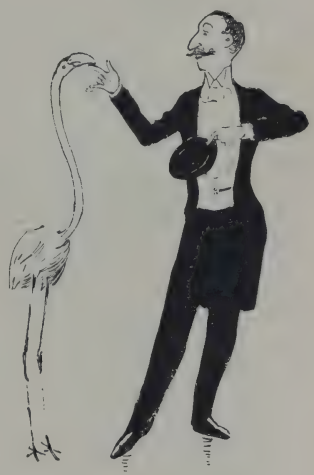
Nous étions au revers d'un petit mamelon dont nous allions descendre la pente. Le soleil encore invisible, commençait à empourprer l'Orient; un peu en arrière de nous, sur la gauche, les trois vaches, immobiles, attentives, surgissaient du sol vert sombre où traînait le brouillard en

écharpes grises. Et les vaches, ces vaches qui auraient dû être blanches, de ce blanc crémeux qui est la couleur habituelle de la race bressane, *ces vaches étaient roses,*

absolument roses. Elles semblaient des animaux de poésie et de rêve dans la vapeur matinale qui effaçait la netteté des lignes, apparaissaient même incorporelles et transparentes ainsi éclairées de ce feu rose, projection céleste donnant une aussi merveilleuse illusion de couleur que les trucs électriques de toutes les Loïe Fuller.

C'était inexprimablement délicieux à voir, cela dura deux

minutes, puis un premier rayon d'or creva le ciel, glissa jusqu'à nous. Alors, le voile rose se dissipe, se déchire, les vaches redeviennent à peu près blanches et notre contemplation prend fin avec notre rêverie...



Nous nous remîmes en route, et à tous deux, en même temps, vint cette pensée banale :

« Pourtant, si un peintre faisait des vaches roses! »

*
* *

Cette vision m'en rappelle une autre qui se relie à celles des vaches roses par une commune affinité de couleur comme s'enchaînent les souvenirs par la trame subtile qu'on nomme l'association des idées; c'est d'ailleurs presque une petite histoire et c'est de nouveau en Camargue que je vous ramène.

Il s'agit de flamants, de flamants roses; ceux dont je vous parlerai me sont apparus aussi dans le crépuscule du matin, roses et vaporeux, oiseaux de rêve et de poésie.

Mais désirez-vous peut-être quelques brefs renseignements sur ces échassiers élégants et bizarres? Tenez-vous à savoir que leur nom ornithologique du genre est *phœni-*

copterus! Voulez-vous que je vous présente les quatre espèces du genre? Non. Je vous présenterai le seul flamant que l'on rencontre en Europe, sur les côtes de la Méditerranée, principalement sur les étangs de la Camargue. C'est le *phœnicopterus ruber* ou flamant des anciens dont tout le plumage est d'un blanc rosé sauf les ailes qui sont rouges; les pattes très longues et palmées sont roses également, presque rouges. Rouge aussi le bec. Ce bec est énorme, dentelé, crochu, comme celui de polichinelle, rappelant certains nez à corbin en carton rose aperçus les jours de mardi gras. Quoique leurs ailes ne soient pas immenses par rapport à la longueur totale du corps, les flamants volent bien et font de longs voyages. Ce doit être pour eux une promenade de s'en aller de Camargue en Égypte. En effet, rien ne les oblige à passer la mer. Ils supportent fort bien les hivers de Provence, et, sans doute, n'émigrent ainsi que pour varier leur ordinaire de mollusques et de vermisseaux.

On dit que les Anciens estimaient fort la chair des flamants, surtout leur langue : je ne sais qu'en penser. M'est avis que cela doit avoir comme certains canards plongeurs ce goût fade et huileux de poisson cru : n'importe, c'est un bel oiseau; dès mes premiers pas en Camargue j'avais toujours espéré ce coup de fusil-là. Mais il est plus rare qu'on l'imagine. Les flamants sont très sauvages. Ils se tiennent au milieu des immenses étangs, debout dans l'eau, immobiles sur leurs longues pattes. Il y en a souvent des centaines ainsi, alignés et formant comme une digue blanche qui barre la surface grise et verte des eaux. Ils sont inabordables; au premier pas que vous faites dans l'étang ou au premier coup de rames que vous donnez, les sentinelles isolées remuent et dressent le cou, puis le bataillon s'ébranle, commence à fuir par immenses enjambées, puis enfin, s'il le faut, prend le vol, lourdement, s'élève, tournoie un peu, cherche sa direction et bientôt disparaît à l'horizon vers un autre étang plus tranquille.

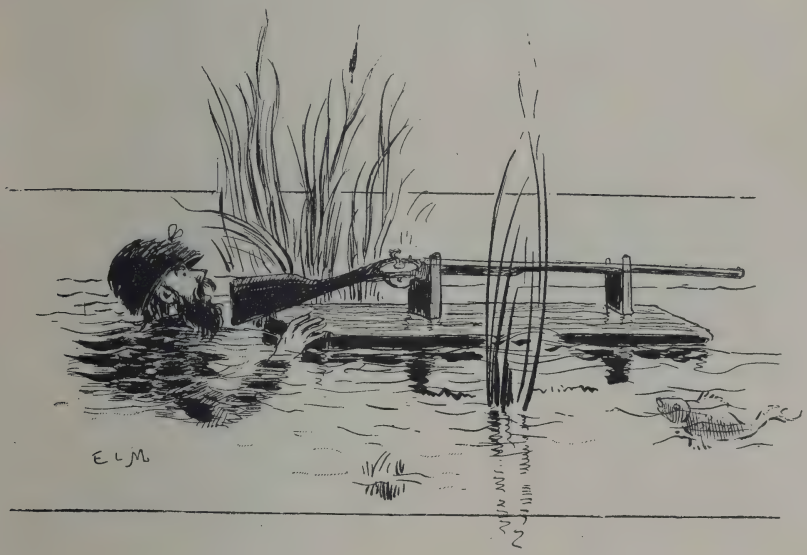
D'ailleurs, le plus souvent, les malins oiseaux se savent en sécurité parfaite sur les étangs; les bateaux, les *barquets* — comme on dit là-bas — se voient de loin; d'autre part les chasseurs ne s'y risquent guère à pied dans l'eau; bien que d'une profondeur assez faible en général et presque constante, les étangs ont presque toujours un sol que le séjour prolongé de l'eau a rendu vaseux, glissant, presque

impraticable et même si vos bottes sont assez hautes pour vous protéger, au premier faux pas vous pouvez *embarquer,* bien heureux si vous ne vous étalez pas de tout votre long dans l'eau, ce qui est le bain horizontal, aussi complet que le perpendiculaire.

Donc, le flamant n'est pas un coup de fusil banal. Je pus m'en convaincre en écoutant mes amis de là-bas, mes collègues de Sylvéréal, bien plus vieux que moi dans le métier, faits à toutes les ruses de la chasse d'eau. Ils en étaient encore à chercher le moyen de surprendre ces vigilants échassiers. Aussi bien, le grand registre manuscrit où étaient consignés depuis plus de vingt années les résultats de leurs chasses d'automne et de printemps ne portait nulle part l'acte de décès d'un flamant rose; malechance assurément, occasions manquées, puis, à la longue, indifférence et dédain peut-être envers cet insaisissable gibier. (Voir La Fontaine, livre III, fable II : *Le Renard et les Raisins.*)

Je ne sais si ce gibier est trop... rose, et bon seulement pour des... braconniers, mais le fait est que ceux-ci en

tuent beaucoup plus que nous autres; un flamant se vend bien près d'un louis et il y aura toujours des ama-



teurs de cette unité monétaire, décidés à tout pour se la procurer.

Témoin cet indigène, habitant les bords du Valcarès, (un vrai lac salé celui-là : quatorze mille hectares). Il abordait les flamants en nageant ou marchant dans l'eau jusqu'au cou et poussant devant lui une planche sur laquelle était déposée une canardière. Parfois il réussissait l'approche et culbutait plusieurs oiseaux d'un seul coup.

J'ai connu un autre paysan, un professionnel, natif des

Saintes-Maries — ou plus brièvement un Saintin, — qui dut au hasard une fort belle chasse de flamants dans l'étang des Fourneaux, en petite Camargue.

C'était au mois d'avril; presque pas d'eau dans l'étang,

un hectare tout au plus, au centre, dans la partie basse. Notre homme avait installé là un affût aux *cabidoules,* chevaliers combattants et autres bécasseaux de passage, des oiseaux *de prime,* c'est-à-dire les premiers qui nous arrivent du Nord. Mais il paraît que ce jour-là les oiseaux de prime n'arrivaient guère ou que le Saintin s'était couché tard, ayant posé des lacets pendant la nuit. Toujours est-il qu'il s'endormit. Vint-il des *cabidoules,* des *barges,* des *charlots* et autres longirostres le narguer pendant son sommeil? Mystère!... Mais ce qui est sûr c'est qu'en se ré-

veillant il fut étonné de se voir entouré de flamants roses qui s'étaient abattus là, sans méfiance de ce corps humain qu'ils prenaient pour un simple macchabée. Il en résulta que le macchabée envoya deux coups de fusil dans la bande; cinq flamants jonchèrent le sol. Cinq louis qui tombent! on prétend que c'est le moins qu'on puisse offrir. Croyez bien cependant que jamais mon indigène n'avait offert autant à personne, fût-ce à la plus belle fille de la Provence ou du Languedoc. Et sûrement aussi, jamais, en deux coups de fusil ne s'était-il offert à lui-même pareil banco!

Il ressemblait, ce veinard de Saintin, à l'homme qui attend la fortune dans son lit — décidément la Fontaine me hante — et vraiment son mérite n'égalait pas son bonheur. L'un de nos anciens, M. de C***, avait fait mieux. Je ne l'ai pas connu, mais il a laissé à Sylvéréal une réputation d'adroit et d'intrépide chasseur; mon ami Télémaque s'en souvient bien, et c'est lui qui m'a raconté l'anecdote suivante.

Il y avait cet automne-là beaucoup de flamants sur l'étang des Fourneaux, mais impossible d'arriver jusqu'à eux.

Or, un soir, comme on avait causé longtemps à la veillée, devant l'âtre large et profond où pétillaient les sarments et les tamaris, quelqu'un dit :

— Ah! çà, où est donc C***? Il a disparu après le

dîner. Minuit est sonné! Qu'est-ce que cela signifie?..

On le cherche en vain; où peut-il être? Inutile d'aller à sa recherche. On décide de l'attendre.

Enfin, vers une heure du matin, quelqu'un heurte à la grosse porte, les chiens aboient. C'est lui, mais en quelle tenue, bon Dieu! En chemise, oui, une vaste chemise de nuit qui lui tombait jusqu'à la cheville et en faisait une façon de fantôme d'un mètre quatre-vingt-dix, s'il vous plaît, avec un casque à mèche en coton blanc,.. et... son fusil à l'épaule; enfin, sous la chemise, il était botté de ses plus hautes bottes.

Comme il parlait peu d'ordinaire et qu'il imposait, on n'osa guère le questionner. Ce fut lui qui devinant notre curiosité un peu inquiète dit :

— Voici : les flamants sont au milieu des Fourneaux; il fait clair de lune et dans cette lumière blanche tout paraît blanc. J'avais pensé qu'avec une longue chemise... mais pas moyen : j'ai approché jusqu'à deux cents mètres des oiseaux en ayant de l'eau jusqu'à « gorge de bottes »; mais à cet endroit de l'étang il y une *baisse;* la profondeur augmente, il s'en est fallu de vingt-cinq à

trente centimètres. Je commençais à embarquer. J'ai dû retourner, mais c'est dommage, car les flamants ne bougeaient pas.

*
* *

Je n'ai pour ma part jamais tenté l'approche des flamants au clair de lune en chemise de nuit; mais je me suis livré sur ce même étang des Fourneaux à une poursuite qui ne manquait pas d'originalité. Nous étions partis de Sylvéréal, mon ami D*** et moi à cinq heures du matin par une nuit noire et pluvieuse de décembre, pour aller faire la « retirée » entre les deux étangs. Nous espérions que le vent du midi se lèverait et ramènerait de la mer aux premières lueurs du jour les canards taquinés par les vagues et cherchant des eaux plus calmes où dormir pendant la journée. Nous avions marché vite, enveloppés dans nos caoutchoucs, glissant et pataugeant sur l'humide terrain argileux, précédés par le garde qui portait la lanterne. Après une petite heure de marche, nous étions arrivés au bord de l'étang et nous étions postés, accroupis dans de grosses touffes d'ignames ayant devant nous les Fourneaux, derrière nous l'étang d'Albert. Il pleuvait toujours à verse! Un fameux temps de passade, si le vent se levait à l'est ou au midi, ou, pour employer le langage de là-bas, si nous pouvions avoir

un coup de levant ou un coup de vent de la mer. Malheureusement, à mesure que le ciel noir s'éclairait vers l'Orient et que l'ombre pâlissait sur la vaste étendue des Fourneaux (1), je prévoyais que le vent ne se lèverait pas ou qu'il soufflerait du nord-ouest; cela se voyait à la disposition des nuages qui formaient « le pied de poule, « c'est-à-dire qui s'ouvraient du côté du nord-ouest en forme d'un compas à trois branches ou même comme les trois doigts d'un gallinacé. Donc, je n'espérais guère. J'entendais seulement au loin sur l'étang, les *coin-coin* de quelques cols-verts qui n'auraient garde de quitter le milieu des eaux. Presque rien ne passait sur nous; à peine çà et là, le bruit d'aile de quelques siffleurs ou

(1) L'étang est d'environ trois cents hectares.

sarcelles, mais ça passait haut. Donc la chasse était manquée : je songeais à cela, mélancolique et résigné. Le jour était venu, je pouvais distinguer sur la gauche mon ami D***, à cinquante mètres de moi, enveloppé dans son caoutchouc, immobile, espérant encore, sans doute, comme moi-même, comme tout vrai chasseur. Quant à Prosper, le garde, que je savais s'être placé à quatre-vingts mètres au plus à ma droite, je ne le voyais plus : il devait avoir changé de poste en entendant passer quelques pièces un peu plus au midi.

Tout à coup, comme je me retournais du côté de D***, je vis presque au-dessus de sa tête, venant de derrière lui, un vol de cinquante à soixante grands oiseaux clairs, aux longues pattes roses, aux ailes rouges, aux longs cous grêles, qui passaient majestueux, bizarres et d'un exotisme si saisissant que j'eus une vision d'Égypte et de Syrie, une de ces visions de pays inconnus, fugitives, instantanées, mais très nettes, que nous donnent certaines musiques ou certains parfums. Mais je le repète, cela ne dura pas deux secondes. Je criai un furieux : — « A vous! Sur votre tête! » et presque aussitôt D*** tirait ses deux coups tandis que j'envoyais par le travers du vol, deux fortes charges de plomb numéro 4. Il est bien probable que les deux coups de D*** tirés de plus près que les miens, portèrent mieux, mais tout d'abord, à notre désappointement, rien ne

tomba. Le vol s'était quelque peu éparpillé. Nous le suivions des yeux; plusieurs oiseaux paraissaient blessés, enfin à cent cinquante ou deux cents mètres il en tomba plusieurs. L'un était roide mort, sur le flanc; les autres se tenaient encore sur leurs pattes dans l'eau, pas très fiers sans doute, mais peu disposés à se laisser prendre comme il nous fut prouvé par la suite.

Le garde nous avait rejoints. Il nous raconta comment, ne voyant rien passer, il était allé faire le tour de l'étang d'Albert où il apercevait les flamants et nous les avait rabattus. Il constata comme nous que plusieurs oiseaux étaient touchés et que l'un deux était mort : il fallait aller le chercher.

J'avais de très hautes bottes et de plus une chienne épagneule qui rapportait bien. Je m'avançai dans l'étang dont le sol me parut ferme. L'eau étant peu profonde ne me montait que jusqu'à mi-jambe. Quand je fus à cinquante mètres de l'oiseau, je le montrai à Miss qui s'élança, mais arrivée près du flamant, elle ne put se décider à me rapporter ce grand cadavre qui ressemblait à quelque oiseau découpé dans un paravent ou dans un panneau de

nature morte. Elle revint à moi la gueule vide et l'œil étonné. Je dus aller moi-même ramasser le flamant qui se balançait au gré des vagues. Je le saisis par le cou et le rapportai ainsi, à bras tendu, ses pattes rouges traînant dans l'eau, et je le déposai pieusement sur le sable du bord.

Cependant, nous n'avions pas renoncé à atteindre les trois ou quatre écloppés qui restaient épars çà et là sur l'étang et qui jouaient des pattes pour rejoindre le gros de la troupe qu'ils n'avaient pas eu la force de suivre au vol. On les voyait, marchant, ayant de l'eau jusqu'au corps, tantôt se planter droit, aux écoutes, immobiles, tantôt fuir vers le milieu de l'étang, de ce pas rapide qui tient de la marche et de la natation. En effet, ils avancent très vite dans l'eau grâce à leurs pieds demi-palmés qu'ils replient pour ramener la jambe à eux et qu'ils déploient au contraire quand ils étendent la jambe en arrière, trouvant ainsi un point d'appui dans l'eau même. Donc nous discutions sur la possibilité de poursuivre et d'atteindre les oiseaux. Prosper, le garde, affirmait qu'avec nos bottes nous pourrions arriver jusqu'au milieu de l'étang qui cette année-là n'était pas rempli et dont le sol, recouvert d'eau depuis trois semaines seulement, devait être assez résistant au pied; et pour nous démontrer que nous n'embarquerions pas, Prosper dressa le flamant mort à côté de ma botte. La tige s'en trouva être aussi longue que la jambe de l'oiseau. Or les blessés avaient pied dans l'étang, l'eau ne dépassait pas leur corps et

aussitôt nous décidâmes de tenter l'aventure. Il s'agissait de marcher en faisant les ciseaux, c'est-à-dire les deux ailes en avant du centre; de bloquer un ou plusieurs des flamants blessés et de les pousser du côté de la terre où ils seraient vite à notre merci.

Nous entrâmes bravement dans l'eau, Prosper au centre, D*** à l'aile gauche, moi à l'aile droite. Il pleuvait dru et ventait dur; nos caoutchoucs traînaient sur l'eau, derrière nous, les vagues nous éclaboussaient la poitrine et les mains, la pluie nous cinglait le visage, mais tant pis, nous marchions toujours, suivant des yeux les oiseaux fuyards qui allongeaient ferme le pas maintenant. C'est ainsi que deux d'entre eux se dérobèrent assez vite à nous en esquivant à droite, un autre fila derrière un petit îlot, dit îlot des Cantonnettes et gagna au pied vers l'autre rive de l'étang (1). Restait un quatrième à qui je pus couper la retraite et qui dut s'enfuir vers la gauche. Alors la vraie poursuite commença. Le garde avait abandonné la partie, ayant embarqué de l'eau dans ses deux bottes moins hautes de tiges que les nôtres. Mais D*** et moi marchions de toute la vitesse possible, soufflant, suant, nous acharnant avec la férocité de chiens de meute après l'animal de chasse; et nous dévorions des yeux l'oiseau qui fuyait à colossales enjambées d'un mouvement glissant de patineur

(1) On en retrouva le surlendemain deux qui étaient allés mourir sur l'autre bord de l'étang.

ou de nageur, se retournant à chaque pas pour nous regarder et montrant ainsi le profil tragicomique de son bec à corbin, de son nez rose de Polichinelle en goguette. En-

fin, je crus être à portée et brusquement je me redressai pour épauler; mais, va te faire fiche! ce changement de position déplaça mon équilibre et je glissai sur les talons, dans le sol vaseux, pendant l'espace de deux ou trois mètres comme les gamins qui font des glissades sur la glace des fossés au bord des routes. Et chaque fois que j'arrivais presque à portée, même jeu; l'oiseau gagnait de nouveau sur moi une dizaine de mètres pendant mes oscillations aquatiques, de sorte que mon coup de fusil ne lui faisait aucun mal. J'abrège le récit de ce bat-l'eau qui dura près d'une heure et qui se termina par

un hallalli triomphant lorsqu'à mon huitième coup de feu, je couchai dans les ignames, mon flamant rose.

Alors, quand je le vis étendu là, pâle et rose, dans les brunes salicornes, avec un peu de sang à l'aile et au bec, je fus pris tout à coup de ce mélancolique remords que tout chasseur a éprouvé dans sa vie, au moins une fois, et je me reprochai de ne pas avoir laissé vivre ce bel oiseau pour qu'il s'en allât d'un vol majestueux dans l'air calme et bleu d'Orient, s'abattre sur les bords du Nil, dans un paysage de soleil et de transparence et rêver là, impassible et orgueilleux comme les antiques rois égyptiens sur leurs trônes de pierre.

CHAPITRE VI

EN MONTAGNE. — GRANDS ET PETITS TÉTRAS. — L'ALPINISTE MALGRÉ LUI

Vous finiriez, amis lecteurs, par attraper des rhumatismes si je ne vous sortais un peu des marais de Camargue, surtout après avoir si longtemps pataugé à mes côtés dans l'étang des Fourneaux. Croyez-moi, l'eau en est froide malgré son nom calorique.

Donc, si vous le voulez bien, quittons nos lourdes bottes, chaussons les bottines ferrées et partons pour la montagne. J'y ai souvent chassé le tétras, en compagnie de fidèles amis, Alphonse, Émile et Gabriel P., Gustave A., mes deux frères; j'y retourne volontiers, ne fût-ce qu'à la

poursuite de mes souvenirs. Nous y allons!.. En route.

Et d'abord deux mots sur les tétras.

Nous en avons sur le continent quatre espèces : le grand et le petit coq de bruyère, la gélinotte, la perdrix des neiges ou lagopède. Le grouse qui est aussi un tétras ne se trouve qu'en Écosse.

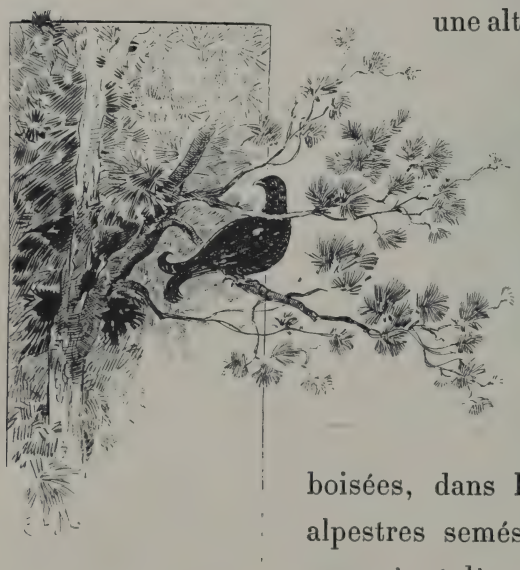
Dans le nord de l'Europe on chasse les coqs de bruyère presque toujours au rappel, pendant les nuits de printemps. Le coq, branché, jette son chant d'amour; on l'approche sans bruit avec mille ruses; on ne marche que tandis qu'il chante. Arrivé sous l'arbre, dès que le chant cesse, on fait halte et l'on cherche à distinguer dans les ramures, grâce à un rayon de lune, la masse noire de l'oiseau en silhouette sur le ciel blafard. On doit le tirer à balle; c'est plus sportif. Voilà une chasse qui a ses difficultés, même sa poésie, donc son charme. On l'a décrite cent fois; je ne l'ai jamais faite. J'ai chassé le coq dans les Alpes fribourgeoises, le Jura, la Haute-Savoie, et toujours en automne, de préférence à l'ouverture, au chien d'arrêt. Il fallait des chiens aussi doux, aussi fermes d'arrêt que possible, surtout pour la chasse du grand coq, bien plus farouche que le petit. Presque chaque fois que j'ai manqué une belle occasion d'envoyer un coup de fusil à un vieux mâle, c'était la faute du chien, qui s'énervait, s'affolait à voir courir devant lui ce gros volatile qu'il croyait pourvoir saisir et que parfois, mourant, il n'osait rapporter. J'ai vu un vieux coq de grand

tétras, grièvement blessé, mais les ailes intactes faire lâcher prise à mon chien, dégringoler moitié courant, moitié volant la pente boisée d'un ravin. J'ai retrouvé le lendemain sa dépouille à deux ou trois cents mètres. Un renard pendant la nuit en avait fait bombance.

Il est vraiment le roi, le noir génie des forêts de montagne, ce grand tétras, qui se prélasse sur des tapis de mousse fraîche parmi les fougères, les myrtils et les framboisiers... Superbe et puissant, de la taille et du poids d'un dindon, avec une force d'aigle, il nous secoue les nerfs par le fracas de son départ, qu'il s'élève lourdement du sol ou se précipite du sapin où il était branché, nous donnant l'illusion que l'arbre lui-même se déracine et s'écroule sur notre tête.

Les gélinottes vivent dans les mêmes parages : le bruit de leur départ moins violent, est plus strident, plus aigu. C'est le roulement continu d'un ressort qui se détendrait tout à coup : une sonnerie de réveille-matin. L'oiseau monte presque en verticale, puis, prenant sa direction, disparaît : parfois même il s'est aussitôt perché dans le haut d'un sa-

pin et blotti le long d'une branche; immobile, écrasé, il devient invisible; vous pouvez tourner autour de l'arbre, crier, frapper le tronc, peine superflue : l'oiseau sait bien que son plumage se confond, pour nos pauvres yeux, avec l'écorce du sapin qu'il a pris pour refuge.



Les petits tétras vivent à une altitude plus élevée que les grands, au-dessus même de la limite des forêts; ils se plaisent aux pentes des monts, parmi les épais rhododendrons, ou plus haut encore, sur les crêtes déboisées, dans les courts herbages alpestres semés de rares buissons, avec çà et là un maigre sapin qui s'incline vers l'abîme; et c'est là, sous l'abri des basses branches, que se cache souvent un vieux coq à queue fourchue, tout le corps d'un noir bleuté, avec la tache blanche au coude de l'aile, l'œil surmonté d'un sourcil rouge, le bec dur et crochu d'un rapace. Il partira tout à coup, épouvanté, pesant, puis, étendant les ailes, il se laissera tomber du haut de la montagne et si vous l'avez

manqué vous pourrez suivre parfois, de votre inutile regard, durant quelques secondes la chute vertigineuse de ce boulet ailé.

Enfin, aux mêmes altitudes et plus haut encore, jusque dans les rochers nus, à la limite des neiges, se rencontrent les lagopèdes au plumage blanc tacheté de gris et de brun pendant la belle saison, tout blanc en hiver, ayant un peu l'air de gros pigeons-paons de race blanche, avec leurs pattes emplumées et leur manteau d'un blanc de neige.

J'ai souvent couru la montagne à la poursuite de tous ces genres de tétras, noble gibier s'il en fut, dont la chasse est, suivant les régions, assez pénible, mais toujours avec des émotions et des péripéties qui nous font oublier la fatigue, vous rendent plus glorieuse la victoire et vous créent des souvenirs pour les longs mois où le chasseur, inactif, se console avec les sensations d'hier et les espoirs de demain.

Et voici l'un de ces souvenirs, tel que je l'ai noté sur les feuillets de mon carnet de chasse.

Vous souvenez-vous, mon cher Émile, de cette ouverture en montagne dans les Alpes de Fribourg, certain premier septembre, il y a déjà bien des années?..... Maigre chasse, mais du pittoresque à foison. Je nous vois encore dans la salle à manger de l'hôtel, à B..... le 31 août

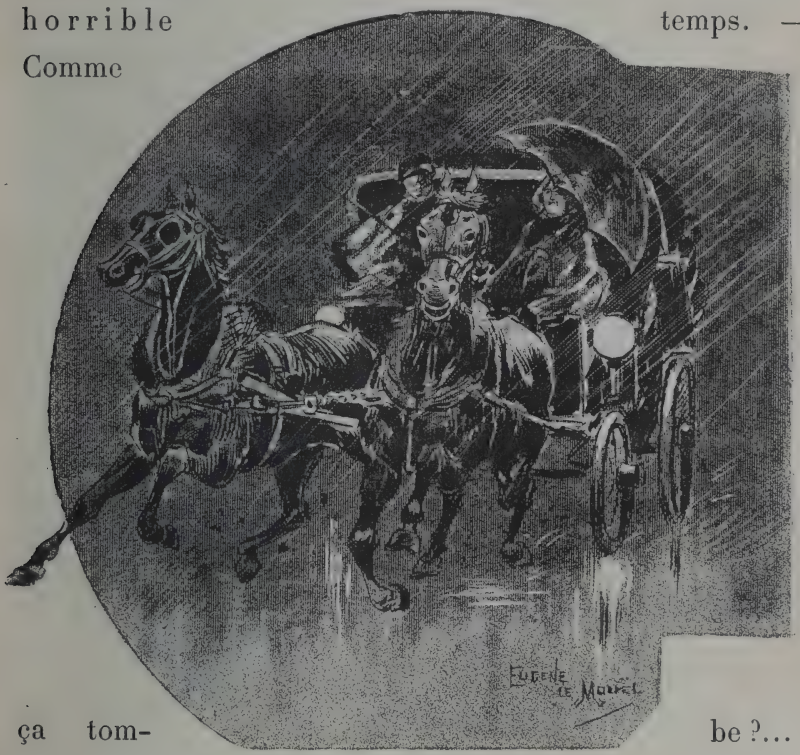
au soir. Il était dix heures et comme d'ardents novices, nous ne pouvions nous résoudre au sommeil. Nous devisions, tenus en éveil par la fièvre de l'inconnu prochain autant que par le Moët frappé et les cigarettes russes. Et François, notre guide, notre fidèle ami, François souriait dans sa barbiche en nous entendant dresser nos plans de campagne. On débattait la question du départ; des phrases se croisaient — : A quelle heure partons-nous demain matin? A cinq heures? — Mais nous ne serons en chasse qu'à huit heures. — Nous avons des concurrents. C'est bien trop tard? — A trois heures alors. — A deux heures. — Plus la peine de se coucher! — Et si nous partions tout de suite, dès que nous serons prêts; le temps de s'habiller en chasseur, de faire son paquetage et de donner l'avoine aux chevaux !

Ainsi fut décidé, et à une heure du matin par une pluie battante, blottis tous deux sous la capote d'un cabriolet rustique, nous filions au trot de deux solides chevaux d'Erlenbach, dans la nuit noire, vers la montagne... qui se dressait là-bas, bien loin, et que nous commencerions à gravir aux premières lueurs de l'aube.

La pluie tombait, tombait. François, sur le siège, à côté du cocher, le parapluie ouvert, le capuchon de son caban relevé sur la tête, faisait le gros dos, immobile, résigné, muet. Nous deux, moitié dormant, moitié rêvant, bercés par les cahots de la rapide voiture, au son des

grelottières, nous nous appuyons l'un sur l'autre, et de temps en temps nous soulevions nos paupières alourdies pour échanger un mot.

Où sommes-nous! — Quel horrible temps. — Comme



ça tombe ?... — Nous voyez-vous dans les fougères demain matin! — Quel bain! Inutile de chasser. — Les coqs seront tous branchés.

Puis le silence de nouveau se faisait; un sommeil de quelques minutes, mais incomplet, angoissé, nerveux; et les chevaux trottaient toujours sous la pluie qui les fouet-

tait en rafales, claquait au cuir de la capote et du tablier et nous éclaboussait le visage...

... Pendant deux heures et plus ils ont trotté ainsi et maintenant ils ont pris le pas. C'est la montée, la route en lacets que nous suivrons jusqu'au bout, jusqu'à l'endroit où elle s'arrête, en pleine montagne devant la porte du couvent de la Valsainte. C'est ce que nous a expliqué François qui nous mène là pour la première fois, désireux d'explorer un nouveau territoire de chasse.

La pluie peu à peu a cessé et des lueurs hésitantes et livides commencent à errer autour de nous sur les grands sapins sombres, aux branches endiamantées de pluie, sur les bouleaux frémissants, sur les prés coupés de barrières de bois qui par endroits longent la route. Un frisson passe dans l'air, c'est le frais baiser de l'aube à la terre, ce baiser qui glace pour tou-

jours les mourants dans leur lit, qui réveille les vagabonds de Paris endormis sous l'arche des ponts, les cheminaux tapis au pied des meules, et qui fait secouer leurs ailes aux oiseaux des champs et des forêts. C'est l'aube... Et nous aussi nous nous éveillons, un peu transis, ramenant sur nous les manteaux et les couvertures lourdes d'humidité.

Halte !... La voiture s'est arrêtée dans le chemin montant qui se resserre de plus en plus. François a sauté du siège, tandis que l'attelage fume et s'ébroue avec des secouements de grelots. Nous penchons hors de la voiture nos visages ensommeillés. — Devant nous se dresse le couvent de la Val-

sainte, silencieux, encore grisâtre et indistinct dans le crépuscule.

La haute porte du mur d'enceinte est close. François s'en approche; il sonne; la porte s'ébranle et jette un glas mélancolique. Une minute, et voilà le frère veilleur qui paraît au seuil de la porte, dans sa robe de bure blanche. Il répond quelques mots à François qui lui demande où nous pourrons dételer un instant. Puis, d'un geste lent, il indique de monter plus haut, jusqu'à un grand chalet qui appartient à la communauté. Et je le verrai toujours le frère veilleur, vêtu de bure blanche, dans la lueur pâle de l'aube, étendant le bras vers la montagne, puis croisant de nouveau sur sa poitrine ses larges manches où ses mains disparaissaient, et nous faisant de sa tête tondue une inclination

d'adieu avec un vague sourire de sa maigre figure...

... Nous étions montés nous installer dans un chalet situé plus haut, en plein territoire de chasse. Nous avions laissé au chalet du couvent le cocher et son attelage qui devaient redescendre à B... La pluie avait recommencé. Ce furent des heures d'attente et de sommeil. Nous dormions dans le fenil, blottis sous le foin, chassant parfois d'un mouvement d'instinctive défense les gros rats qui se promenaient autour de nous jusqu'à frôler nos visages.

... Elles sont longues ces journées de pluie, en montagne, dans la salle basse et enfermée d'un chalet, entre l'étable et la fromagerie ! On va, vient, du foyer à la porte. contemplant tour à tour et l'eau qui tombe impitoyable et la flamme qui lèche la large marmite suspendue à la crémaillère. L'ennui, la tristesse même, une sorte de mal du pays, du chez soi vous empoigne, vous assomme. Mais que le temps s'élève, qu'un coup de vent disperse les brouillards et que le soleil s'en vienne enluminer d'or les crêtes des sapins, vous voilà joyeux de nouveau, debout, prêt à partir. Les chiens quittent l'âtre, étirent leurs pattes engourdies, se secouent et, avec un grognement satisfait, branlent la queue en voyant qu'on vient de décrocher les fusils...

« En route... au revoir... Peut-être adieu, car si c'est « trop tard pour rentrer ici nous coucherons au chalet « des Vernes de l'autre côté de la montagne. »

Et nous voilà repartis, en file indienne, tantôt suivant le sentier où l'eau coule encore en ruisselets sous les cailloux, tantôt traversant les pâturages où à chaque pas l'eau ressort du sol, comme si l'on marchait sur une gigantesque éponge!... Mais bientôt le soleil brille, les derniers nuages glissent légers sur le ciel redevenu bleu, le vent secoue les arbres et les fougères de la forêt. Bah! dans une demi-heure quand nous entrerons en chasse tout cela sera essuyé et les « gros noirs » seront descendus dans les myrtils et les framboisiers pour leur déjeuner retardé par l'orage.

*
* *

Un jour, deux jours après, je ne sais plus... Nous suivons le flanc d'une alpe; nous avons pris au plus court pour gagner tout là-bas le chalet piqué au sommet d'un col où nos deux autres camarades nous attendront. Nous avons préféré longer la montagne, à mi-hauteur, plus près du haut que du bas; car, vraiment, descendre tout

au fond dans la vallée puis remonter, c'était trop de pas inutiles. Le sac et fusil pèsent aux épaules après une journée de chasse ; et puis notre homme, le porteur, avait dit :

« On peut passer; c'est rapide, mais enfin on peut passer, en prenant garde. »

Et nous n'avions pas voulu avoir l'air de « flancher ».

Oui, c'était rapide, mais nous n'y songions même pas. Le sol gazonné était bon, assez tendre au pied, avec çà et là une saillie de roc, une grosse touffe d'herbe, un buisson, tout ce qu'il faut pour ne rien risquer.

Antoine, le porteur, marchait devant. Il ne portait d'ailleurs qu'un sac, un peu plus lourd que les nôtres, mais avait, au lieu de fusil, un bâton ferré; derrière lui marchait Émile, puis moi...

Peu à peu l'herbe devenait plus courte, les buissons plus rares, le sol plus dur, la pente plus raide; aussi

en nous penchant légèrement à gauche nous touchions du coude l'espèce de muraille de terre au flanc de laquelle nous avancions, toujours plus lentement, accrochés, étudiant chaque pas.

Je ne me donne point pour un ascensionniste : je sais que chaque année des centaines de touristes passent par des endroits bien plus périlleux, classiques, notés par les Joanne et les Bœdecker. J'ai moi-même quelque peu excursionné les Alpes; mais en chasse les conditions sont tout autres : pas de corde, pas de piolet, le plus souvent pas de crampons; le sac au dos, le fusil en bretelle; et puis c'est l'imprévu; pas de programme fixé d'avance. On quitte le sentier, on s'engage ici ou là, dans une pente, dans un couloir, à l'aventure, guidé par son instinct; vous passez par là et tout va bien; c'est très facile; vous passez par ici, à cinquante mètres plus haut ou plus bas et vous voilà bloqué. On peut se casser la tête dans la basse montagne, à quinze cents mètres, aussi bien que sur les hauts glaciers ou les vertigineuses arêtes : il suffit d'un faux pas.

Et depuis un moment, c'était la parole encourageante que nous répétait Antoine, le porteur; nous étions à quatre pattes maintenant, suivant les sinuosités de la pente, cherchant les passages les moins raides. Donc devant moi, Émile et Antoine rampaient; Émile s'appuyait d'une main à l'épaule de notre guide

qui toutes les dix secondes redisait son gai refrain :

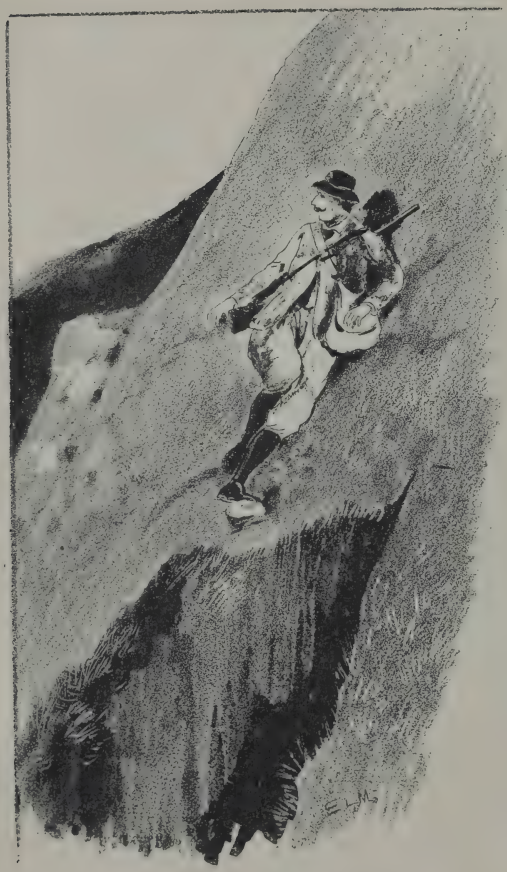
— Attention! attention! un faux pas et nous sommes f.....

A quoi mentalement Émile répondait, — il me l'a conté plus tard :

— Toi mon bonhomme, si tu fais le faux pas... ce que je te lâche!...

Et tandis qu'il raisonnait ainsi tout bas, il plaisantait tout haut avec moi, très calme, enjoué, de sorte que je ne pensais pas plus que lui au fameux « faux pas ». Cela durait ainsi depuis quatre ou cinq minutes quand je dus m'arrêter un instant pour assurer de nouveau sur mon dos mon fusil qui glissait et embarrassait ma marche. Il fallut soulever du sol ma main droite; cela déplaça un peu mon équilibre et il y eut quelques tâtonnements, une discussion entre moi et mon propre centre de gravité; bref tout cela me prit bien une minute ou deux pendant lesquelles mes camarades, se traînant toujours à quatre pattes, s'éloignèrent et disparurent à trente mètres de là, derrière un repli de terrain. Livré à moi-même, pourquoi au lieu de suivre la ligne à peu près droite qu'ils avaient eux-mêmes suivie, pourquoi ai-je alors cru préférable de m'élever un peu? Je ne sais; mais encore une fois, en montagne, il suffit de s'écarter d'un mètre de la bonne route — bonne route est un euphémisme — pour se trouver pris.

C'est ce qui m'arriva. Le sol n'était plus de la terre, mais un conglomérat granitique, une sorte de béton, recouvert çà et là d'une couche très mince de gazon très fin, simulant absolument une chevelure. Plus une touffe, plus une plante et ça descendait raide, je vous assure, en dessous de moi.



Je me trouvai, après quelques mètres en oblique, au-dessus d'un couloir un peu large et d'une longueur de trois à quatre cents mètres, sans aucune aspérité ni saillie, semblant l'entaille très lisse faite par un gigantesque coup de gouge dans le roc, du haut en bas de la montagne. Évidemment mes camarades avaient trouvé un passage

plus facile; je m'étais fourvoyé en voulant traverser au-dessus d'eux cette coupure que je ne connaissais pas; de sorte que ne pouvant plus monter ni redescendre, ni avancer, ni reculer, je surplombais maintenant le couloir, mon pied droit planté sur une saillie de roc grosse comme le poing d'un enfant, les coudes et les mains appuyés sur la paroi.

Quand je regardais au-dessus de moi je voyais, à deux mètres plus haut, le sol meilleur, avec un peu d'herbe et des aspérités favorables : mais pas moyen de bouger; dès que j'essayais de lever le pied et de grimper avec les genoux, je glissais, trop heureux de replacer mon pied sur la saillie qui me servait d'étrier. Et quand je regardais en bas, je voyais la pente lisse du couloir, aboutissant au sentier qui passait à trois cents mètres environ au-dessous de moi. Si le vertige me prenait, ou si je faisais en essayant de sortir de là le certain faux pas dont parlait Antoine, mon affaire était claire. Donc il fallait attendre. On viendrait à mon aide. Émile, arrivé en lieu sûr, me dépêcherait Antoine.

Il s'agissait de prendre son mal en patience, de n'avoir ni crampe ni vertige, de penser à autre chose. Le temps passait, j'évitais de regarder du côté du vide, je baissais les yeux sur les rares brins d'herbe que ma main écrasait. Tout à coup, un insecte, un minuscule coléoptère, sorte de bête à bon Dieu, glissa entre mes

doigts, grimpa sur mon poignet et s'y tint un instant immobile. J'enviais l'immense supériorité qu'avait sur moi ce tout petit être. A ce moment, comme pour me narguer, il ouvrit ses élytres, s'envola gracieux, facile, ironique et disparut. Je me sentis plus seul... Et puis décidément, c'était bien raide en dessous de mon pied et je commençais à sentir la fatigue de ma position immobile.

A tout hasard, je me mis à appeler ho, hop !... ho hop, pour qu'Antoine se hâtât. Alors, tout en bas, sur le sentier, j'aperçus deux hommes. Ils levaient la tête vers moi et un appel répondit au mien. Je reconnus les blouses bleues et les hottes de nos deux porteurs qui gagnaient le chalet par le sentier, avec les couvertures et les vivres pour le soir et le lendemain. Je levai le bras avec un nouveau ho hop. Les porteurs me reconnurent, posèrent leurs hottes et vivement disparurent au tournant du sentier; évidemment ils allaient venir à moi. Je me rassurai donc tout à fait, mais, plus que jamais, je sentais le besoin de me distraire, d'oublier que la glissade était inévitable si la saillie de roc où j'appuyais mon pied venait à céder.

Et, alors les yeux baissés de nouveau sur les brins d'herbe qu'écrasaient mes mains, je me mis à dire des vers...

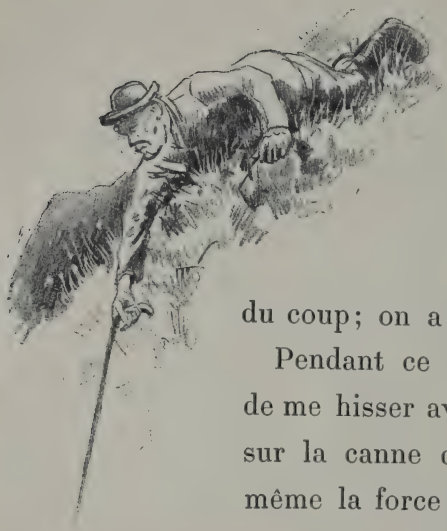
Oui, des vers, n'importe lesquels, français, latins, un vrai centon : du Virgile, du Musset, un peu d'Horace, du Victor Hugo, puis des contemporains, des amis .... Quand ma mémoire et le murmure de ma voix s'arrêtaient, ma pensée, impatiente de vagabonder librement et que j'empêchais de songer au présent, retournait aux récents souvenirs de la veille, de l'avant-veille. Je me revoyais côte à côte avec Émile sous la capote de la voiture, par la pluie battante, dans la nuit noire ; je songeais aux gros rats dans le fenil. Ah! qu'on y était bien! Puis, comme une étrange apparition se dressait devant moi, dans l'aube pâle et froide, la forme blanche du religieux drapé de bure, nous montrant du geste la montagne et nous disant adieu d'une lente inclination de sa tête tondue.....

..... Encore un regard en bas... Personne. Rien qu'une mince croix qui se dressait au bas du couloir, sur l'un des bords et qui devait marquer aux touristes la route à suivre ou à éviter.

Ah! ça, on ne viendrait donc pas! Voilà près de vingt minutes que j'attendais, et, comme disait l'autre, je trouvais le temps long. Soudain cet appel tout près de moi retentit :

— Monsieur, tenez, prenez le bout de mon bâton.

C'était Antoine, à plat ventre, à trois mètres au-dessus de moi qui me tendait sa canne. Je saisis l'extrémité du bâton sauveur.



— Et faites attention, ne manqua-t-il pas de me dire, c'est « tout mauvais ». C'est là qu'une femme s'est « dérochée » l'année dernière; elle s'est tuée du coup; on a planté une croix.

Pendant ce discours j'étais en train de me hisser avec précaution en hâlant sur la canne d'Antoine; j'eus tout de même la force et la colère de lui dire.

— F..... moi donc la paix avec votre femme et votre croix!

Et vraiment ça n'était pas le moment de me raconter l'anecdote.

Cinq minutes plus tard j'étais hors d'ennui, et le terrain plus praticable n'offrait plus de réelles difficultés; d'ailleurs nous n'avions pas fait cinquante mètres qu'arriva en bondissant, mollets et bras nus, un grand diable d'armailli qui, sachant l'endroit incommode, accou-

rait pour me tirer de là. Il vit bien que je n'avais plus besoin de lui; mais il n'en insistait pas moins cordialement pour me prendre sur ses épaules. Un pas plus loin la pente s'adoucit tout à coup. Je retrouvai Émile, assis au bord d'un petit ruisseau dont l'eau limpide et glacée supportait fort bien le cognac; c'est du moins la sensation que j'eus en vidant le gobelet d'argent qu'il me tendit avec ces mots :

— Allons, bois ça, ma vieille, ça te fera du bien.

Il ajouta, quand j'eus lampé :

— Tu sais, nous avons passé facilement, nous.

— Parbleu, répondis-je, ce qui prouve qu'en montagne, passer deux mètres plus haut ou plus bas, plus à droite ou plus à gauche, ça peut diablement changer les choses.

Tout en buvant nos grogs frais, nous causions. Je me demandais si tout seul j'aurais fini par me tirer d'affaire ou si je m'étais résigné à l'inaction parce que je savais qu'on viendrait à moi.

La réponse était difficile; toujours est-il que si la volonté dans certains cas ne peut pas tout sur les nerfs, elle peut beaucoup. Et l'imagination donc! Se persuader que le danger n'existe pas, tout est là.

Le docteur X... chassait un jour en montagne; il fallait franchir un mauvais pas, arête ou corniche peu importe.

— Jamais je ne passerai là, dit-il à son guide.

— Alors c'est un détour de trois heures.

— Tant pis.

— Les femmes du pays passent avec leurs fagots ou leurs bottes de foin sur la tête. Quand nous serons de l'autre côté nous nous asseyerons et je parie qu'avant un quart d'heure vous verrez ça de vos yeux.

— Soit!

Et le docteur passa.

L'endroit franchi, on s'arrêta pour casser une croûte et boire un coup; au bout d'un quart d'heure le docteur dit.

— Eh bien, et les femmes! il n'en vient pas?

Le guide ricana.

— Vous pourriez bien rester ici huit jours, vous n'en verriez pas une s'y risquer; mais il fallait vous donner confiance.

Et le docteur X... concluait :

— J'étais à la fois furieux et content, furieux d'avoir été mystifié et content tout de même d'avoir passé.

CHAPITRE VII

ENNEMIS DU CHASSEUR. — TROUPEAUX ET MANADES
TAUREAUX DES ALPES ET *BIOOÛ* DE CAMARGUE

Un petit désagrément du métier pour les chasseurs de montagne, c'est la rencontre d'un troupeau. Et ne croyez pas que le taureau, seigneur et pacha de ce sérail alpestre soit seul à craindre. Les vaches, les génisses même sont redoutables. Pour moi, j'avoue que j'en ai une peur bleue et que je les fuis comme la peste. J'ai été poursuivi. Je connais le ridicule et l'essouflement de la déroute. Aussi j'évite depuis lors ce danger qui n'est pas sans grotesque. En effet, vous risquez votre peau et en même temps, il est certain que vous prêteriez à rire au spectateur quelconque de votre mésaventure.

Voici en général comment cela se passe : vous arrivez dans un vaste pâturage en pente formant clairière au milieu d'une forêt de sapins. Là, un troupeau de trente à quarante têtes, avec ou sans taureau, mais toujours sans gardien. L'armailli est d'ordinaire au chalet, confectionnant sa soupe ou ses fromages, ou fumant sa pipe. Il s'agit de traverser le pâturage ; il faut donc se risquer au milieu des bêtes éparses à moins que vous ne preniez le parti de contourner l'immense clairière — et c'est le plus sûr — en suivant le bord du bois. Mais, va te faire fiche ! C'est un détour d'un kilomètre et vous marchez depuis l'aube. Donc on se décide à franchir le pâturage dans sa largeur. C'est deux ou trois cents mètres en droite ligne pour arriver à la forêt d'en face.

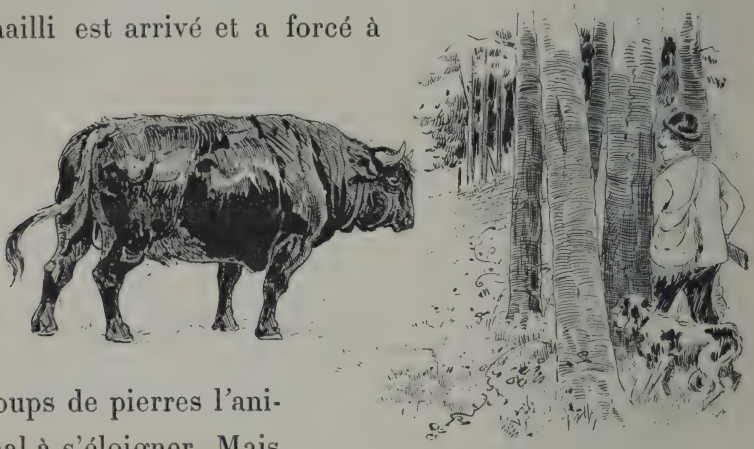
Or cela serait peu de chose si vous n'aviez pas de chiens. Mais le chien qui est l'ami de l'homme est, dans ce cas, et sans le savoir, l'ennemi du chasseur. En effet, dès qu'une vache aperçoit la Diane ou le Médor en question, elle se met à le suivre au trot, elle mugit, appelle ses compagnes, et voilà tout le troupeau en branle : si vous ne fuyez pas, vous serez bientôt rejoint, entouré, et alors,

ce sera une sorte d'hallali courant dont vous serez l'animal. Il faut gagner la forêt au plus vite sous peine d'être bousculé, frappé même par quelque bête plus maligne que les autres. C'est surtout lorsque votre chien s'est écarté loin de vous que la poursuite devient périlleuse, car le chien revient au galop près de son maître, et l'escadron encorné, qui a du champ devant lui, prend aussi le galop. C'est la charge, la vraie charge et gare dessous! Les vaches mugissent, les poulains — et il y en a souvent — suivent en pétaradant, et les malheureux chasseurs, pour ne pas être piétinés, foulés aux pieds par ces bisons de l'Helvétie, n'ont qu'à jouer tant et plus des jambes ou du peu qu'il leur en reste, après des heures de marche et des années de fatigues diverses.

Enfin, vous voilà dans la forêt, c'est-à-dire hors de danger; vous vous coulez derrière un tronc de sapin et les animaux s'arrêtent, soit qu'ils comprennent l'inutilité d'une plus longue poursuite, soit qu'ils jugent l'honneur satisfait du moment que les intrus ont été expulsés de leur pâturage. Les vaches fixent sur vous quelques minutes encore leur œil rêveur de ruminant, puis, avec un geste méprisant de la queue, elles se détournent et regagnent l'herbage dont elles défendent si jalousement l'accès.

Si vous avez à faire à un taureau, cela est plus grave; il est plus tenace. Nous avons été bloqués un jour, mon ami Alphonse P. et moi par un de ces aimables citoyens

des montagnes. Nous tournions chacun autour d'un sapin, le fusil en arrêt; à la fin, l'armailli est arrivé et a forcé à



coups de pierres l'animal à s'éloigner. Mais il se tenait lui-même à distance respectueuse et ne semblait pas plus fier que nous.

Il reste toujours au chasseur, en cas de détresse, la ressource de tirer sur l'animal. François, notre vieux chasseur, nous a raconté que son père avait tiré un jour à dix pas sur un taureau qui le chargeait. L'animal atteint en pleine tête s'était cabré de toute sa hauteur et avait fait demi-tour sans demander son reste; et François ajoutait, de son air à la fois placide et malin :

— Mon père n'a rien dit, on n'a pas su qui avait tiré le coup de fusil. Le taureau s'est

sauvé vers le chalet; mais il a eu un œil qui est devenu tout blanc et puis, quelques jours après, tout de même, il est mort. C'est bien fait.

Et un rire discret rendait un hommage posthume à l'exploit paternel.

Pour ma part, je n'ai pas eu en montagne à me servir de mon fusil contre les taureaux. On en rencontre d'ailleurs assez rarement et l'on a presque toujours pour se garer d'eux la faculté de gagner la forêt et même de grimper à un sapin.

Il n'en est pas de même en Camargue, le pays des vastes horizons; pays tout plat, de marais, d'étangs et de dunes infertiles où le sol saturé de sel ne porte guère que des touffes rougeâtres d'ignames et des buissons de tamaris aux grêles silhouettes souvent inclinées par l'impétueux vent du nord.

C'est là que je vous ai conduits déjà, dans les crépuscules d'arrière-automne et d'hiver pour faire, à l'affût des canards et des sarcelles qui passent, ombres fugitives et indistinctes sur le ciel terne; c'est là que, durant le jour, remuant l'eau vaseuse des marais calmes et silencieux à chaque pas de mes lourdes bottes, je pourchasse tour à tour et la farouche bécassine au départ nerveux et saccadé dont l'appel strident semble un cri d'épouvante et les râles pesants qui quittent à regret l'abri des joncs submergés pour s'enlever, flasques et mous

comme de grands chiffons noirs, le cou tendu, les pattes pendantes. C'est là que j'ai mille souvenirs, incidents de gaieté et de mélancolie, heures d'ardente activité et de rêveuse contemplation, longues courses inutiles ou succès imprévus, haltes découragées ou joyeuses, toutes les péripéties d'une destinée de chasseur!...

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos taureaux.

Et d'abord, là-bas on ne dit pas les taureaux on dit *li biooû* (1)! ce qui ne signifie pas les bœufs, mais les taureaux; et tout au contraire pour désigner les vaches, les bœufs, on dit plutôt les *taures*. Donc les biooû apparaissent

souvent dans les sauvages décors de la Camargue.

Demandez au peintre Eugène Burnand. Il les connaît bien, *li biooû!* Il la connaît bien,

(1) Je ne trouve pas de meilleure façon d'orthographier cette sonore diphtongue provençale.

ma chère Camargue. Il n'en a pas décrit les beautés avec son seul pinceau. Je me rappelle une lettre de lui écrite à *la Revue des Lettres et des Arts,* qu'il datait des Salins de Mourgue, tout à côté de Sylvéréal; et si je ne craignais d'être indiscret, je reproduirais ici même les notes du maître qui sont de la vraie prose d'écrivain.

Je me bornerai à vous donner modestement certains renseignements techniques sur les taureaux de là-bas.

D'ordinaire ils sont en troupeaux : des manades de cent à deux cents bêtes que surveillent des *gardians,* ces vaqueros d'Europe. Ils en ont vraiment l'aspect et l'allure, ces émules de Ravel et de Calixte (1), montés sur leurs chevaux camargues, aussi maigres que des mustangs, le trident à la main, campés bien droits sur leurs lourdes selles à piquet, avec des étriers à grille et la corde en lasso suspendue à l'arçon.

(1) Célèbres gardians de Camargue.

Quant aux *biooū,* épars çà et là dans les ignames, debout ou couchés au pied des tamaris, ils vous regardent sans haine, presque sans surprise, d'autant plus méprisants et inoffensifs qu'ils sont plus nombreux.

Ces taureaux qui sont là, les bruns espagnols, les noirs camargues, ne sont presque jamais des taureaux de mise à mort. Ils servent pour les courses de débutants, aux fêtes votives, dans les cirques improvisés ou même dans les arènes de Nîmes et d'Arles. On ne les tue pas, on joue avec eux; on fait des *razets* (V. note, p. 152), on les arrête à coups de trident, bref on se conforme à la règle sportive de la course sans mise à mort : course périlleuse pour l'homme parce que le taureau ne s'y épuise pas à éventrer les chevaux des picadores.

J'ai dit que les manades sont composées de taureaux camargues noirs, aux cornes noires et blanches, et de taureaux bruns; ces derniers sont de race espagnole, mais au bout de quelques générations, même en choisissant des étalons et des vaches espagnols, la race prend absolument le type camargue. Ce qui prouve, comme a coutume de le dire mon ami Albert G***, que toutes les races se fondent dans le Midi, et que par exemple « vous autres qui n'êtes « que de simples Parisiens, après quelque temps de notre « fréquentation, vous pourriez, aux yeux de bien des gens « du Nord, passer à la rigueur pour des Tarasconnais ».

Les éleveurs de taureaux, les propriétaires de manades

louent ou vendent leurs animaux aux entrepreneurs de courses. Les taureaux, entre quatre et six ans, ne courent chaque année que deux ou trois fois. Ils deviennent vite trop malins, connaissent trop bien tous les subterfuges de la course et foncent droit sur l'homme au lieu de s'acharner après la muletta rouge qui est l'arme de ruse, presque la seule sauvegarde du mantelliste. Leur carrière de course terminée, on les engraisse et on les vend. C'est une viande de deuxième qualité, croyez-le, qu'on livre aux fournisseurs de l'armée et aux boucheries ouvrières. Un taureau de course vaut environ deux cents francs, un taureau « de carnage » (engraissé pour être abattu) vaut cent vingt-cinq à cent cinquante francs. La veille de la course, le propriétaire envoie les taureaux loués, sous l'escorte de trois ou quatre gardians à cheval qui les amèneront jusqu'au *bouvaoû* (toril). Ces gardians les dirigent, les « tournent », les empêchent à coups de trident de s'écarter de la route. Mais les gars du pays, quand ils voient passer une de ces petites caravanes font tout leur possible pour faire *escapa* (échapper) l'un des taureaux, lui faire prendre le galop à travers champs. Alors, ce sont des hurlements de joie, des fuites et des poursuites éperdues, un délire de sauvages.

J'ai assisté un jour à une scène de ce genre sur la grande route de Sylvéréal à Aigues-Mortes.

Trois taureaux menés par deux gardians cheminaient au

pas lorsqu'ils furent aperçus par une quinzaine d'ouvriers qui taillaient des vignes. Aussitôt les énergumènes

de se ruer avec des cris de fureur. Les gardians se fâchent, mettent la lance en arrêt, les autres brandissent leurs serpes et j'ai vu le moment où cela allait se gâter.....

Heureusement, ces taureaux-là étaient de bonnes bêtes, pas trop nerveuses ; mais il arrive souvent que, sans même y être encouragés, des animaux s'échappent en route et que

les gardians ne peuvent pas tout de suite les ramener. Ils les abandonnent alors, quitte à venir les chercher quelques jours plus tard. Le taureau, livré à lui-même, profite de ces vacances inattendues pour pétarader à son aise à travers champs et vignes, brouter les luzernes et les rizières, commettre cent méfaits. Le propriétaire ainsi ravagé ne se gêne pas et lui envoie, de derrière une haie, un coup de gros plomb dans les fesses, avertissement qui en général est fort bien compris du taureau. Il détale et passe chez le voisin.

Je me rappelle avoir eu certain jour affaire à un taureau noir en villégiature dans un de mes marais préférés. Il y avait un fort passage de bécassines et comme le vent du Nord « bouffait dur », les intéressants oiseaux s'étaient tous remisés dans une partie du marais abritée du vent par une barrière infranchissable d'immenses roseaux. Le sol était couvert de joncs courts, mais assez fournis. Le soleil, quoiqu'on fût en décembre, était brillant et chaud, les bécassines partaient à belle. C'était exquis. Malheureusement ce coquin de taureau noir était planté au milieu des joncs et s'approchait vivement d'un air un peu trop curieux de me voir de près, chaque fois que moi-même je

me dirigeais de son côté. Je me tenais donc à distance respectueuse.

Les gens du mas m'avaient prévenu qu'un taureau tenait le marais.

— Prenez un coup de plomb de zéro, m'avait dit l'un des hommes, et s'il vient sur vous, f.....-lui ça dans le museau.

J'avais donc la cartouche en question toute prête à remplacer ma cartouche de cendrée, mais je vous assure que ce sont de mauvaises conditions pour chasser la bécassine ; d'autant que peu à peu, celles que j'avais levées ou qui partaient au coup de fusil s'étaient remisées plus loin, tout autour de mon taureau, et bonsoir !... J'essayais bien d'y aller, mais ça n'était pas commode ; le noiraud camargue semblait défendre les longs becs. Je me souviens même d'une bécassine blessée qui, ayant volé encore une cinquantaine de mètres après le coup de fusil, s'en alla tomber à cent pas du taureau. J'eus la prudence ou la couardise de la laisser là. Le lendemain, je changeai de marais et le jour suivant, je fus débarrassé de mon rival. Les gardians prévenus vinrent le chercher et l'emmenèrent non sans peine.

J'ai souvent traversé une manade, je n'ai jamais couru le moindre danger ; mais si vous voyez à l'horizon un taureau seul ou un petit groupe de deux ou trois animaux, ou une vache avec son veau, méfiez-vous, prenez la tan-

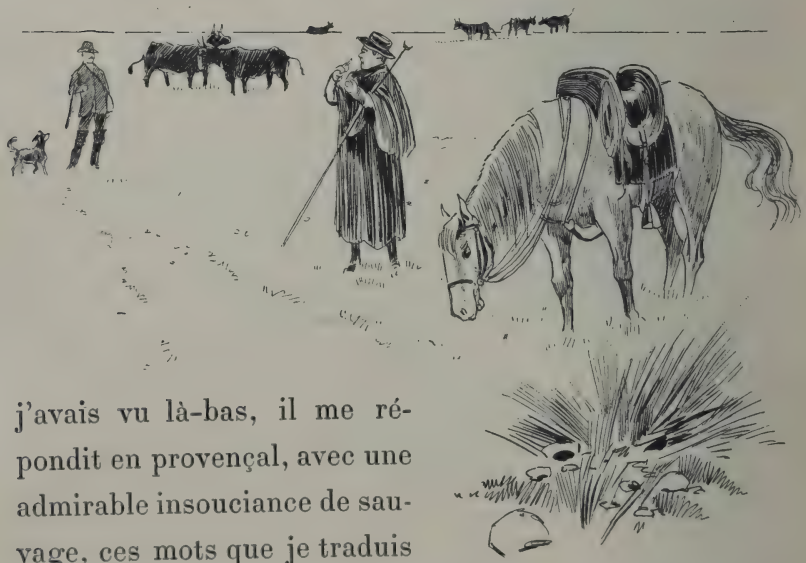
gente, et ne comptez pas sur un gardian pour vous protéger; il n'y en a pas! Ces animaux sont livrés à eux-mêmes; ils se sont *escapa :* la manade est peut-être bien loin de là; peut-être même le gardian les a-t-il volontairement laissés vaguer là pour quelques jours.

C'est ainsi qu'un matin, suivant le talus d'un long fossé bordé de joncs et de tamaris, en quête de râles ou de poules d'eau, j'aperçus trois taureaux camargues à deux cents mètres de moi. Je ne risquais rien j'étais séparé d'eux par une roubine assez profonde, mais je m'étonnais de les voir là, si près du chemin de halage qui suit le canal du Bourgidou. D'ordinaire, on ne rencontrait des biooû que beaucoup plus loin, tout au fond des marais de la Cavallière, en pleine solitude. C'étaient donc

de bonnes et paisibles bêtes pour qu'on les laissât pâturer là.

Je continuai de chasser. Une heure plus tard, je rencontrai le gardian. Il était enveloppé dans son caban et mangeait l'oignon; près de lui son cheval broutait le médiocre herbage des marais. Une vingtaine de biooû erraient à l'entour.

Je lui demandai à qui étaient ces trois taureaux que



j'avais vu là-bas, il me répondit en provençal, avec une admirable insouciance de sauvage, ces mots que je traduis sans commentaire :

— Eh bien, voilà : ces biooû, ils sont un peu méchants; ils ne sont pas accoutumés au monde, ils ne voient jamais personne ici; alors je les ai menés là-bas où il passe de temps en temps quelqu'un. Ça les habituera un peu.

Charmant n'est-ce pas, cette façon d'apprivoiser les fauves aux dépens du passant !

Il y a des chasseurs moins prudents que moi ou plus enragés à la poursuite du gibier et qui braveraient n'importe quoi pour tuer un canard ou une bécassine de plus. Mon ami Télémaque m'a raconté le trait suivant : Il était caché dans les tamaris, faisant la passade de jour, c'est-à-dire affûtant les canards qui tracassés par un gros coup de vent d'est ne cessaient de traverser en vols serrés d'un étang à l'autre. Mais les canards passaient haut et Télémaque ne tirait guère.

Tout à coup il cherche des yeux son camarade et ne le voit plus à son poste. Il finit par le découvrir... où?... A deux cents mètres en arrière de lui, au milieu de quatre ou cinq taureaux qui paissaient çà et là et dont Télémaque avait évité de se rapprocher.

Quand la passade fut terminée et que les amis se rejoignirent :

— Quelle drôle d'idée avez-vous eue d'aller vous fourrer là-bas !

— Mon cher, j'avais cru observer que les canards baissaient en passant au-dessus des biooû...

*
* *

Pour ma part, je laisserais volontiers les canards baisser jusqu'à ras du sol plutôt que de me poster à dix pas d'un

taureau. Mais je crois, je suis même certain qu'en cas de danger réel la prudence consisterait à payer d'audace.

J'en ai eu la preuve.

J'étais ce jour-là seul avec mon garde, un garçon hâlé, noir et sec, merveilleux chasseur de marais, bien connu dans la petite Camargue, d'Aigues-Mortes à Sylvéréal et à Saint-Laurent d'Aygouze; ou, sur l'autre rive du Rhône, d'Albaron et même de Saint-Gilles jusqu'aux Saintes-Maries.

Nous avions franchi l'étroite langue de terre qui sépare les deux étangs dont je parlais tout à l'heure et où Télémaque attendait les canards. Nous marchions droit, d'un pas rapide, cherchant à pousser devant nous une ou deux compagnies de perdreaux rouges. Les coquins avaient de l'aile; c'était en décembre; pas moyen de les approcher. Il s'agissait de leur faire faire plusieurs vols jusqu'au moment où, essoufflés, las de courir, les oiseaux partiraient à portée. C'est ce que les gens du Midi appellent tuer le perdreau à coups de jarret.

Puis, nous disperserions encore une ou deux autres compagnies tout là-bas, dans les bois noirs qui barraient l'horizon...

Ce sont ces fameux bois du Clamadour, dont je vous ai parlé déjà, inconnus des touristes, inconnus même au sens absolu du mot puisqu'il n'existe pas en France, j'en jurerais, trois mille personnes qui aient, depuis vingt ans, foulé du pied le sol presque vierge de cette forêt. Et quelle forêt! Des pins parasols comme on n'en voit pas sur le littoral méditerranéen, ni en Syrie, ni en Palestine;... des roseaux gigantesques, des bouquets de houx monstrueux, une végétation grandiose et intacte, libre et superbe; une contrée de rêve et de féerie où je voudrais vous mener... Mais, halte là! mon admiration quand je parle du Clamadour devient exubérante, comme sa végétation!...

... Tout en marchant, je pensais à mon cher Clamadour, j'oubliais les perdreaux, je me réjouissais d'avoir franchi les deux ou trois kilomètres de dunes et de « jonquières » qui me séparaient encore de ce paradis de verdure et de solitude...

Chemin faisant, je tenais ma distance, à cinquante mètres à la droite de Prosper — c'est le nom du garde —

quand tout à coup je vis de son côté, à deux portées de fusil environ, en avant de nous, trois taureaux, un brun et deux noirs, qui nous regardaient venir, le cou tendu, la tête haute. Pas un arbre à l'horizon, pas un buisson plus haut qu'un gros chien, pas un fossé, pas un monticule, pas un abri. Prosper avançait toujours, droit sur les taureaux.

Instinctivement, je pris la diagonale pour me rapprocher de lui, pour ne pas avoir l'air d'éviter la rencontre alors qu'il s'y exposait si crânement. Tout à coup — nous n'étions plus qu'à quarante pas des biooû — deux d'entre eux se mirent à mugir en levant la queue, tandis que le troisième, fouillant le sol de ses pieds de devant, baissait la tête, prêt à foncer. Mais Prosper qui le guettait le prévint; ce fut l'homme qui fonça, en poussant de grands cris, puis quand il fut à quinze pas de l'animal... Pan! Pan!... les deux coups de fusil en pleine figure. Je vous affirme que les trois taureaux firent avec ensemble un tête à queue digne des plus beaux rétivards des écoles de cavalerie. Et quel galop!... Ils ne demandèrent pas leur reste et disparurent au loin dans les joncs, toujours en carrière, et dégoûtés pour longtemps, je crois, de s'en prendre à des chasseurs de perdreaux.

Alors Prosper m'expliqua sa manœuvre.

— Il n'y avait pas moyen, me dit-il, d'éviter les taureaux. Il fallait marcher sur eux; si nous avions voulu

nous sauver, ils nous auraient poursuivis. J'avais mis dans mon fusil deux coups de 3 : je surveillais surtout le taureau brun. Les deux autres ne m'inquiétaient pas; ils levaient la queue, c'est signe qu'ils ont peur. Mais quand le brun a gratté la terre et baissé la tête, c'est qu'il allait charger. Alors, j'ai couru dessus en criant et j'ai tiré. Sans cela, nous étions pris; et rappelez-vous que c'est comme cela qu'il faut faire.

Depuis ce jour, quand je chasse dans ce pays-là, j'ai toujours dans mes poches deux cartouches de « plomb à taureau ».

CHAPITRE VIII

HOMMES DE CAMARGUE. — LES AMIS D'ALBERT G... — GARDIANS RAZETIERS. — LUTTEURS. — LE VIEUX RAVEL

Ainsi la Camargue a d'autres gloires que ses chasseurs, ses étangs et ses canards. Elle a, — elle a eu surtout — ses gardians, type d'hommes étranges, demi-sauvages, vivant seuls avec leurs manades et leurs taures. Elle a eu ses lutteurs et ses toréadors. Je ne les ai guère

connus, mais j'ai eu un jour l'occasion d'entendre parler de quelques-uns de ces héros par un vrai Languedocien qui les avait vus de près.

C'était en automne ; j'avais prévenu de mon départ pour les marais, mon ami Albert G... qui était alors dans le pays même, à Saint-Bertrand, non loin du Vaccarès. Il ne se fit pas prier et arriva presque en même temps que moi à notre rendez-vous de chasse, le vieux mas endormi sur les bords du Petit Rhône.

C'est un furieux chasseur qu'Albert G..., mais c'est aussi un conteur que j'écoute... — il y en a tant qu'on n'écoute plus. — Donc, pendant nos veillées, là-bas, après la tranche de mouton, la salade de lentilles, la morue à la gueuse, et le litre de vin des sables, Albert G... se met volontiers à dévider les souvenirs que, silencieux, j'empelotonne dans ma mémoire... Ce soir-là, comme je lui demandais s'il avait assisté aux dernières courses de taureaux dans les arènes de Nîmes, il haussa les épaules.

— J'y vais toujours, dit-il. Que voulez-vous !... Mais çà n'est plus ça... Pourtant j'y retournerai jusqu'à la fin, même s'il faut qu'on m'y porte ; car n'oubliez pas que les arènes ont été notre berceau ! Et, quoi qu'en dise notre illustre compatriote Daudet qui a voulu personnifier le Midi dans Tartarin, — j'ai bien le droit d'en parler, moi qui suis de Tarascon ; — quoi qu'il en dise, le Midi n'a réellement vénéré que quatre hommes ; Napoléon, Ravel,

Calixte et Mazard... Leurs noms retentissent encore parce que Napoléon était un guerrier, Ravel, un gardian, Calixte, un razetier, et Mazard, un lutteur... Et le guerrier, le gardian (1), le razetier (2) et le lutteur sont des hommes du cirque!!! Riez si vous voulez, notre berceau, c'est les arênes!...

Calixte vit encore. Il habite Saint-Laurent d'Aigouze, il a quatre-vingt-cinq ans. C'est un de mes bons amis... un chasseur émérite; et il a été, de son temps, un des meilleurs « amateurs » qu'on ait vus. Ravel et Mazard sont morts... Ah! Ravel, je l'ai bien connu. C'est le gardian le plus célèbre qu'ait eu la Camargue. Il était très grand, très audacieux, et d'une force!!... Quand un taureau lui résistait, il jetait son trident, prenait la bête par les cornes et la couchait par terre. Trouvez-moi aujourd'hui un gardian qui fasse ça! Peuh! à une vache, peut-être! Et encore! *Belleo!* qui sait? Mais à un vieux taureau, ah! non pas! Oui! c'était un hercule, ce Ravel, un lutteur terrible, mais il manquait d'adresse. Il tomba Mazard, le fameux Mazard, en lui serrant la poitrine, au point de la lui briser. Mazard sentait craquer ses os; il se laissa vaincre pour échapper à la brutalité de Ravel qu'il avait tombé le dimanche précédent...

(1) Gardien de troupeau.

(2) L'homme habile à faire un *razet*, à passer *à ras* du taureau en évitant le coup de corne.

Parbleu ! si je l'ai connu, Ravel !... Mais déjà il se faisait vieux. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était près des Enfores de Saint-Bertrand, entre la mer et la digue du golfe de Beauduc... Il revenait de l'affût aux canards, traînant péniblement ses grandes bottes de marais. Pécaïré ! ce n'était plus que l'ombre de lui-même ! Lui qui avait tant de fois couché dans le sable du cirque les plus fougueux taureaux et les plus vaillants adversaires, — Meissonnier, Bel-Arbre, Brussel, de la Grosse, Bouyard et Mazard lui-même, — il semblait plier maintenant sous le poids de son long fusil et de son sac à gibier ! Pauvre Ravel ! Ça me faisait de la peine ! C'est qu'aussi il avait mené une rude vie dans les pâturages déserts de la Camargue, n'ayant d'autres compagnons que ses taures, son cheval, son chien et son fusil... Et puis il avait bien souvent dépensé follement sa force dans l'orgie des fêtes votives, et surtout dans ses luttes désespérées contre les hommes et les taureaux... Tenez ! que je vous en raconte une à laquelle j'ai assisté...

C'était à la fête votive de Générac. Les trois premiers taureaux avaient couru sans incident remarquable; quelques coups de tête, quelques bousculades aux amateurs maladroits, dont les spectateurs riaient, voilà tout! — Pendant l'entr'acte, il y avait eu « le goûter » d'usage, offert par les habitants. Ravel avait fait largement honneur à la clairette et au muscat de Générac. Après goûter, la foule, dans le cirque, devint compacte. Plus une place! Les tribunes semblaient prêtes à crouler. On était tellement serré, comme disait le Marseillais, qu'il fallait bâiller en long! Pas moyen de bâiller en large! — Ah! c'est qu'on allait voir une course! Le cocardier, le premier taureau qui devait courir après goûter, était le célèbre Brochet. Le monstre, va! On savait les noms de ceux qu'il avait tués, et on se racontait, dans les tribunes, les drames dont il avait été le héros!... Oui! c'était un taureau terrible, vindicatif et sournois, attendant la minute propice, épiant la victime choisie et ne fondant sur

l'homme que lorsqu'il se croyait sûr de l'atteindre et de le déchirer à coups de cornes. Aussi, on avait une fière peur du Brochet; bien peu osaient encore le braver, malgré les vingt francs de prime qu'on promettait à qui lui enlèverait la cocarde... une cocarde en rubans rouges, attachée sur son front entre les deux cornes menaçantes! Ah! on ne la lui enlevait guère! Il la remportait toujours avec lui, dans ses pâturages...

Je vois encore la scène, mon cher! Quatre heures venaient de sonner à l'horloge de la mairie. M. le maire avait pris place sur l'estrade réservée aux autorités, et les hautbois avaient joué l'air populaire encourageant le taureau :

Bachucha - lou ! bachucha-lou. Lou tuas pas, mais ablazigua-lou! (Bousculе-le ! bousculе-le. Ne le tue pas, mais éreinte-le!)

Tout à coup la porte du *bouvaou* (1) s'ouvrit : le Bro-

(1) Toril.

chet sortit et, prudemment, au petit pas, vint se planter au milieu de l'arène. C'était un magnifique animal, noir comme le jais; une encolure énorme; des cornes blanches et noires, pointées en avant, redoutables!... Il était beau, d'une beauté farouche, et les rubans rouges qui flottaient sur son front lui faisaient une parure.

L'arène restait déserte.

Pas un amateur ne s'offrait.

A la fin, il y en eut un qui se risqua. Il descendit dans l'arène et, lentement, s'approcha du taureau. Un tonnerre d'applaudissements éclata, saluant l'audacieux! On l'avait reconnu; c'était Calixte, le célèbre razetier, agile, vigoureux, souple, tout muscles et tout nerfs, un vrai jaguar...

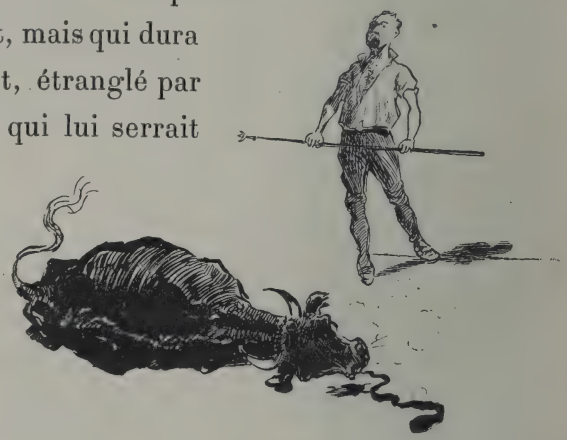
Quand il fut à quelques mètres du taureau, il bondit et, d'un seul coup, lui enleva la cocarde!... Alors une poursuite furieuse commença. Trois fois Calixte fit le tour du cirque, serré de si près par son ennemi qu'il ne pouvait prendre son élan pour escalader la barricade... Enfin, d'un effort prodigieux, désespéré, il se cramponna aux barreaux de fer de la fenêtre de l'église, qui dominait

l'arène, et hop! comme s'il volait, il s'enleva, passant au-dessus des cordes, tandis que le taureau, cabré contre le mur, criblait les pierres de coups formidables!... Cré mille tonnerres, mon ami! Quel soupir de soulagement pour toutes ces poitrines, et quels cris, ensuite, quel délire! Et les chapeaux! et les mouchoirs! Quelle pluie dans l'arène!

Seul, Ravel n'applaudissait pas. Le sauvage! il était humilié de la défaite de son taureau! Car il était un peu à lui, le Brochet; c'était un taureau de sa manade. Ah! si Calixte avait voulu lui donner une revanche, à lui, Ravel! le vaincu aurait été bien vengé! Mais c'était impossible, Ravel lui-même le comprenait bien. Alors toute sa colère se tourna contre le taureau; il saisit son trident, sauta dans l'arène et marcha droit à l'animal qui presque aussitôt fonça sur lui; mais Ravel était en garde; — il se raidit contre le choc et les trois pointes d'acier de la fourche s'enfoncèrent dans les naseaux; le sang jaillit; la lutte commençait!

Quatorze fois, mon cher! Oui, quatorze fois! pas moins ni plus, le taureau se précipita; quatorze fois le trident de Ravel cloua sur place la bête, lui labourant les naseaux ... — Malheureusement, pendant ce combat, Ravel avait été peu à peu repoussé jusqu'aux barricades — et là, il risquait de se heurter à un obstacle quelconque, d'embarrasser le manche de son trident dans les roues

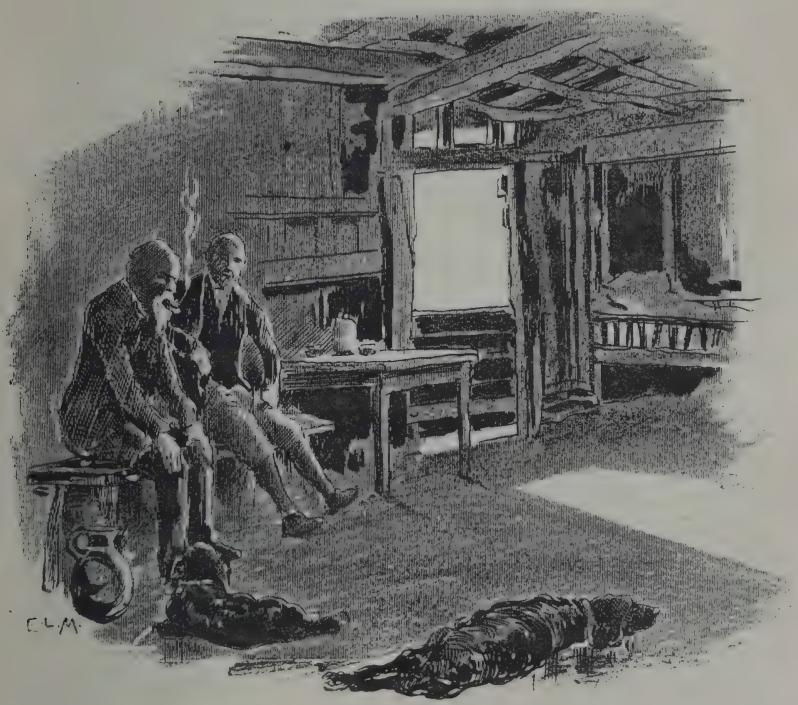
des charrettes qui bordaient le cirque. Il était gêné il pouvait être désarmé... Savez-vous ce qu'il fit! il jeta son trident loin de lui, bondit sur le taureau et l'empoigna par les cornes. Ce fut un corps à corps effrayant, mais qui dura peu. Le Brochet, étranglé par une main de fer qui lui serrait la gorge, finit par tomber sur le sable. Ravel avait aussitôt repris son trident, et, superbe, menaçant, reculait, tandis que le taureau vaincu, se relevait, et, honteux de sa double défaite, rentrait lourdement dans le toril en secouant sa tête sanglante.



Ce fut là la plus belle victoire de Ravel. On le porta en triomphe; les femmes et les enfants venaient toucher du doigt ses habits rougis par le sang du taureau; ce jour-là il fut un demi-dieu! Le soir, un repas splendide lui fut offert par la jeunesse de Générac... Mais, au lieu de boire à pleins bords, selon son habitude, la clairette et le muscat des jours de fête, Ravel restait triste et songeur devant son verre plein, n'y goûtant que du bout des lèvres... Pauvre Ravel! le grand ressort de sa puissante machine était

forcé... Depuis lors, il ne fut plus que l'ombre de lui-même...

Oui! l'ombre de lui-même, reprit Albert G... après une minute de silencieuse rêverie. Et c'est ainsi que je le rencontrai, là-bas, vous savez, traînant lourdement ses



grandes bottes de marais, en revenant de l'affût aux canards, dans les Enfores de Saint-Bertrand. J'étais heureux de le revoir, et pourtant, je vous l'ai dit, cela me faisait de la peine... Nous suivions la même route pour

rentrer. Nous étions encore loin du mas; nous causâmes :

— Eh bien, mon brave Ravel, lui dis-je, vous me paraissez fatigué! Nous voici arrivés au cabanon (1), voulez-vous que nous nous y reposions un instant, en avalant quelques gorgées de rhum?

— Parfaitement, monsieur Albert!

Nous nous assîmes tous les deux sur un banc de bois, dans la petite cabane, et tandis que Diane et Black léchaient leurs poils, tout imbibés de l'eau du marais, Ravel, hochant la tête, me dit :

— Voyez-vous, monsieur Albert, je ne suis plus un homme.

— Bah! lui dis-je! il en reste encore un bon morceau! A propos, dites! C'est ce diable de Brochet qui vous a fait cette mauvaise farce?

Ravel répondit gravement :

— Il y est bien pour quelque chose, mais je ne lui en veux pas. Il faisait son métier; et s'il m'a fait du mal, ça ne m'a pas empêché de pleurer quand il est mort. C'était une vaillante et formidable bête, comme il n'y en aura plus dans aucune manade... Et puis, il n'a pas été le seul coupable; je me suis fait autant de mal qu'il m'en a fait : l'orgie dans les fêtes votives, les efforts dans les

(1) Petite cabane de berger.

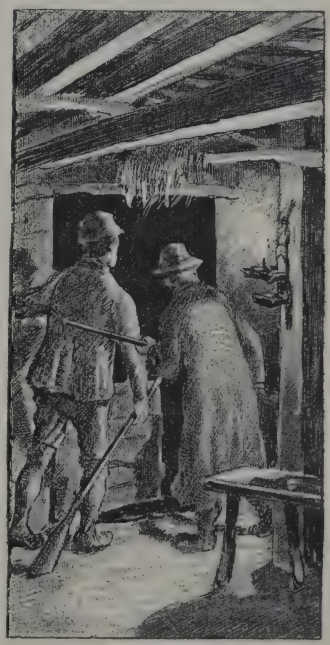
luttes, les nuits passées à cheval pour conduire les taureaux aux courses, les longs affûts dans le marais et... et la louve de Saint-Bertrand !

Je dis à Ravel :

— Racontez-la moi donc, cette histoire de la louve.

— Très volontiers, monsieur Albert, c'est un de mes plus beaux souvenirs, avec la course du Brochet et la lutte où j'ai tombé Mazard, dans les arènes.

Le vieux gardian alluma sa pipe de bruyère et en tira quelques rapides bouffées.

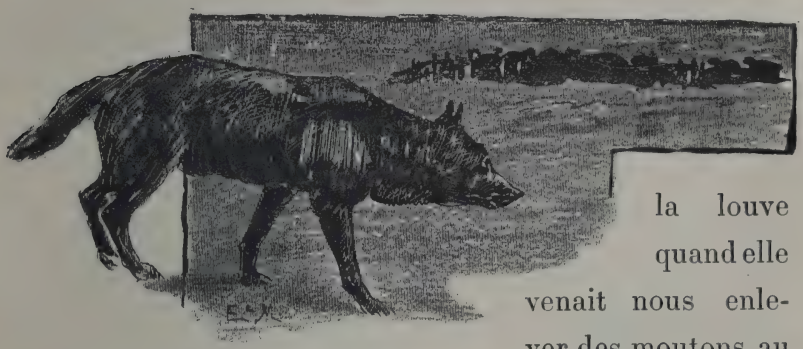


— Il y a bien longtemps de ça, monsieur Albert ; il n'y avait pas alors de chemins de fer dans la Camargue, ni d'immenses vignobles comme aujourd'hui. Ce n'était qu'un vaste herbage où paissaient en liberté les taureaux, les manades de chevaux camargues et les troupeaux de moutons. Les grands marais n'étaient jamais fauchés et les broussailles poussaient à leur aise, offrant un refuge au gibier, qui y pullulait, et aux fauves... il y avait beaucoup de loups, beaucoup!... Une nuit, nous étions au

cabanon avec Thomas, le *bayle* (1) berger, quand les chiens partirent en aboyant furieusement; nous pensâmes qu'un loup était venu attaquer le troupeau et nous sautâmes sur nos fusils; mais la nuit était si noire que nous ne distinguâmes rien. D'ailleurs, Pataud, notre grand chien des Pyrénées, n'aboyait plus; nous crûmes à une fausse alerte. Le lendemain un mouton manquait au troupeau, nous retrouvâmes ses restes. Il avait été dévoré par le loup dans un fourré de broussailles et de grands arbres qui longe la roubine du Roi. Depuis lors, presque toutes les nuits il manqua un mouton que l'on retrouvait à moitié mangé ou bien saigné par le loup; et, chose étrange, Pataud ne disait rien; il laissait faire ou ne sentait pas l'approche du fauve. Thomas, le berger, en perdait la tête; même voilà qu'un jour, à la chasse, nos chiens revinrent sur nous tout effarés, le poil hérissé et grondant sourdement; nous eûmes beau les exciter à avancer, ils continuèrent d'aboyer sur place. Nous voulions savoir ce qui en était, nous nous glissâmes péniblement à travers les broussailles, et, arrivés au pied d'un grand arbre, au milieu des ronces, nous aperçûmes une portée de louveteaux!... Mais des louveteaux comme je n'en avais jamais vu, ni vous non plus, monsieur Albert : ils étaient tachetés et l'un d'eux avait la robe de Pataud, notre chien de garde. Enfin, le

(1) Le premier berger, le berger chef.

mystère s'expliquait : Pataud était le père de cette famille, et, en bon mari, montrait de la complaisance envers



la louve quand elle venait nous enlever des moutons au parc. Nous assommâmes les louveteaux et nous nous mîmes à la recherche de la mère : nous ne pûmes la découvrir : mais nous devions avoir bientôt de ses nouvelles. Il est probable qu'au retour, en voyant qu'on lui avait pris ses petits, elle devint folle de douleur, car elle se mit aussitôt à errer partout, comme une furieuse, se précipitant sur tous ceux qu'elle rencontrait, bêtes et gens! C'était la terreur du pays!... On organisa des battues; on la traqua sans repos, mais rien! elle échappait toujours...

Il y avait déjà quelque temps que cela durait, lorsqu'une fois en revenant de tourner (1) mes taureaux que paissaient dans les *Launes*, la louve sortit du fourré, à quelques mètres de mon cheval et détala dans les ignames.

(1) Tourner les taureaux, les assembler, les mettre en groupe, leur faire prendre une direction suivant l'endroit où l'on veut les faire paître.

Je montais ce jour-là mon cheval *Café,* le vainqueur habituel des courses aux plaines de Meiran... Il partit comme un trait et en quelques sauts il fut sur la louve que je roulai d'un coup de trident. Elle essaya d'abord de se défendre, mais les pointes du trident l'eurent bientôt mise à la raison ; et de nouveau elle prit le parti de fuir. Malheureusement pour elle Café avait du souffle et des jarrets. Ah! ce fut une belle course, à toute carrière. Le cheval était enragé, et moi, je criais encore pour l'exciter. Enfin je rejoignis la louve, et je la culbutai encore dans les ignames, à deux pas d'ici, tenez, juste devant le cabanon où nous sommes. Alors, comme la porte en était ouverte, la louve se précipita dedans pour se dérober à ma poursuite. Je sautai à bas de mon cheval, j'entrai dans le cabanon et je fermai la porte derrière moi. La louve, se voyant acculée, fit un dernier effort et se lança sur moi. Ce fut une rude lutte. Plusieurs fois je sentis les crocs de la bête me labourer, les bras, les mains, les jambes ; et la douleur me faisait lâcher prise! Enfin je pus la prendre

à la gorge, et, rassemblant toutes mes forces, je la terrassai, je lui mis mon genou sur la poitrine et, à deux mains, serrant toujours, toujours, je l'étranglai... Seulement la victoire me coûta cher. Café, épuisé par sa course, mourait deux jours après; quant à moi, je fus neuf semaines malade, à l'hôpital d'Arles, et c'est à partir de ce jour-là que je n'ai plus été un homme. De tous mes triomphes, il ne me reste plus que le souvenir. Je viens quelquefois ici, pour y penser, assis sur ce tertre où j'ai enterré le pauvre Café, avec la louve à ses pieds!... en attendant que j'aille les rejoindre. Au fait, je suis dépaysé ici, ce n'est plus ma Camargue d'autrefois; les grandes vignes ont remplacé les herbages; les marais sont fauchés pour faire des litières; le chemin de fer va être partout; les manades de taureaux et de chevaux disparaissent; le vieux Ravel n'a plus qu'à faire comme elles!

— Le gardian s'était tu, reprit Albert G... Nous sortîmes du cabanon et nous rentrâmes à Saint-Bertrand, presque sans rien dire, tout tristes et comme abattus. Nous entendions passer au-dessus de nous avec un sifflement d'ailes, dans le ciel noir, les derniers canards attardés et nous ne levions même pas la tête pour essayer de les apercevoir.

. . . . . .

A son tour, mon ami Albert s'était tu, saisi, lui aussi, par le regret et la mélancolie des souvenirs évoqués. Il

quitta la table où il était accoudé, et, comme pour se distraire, alla au râtelier d'armes, et y prit son fusil. Il passa et repassa un chiffon gras sur les canons, fit jouer les batteries, puis remettant l'arme en place :

— Allons, mon cher! il n'y a plus de louves, mais il y a encore des siffleurs, des bouis, des cols-verts et des sarcelles. Il nous faut être demain avant le jour au bout du marais pour la retirée des canards qui retournent aux étangs et à la mer, ils passeront bas; il fait du vent, et le bon! Allons nous coucher!... Zou!

CHAPITRE IX

ENTRE LANGUEDOCIENS. — AU MAS DE SAINT-BERTRAND
PROPOS DE TABLE

Le seul nom d'Albert qui m'a fourni maint document et souvenirs personnels sur les gens et les choses de Camargue, ce seul nom me rappelle de joyeuses journées de chasse et des veillées qui, je vous affirme, n'étaient rien moins que taciturnes. Je retrouve dans mes notes de chasse ces impressions écrites au lendemain d'une partie à Saint-Bertrand et je les transcris telles que je les écrivis alors, au courant de la plume.

Il est deux heures. Nous arrivons... Nous sommes arrivés. Le train stoppe... « Arles! Arles! Par ici les voya-

geurs ! » Nous sortons, bousculés et bousculant, et nous voici devant la gare.

Là stationne un ancien tramway, métamorphosé en simple omnibus par une substitution de roues. Trois chevaux, attelés de front, attendent patiemment, sans autre apéritif que leur résignation, l'heure prochaine où ils commenceront d'avaler les quarante kilomètres qui nous séparent de Saint-Bertrand...

Et aussitôt, voilà que les chasseurs se ruent dans l'intérieur du véhicule, escaladent les plates-formes, hissent les bagages et les chiens, s'interpellent, s'insultent, criaillent et pouffent de rire, tout cela sous l'irrésistible action de cette gaieté languedocienne qui accélère la pensée, le geste et la parole.

Gais ! oui, nous l'étions... Notre ami Albert nous avait invités à une battue de perdreaux, là-bas, dans la Camargue, la vraie Camargue de Saint-Bertrand ; et, bien sûr, on allait rire, dès ce soir, pendant la veillée, puis demain, entre chaque fusillade, et autour de la table, et tout le temps, et partout !

Et, se réjouissant de rire, les Languedociens riaient déjà.

Il y avait là Télémaque, Ajax, Adolfus, Tartarinet, qui portait noblement son glorieux diminutif, puis Couloudou, Marius, Achille, d'autres encore, ayant noms grecs ou latins, tous du Midi, tous de race pure ! Aussi, je

vous assure que pendant la première heure ce fut, dans la cage roulante, un caquetage sonore de volière au soleil... Puis, par degrés, les voix baissèrent de plusieurs tons; de calmes dialogues succédèrent au débat général; des bâillements irréprimés gémirent; on signala même quelques ronflements; puis quelques estomacs faisant diversion, l'on vit s'entr'ouvrir des carniers d'où surgirent aussitôt des sandwichs, des rôtis et des pains au lait, tandis que Télémaque, l'ardent et infatigable Télémaque, debout à la plate-forme d'avant, envoyait çà et là un coup de fusil à une pie ou à un lointain corbeau voletant au-dessus des tamaris... Marius, de la plate-forme d'arrière, doublait parfois l'oiseau manqué.

Pan! pan! pan!..

Et cela semblait tout naturel que de ce tramway roulant et cahotant sur la route blanche, dure et bosselée, partissent des coups de feu ainsi que d'une canonnière lâchant ses bordées; personne n'y prenait garde, pas

même le cocher, un chasseur sérieux, celui-là, qui avait posé à côté de lui son fusil tout armé et qui réservait sa poudre pour la passade du crépuscule, pour cette heure émouvante où des milliers de canards quittent les immenses étangs saumâtres et s'en vont chercher leur pâture dans l'eau douce des marais.

... Tout à coup, dans le tramway, un réveil se produit. Télémaque, toujours en vigie, a signalé à tribord l'immense étang du Valcarès dont peu à peu la route se rapproche et qu'elle va côtoyer longtemps... Tout le monde s'est tu et Télémaque — âme d'artiste comme il y en a tant parmi les races ensoleillées — nous montre, à l'horizon, d'un geste lent et charmé, le soleil rougeoyant qui enflamme en tombant ces milliers d'hectares d'eau calme.

... Seul, Marius, chasseur avant tout, trépigne sur la plate-forme d'arrière, menaçant du poing les innombrables vols de sarcelles, de foulques et de canards qui rayent de lignes sombres la surface polie de l'étang.

Un contour à gauche. Le passage vient de changer. Le Valcarès a disparu. Voici les marais et les joncs, le royaume des salicornes et des tamaris. Le tramway avance péniblement, tanguant et roulant dans les ornières d'un chemin sablonneux. L'horizon s'est élargi. On ne devine plus où s'arrête la plaine morne et sauvage de Camargue... elle paraît s'enfuir jusque tout là-bas, au pied des Alpines,

d'une idéale pureté bleue, où flamboie par endroits un re-

flet rouge, trace qu'a laissée là le soleil en y mettant son baiser du soir!..

Un cri a retenti :

Li biooû, li biooû.

C'est Télémaque, c'est Marius, c'est Tartarinet, c'est tout le monde qui l'a poussé ce cri : les biooû. — Les voici! C'est bien eux! La manade entière est là. Ils sont près de deux cents, disséminés dans la plaine, seuls ou par groupes, immobiles, rêveurs et repus, sous le dais mystérieux et protecteur du crépuscule.

Voici les camarguais noirs, aux flancs maigres, aux hanches saillantes, et les bruns espagnols aux formes mieux modelées, plus robustes et plus nobles; quelques-uns, campés au bord de la route, nous regardent passer, puis, dédaigneux, se détournent. Encore inoffensifs, ils s'ignorent eux-mêmes; l'heure viendra où l'homme éveillera en eux la haine et la colère : elle sonnera l'heure tragique des arènes, alors qu'ils fouilleront le sable à furieux

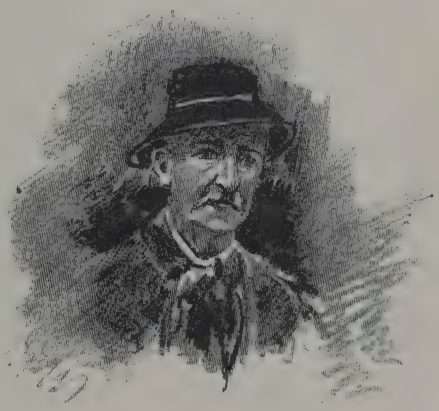
coups de sabots, et que beuglant, écumant, affolés par les pointes enrubannées, ils voudront sinon la gloire, du moins la vengeance, et ne mourir qu'après avoir ensanglanté leurs cornes.

... Le tramway a dépassé la manade. Les derniers biooù ne sont plus que des taches aux deux bords de la route, et la silhouette du gardian que nous apercevions tout à l'heure, planté droit sur son cheval blanc disparaît derrière les tamaris...

*
* *

Halte! qu'est-ce donc? C'est Albert! Albert qui est venu au-devant de nous et qui attend, les bras levés en

signe de bienvenue. La voiture s'arrête. Nous ne sommes plus qu'à cent mètres du mas. Vite nous sautons à terre et nous entourons notre hôte. Il est là, heureux, jovial, bonhomme, vêtu de futaine, un foulard rouge autour du cou, un chapeau mou sur l'oreille. Oh! ce chapeau, il n'est pas d'hier, allez!.. Albert a redressé sa haute taille, étendu ses longs bras pour presser les mains offertes; il sourit et déjà ricane :



« Messieurs, bonsoir! Vous avez dîné, je pense. Non? Pas encore! Tant pis, tant pis... Ma foi, il y aura ce qu'il y aura. Hospitalité rustique. Vivres peu variés, mais abondants. Nous avons 187 taureaux sur pieds, prêts à être débités, et dans le cellier, 8.000 hectolitres de vin et de l'eau-de-vie de 52!... de 52 degrés, entendons-nous. Avec ça on peut aller quelques jours... Ah! Messieurs, nous y voici. »

Tout en cheminant nous étions arrivés devant la maison. Oh! toute simple; une maison de ferme à un étage. En bas la cuisine : cheminée gigantesque. Deux autres pièces, ayant chacune le même mobilier : armoire pro-

vençale, grande table et chaises de paille. Signe particulier : murs blanchis à la chaux.

« Messieurs, reprend Albert, avant de vous répandre dans les salons, — comme à Compiègne, — souffrez que je vous conduise à vos appartements respectifs. »

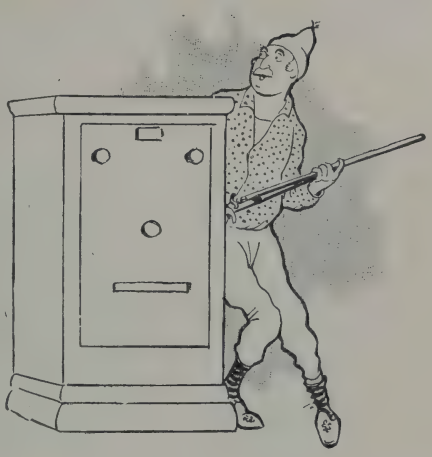
Nous montons le roide escalier à la suite du maître qui nous entraîne de chambre en chambre faisant son boniment à mesure qu'il installe ses hôtes...

« Là nous mettrons Télémaque. Tu coucheras dans une chambre historique, mon cher. Tu vois cette commode (une simple commode paysanne), elle a été donnée par Louis XIV au maréchal de Villars qui la trouva *mal plaquée*, probablement, car elle m'est revenue... par les femmes...

« Là, nous ne mettrons personne; c'est le musée de Saint-Bertrand, musée d'histoire naturelle. Sur ces planches, vous pouvez voir quelques échantillons de produits rares : voici des oignons, puis des poires; çà, c'est ce qu'on appelle une courge...

« Ah! maintenant, toi, Tartarinet, voilà ton affaire. Seulement, écoute-moi bien : tu vois ce coffre-fort, dis, là, dans le coin. Il n'y a rien dedans, rien, absolument rien... Cependant je dois te prévenir que si cette nuit tu t'approchais du coffre-fort, eh bien! figure-toi, mon oncle couche ici, à côté. Il a le sommeil très léger, mon oncle, et il a aussi un fusil; tu sais, un malheur est vite arrivé... Ce

serait un malentendu, mais ce serait dommage tout de même... Ainsi, mon cher Tartarinet, crois-moi, ne t'occupe pas du coffre-fort. »



Et tandis que le boniment continue, au seuil de chaque chambre, les hôtes peu à peu s'installent; chacun pose sur son lit son bagage de chasseur; puis, de nouveau la forte voix d'Albert nous réunit, et tous, nous dégringolons l'escalier, obéissant à ce mot d'ordre :

« Maintenant, Messieurs, répandons-nous dans les salons, comme à Compiègne... pour l'absinthe. »

*
* *

Je ne me rappelle pas, à vrai dire, si toutes les folles histoires que j'ai entendues pendant ces vingt-quatre heures, à Saint-Bertrand, sont d'Albert, de Télémaque, de Tartarinet ou de tel autre; je ne sais plus si ce fut à table que je les entendis, entre deux verres de vin d'œillade,

ou, le fusil à l'épaule, entre deux battues, ou « dans les salons » entre deux pipes... Qu'importe! Je revois dans une même rêverie, dans un même regret de ces gaietés

finies, la cuisine où, devant la flambée de sarments et de bûches d'orme, tournait et ruisselait un multiple rôti : un filet de « taureau » comme disait Albert, deux poulardes, deux gigots et un paon. Je revois la longue table hérissée de bouteilles, et une succession de plats somptueusement aillacés... La brandade de morue, les boudins d'Arles, les

rognons d'agneau, les cèpes... sans parler du quadruple rôti désembroché... Je crois assister à la veillée, dans l'autre salle, parmi la fumée des cigarettes et la pétillante clarté du bois sec dans l'âtre ; puis c'est la journée de chasse du lendemain, les rabatteurs poussant leur cri « *Avisa* » au départ des oiseaux... Ensuite la fusillade et, après, quand les tireurs ont cessé le feu, c'est les discussions, les récits, les descriptions, les gesticulantes démonstrations, les glorieuses oraisons funèbres de perdreaux morts au champ d'honneur.

... Oui, je vois, j'entends toutes ces choses. Je revis ces heures de bonne et jeune allégresse et je laisse flâner ma plume, comme elle veut, bras-dessus bras-dessous avec mes souvenirs qui l'entraînent...

Et d'abord, voici que Tartarinet, avant dîner, en guise de vermouth, avait pris son fusil et s'en était allé rôder autour du mas, près des bosquets et sous les grands ormes ; il avait parié avec Télémaque qu'il rapporterait un merle, un beau merle, « bien noir ». Un quart d'heure se passe. Tartarinet revient, triomphal, et présente à Télémaque... un geai !

— Tiens; le merle demandé!

— Ça, un merle? tu veux rire!..

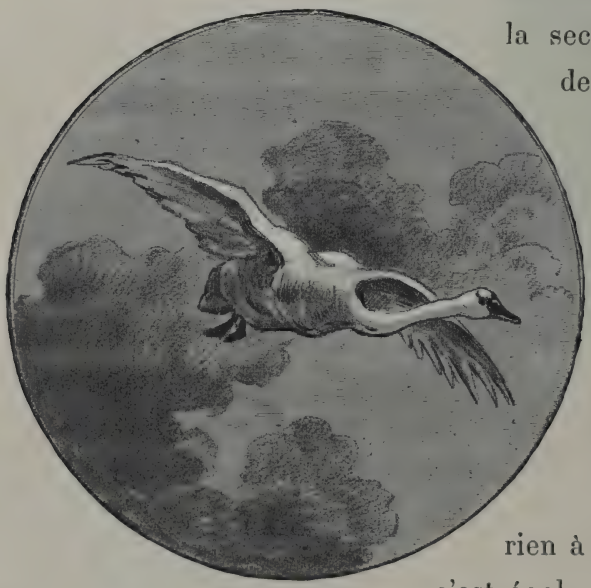
— Oui, un merle. Il est tout noir!

— Comment? tout noir. Mais c'est un geai.

— Eh bien! c'est noir. On dit noir comme le... jais.

Tartarinet est immédiatement conspué.

Cependant les histoires de chasse et de pêche se succèdent avec une rapidité vertigineuse... On annonce le dîner. Peu importe! Cela n'arrête pas les conteurs. Déjà entre la première et la seconde cuillerée de soupe, Marius accuse Achille qui a osé affirmer sérieusement qu'il « n'aime pas les blagueurs ».



— Tu n'as rien à dire, toi. Mais c'est égal, tu as été joliment remis à ta place par cet Anglais à qui tu avais raconté ton histoire de l'oie sauvage : « Oui, Monsieur, j'ai tué une oie sauvage, à trois cents mètres, à balle. Je lui

ai coupé la tête, net... Une oie superbe qui pesait quinze kilos. » Et l'Anglais, tranquillement : « Aoh ! vraiment ? Une oie, à trois cents mètres, à balle ?... Et vous avez visé le tête et vous l'avez coupé, net !... Et cette oie pesait quinze kilos... Aoh ? vraiment ?.. Et..., sans le tête ?... »

Pendant ce temps, Albert parle pêche et raconte que l'an dernier, il a pris au filet, en une seule après-midi, vingt-sept tanches et un lièvre... Oui, un lièvre que chassaient les fameux chiens de Couloudou et qui était venu se jeter à l'eau, juste devant le filet...

— C'est égal, concluait Albert, c'est une de mes plus jolies pêches : vingt-sept tanches et un lièvre !

A l'autre bout de la table on discute sur l'intelligence des animaux. Puis, de fil en aiguille, on en vient à parler d'animaux invalides, de chirurgie ornithologique ; et Marius, ayant dit à Tartarinet :

— N'était-ce pas un lapin que nous avons tué un jour, qui n'avait que trois pattes ?

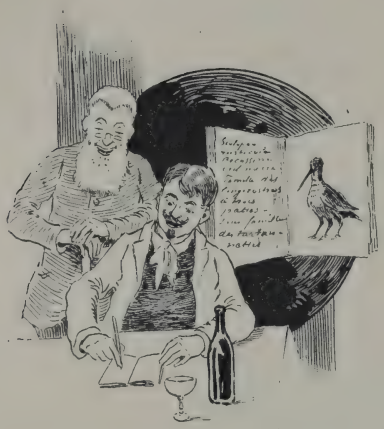
Tartarinet, qui aime la contradiction, hausse les épaules et lâche cette magistrale réponse :

— Eh ! non ! c'était un bécasson !

Sur quoi Achille se mit immédiatement à dessiner sur son carnet un échassier n'ayant plus que trois pattes, avec cette légende :

Scolopax rusticola. — Bécassine ordinaire. — Famille

des longirostres à trois pattes. — Sous-famille des Tartarinettes.



... La dispute, à peine éclose, étouffa dans la buée qui montait d'un plat colossal de cèpes fortement aillacés... L'ail possède, entre autres vertus ignorées du profane, celle d'exciter la verve anecdotique d'Albert... et, comme on mettait aux voix la supériorité des champignons frais sur les champignons conservés :

— Te rappelles-tu, s'écria-t-il, apostrophant Couloudou, te rappelles-tu notre chasse aux champignons?

— Laisse-moi donc tranquille!

Mais Albert tenait bon :

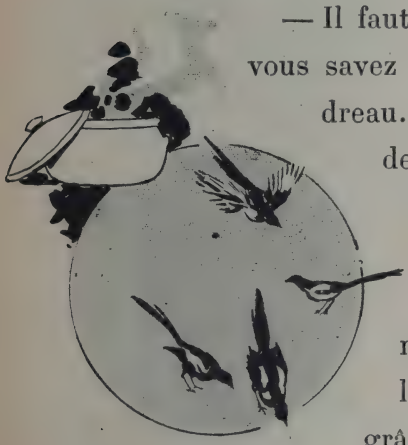
— Messieurs, reprit-il, écoutez-bien, cette histoire est un enseignement... Un jour, à Sanilhac, avec mon ami Couloudou, nous ramassâmes chacun une pleine filoche de champignons. Quand je rentrai chez moi, ma femme me dit qu'elle ne voulait pas qu'on les mangeât, parce que, pour sûr, ils étaient vénéneux; et elle les renvoyait à Couloudou. Seulement, la bonne qui les portait s'est croisée à mi-chemin avec la bonne de Couloudou qui me renvoyait ses champignons pour le même motif!

On rit, et Télémaque, du fond de la salle, conclut flegmatiquement par ces mots :

— Et dire qu'il y a vingt siècles que le christianisme travaille pour en arriver là !

Cette boutade fut le point de départ d'une discussion philosophique et morale : Devait-on faire le bien pour lui-même ou pour la récompense espérée ?...

Albert fut le principal orateur. Il était pour la récompense, et les exemples à l'appui se succédaient, drus comme grêle.



— Il faut une récompense, disait-il. Aussi, vous savez que la pie est l'ennemie du perdreau. Moi, au printemps, quand il y a des pies, je dis aux gens de la ferme que je leur paie une régalade s'ils me détruisent les nichées. C'est un travail pénible ; il faut monter aux arbres, risquer sa culotte et même sa peau. Eh bien ! grâce à la récompense promise, ils me détruisent les nichées et je leur paie la régalade... Inutile de dire que ce sont les jeunes pies qui fournissent le fond de la régalade... En salmis, ça n'est pas mauvais...

— ... C'est comme pour mon fils, reprend Albert dominant les rumeurs désapprobatrices ; mon fils, vous savez, qui a toutes les années le prix d'excellence. Croyez-vous

que je ne l'encourage pas? Au commencement de chaque année je lui promets toujours une carabine Flobert ou une bicyclette, à son choix, s'il a le prix d'excellence!.. Et chaque année il gagne, au choix, l'une ou l'autre. Ça le fait travailler dur, allez!

— Il faudra pourtant bien, observe Marius, que tu trouves autre chose à lui donner, s'il gagne le prix chaque année.

— Nous verrons, nous verrons, reprend Albert avec un sublime naturel. Ça n'est pas encore nécessaire.

— Comment?

— Eh! non! La première année il a choisi la carabine, mais je l'ai trouvé trop jeune, j'avais peur qu'il ne se fît du mal.

— Tu lui as donné la bicyclette? demande Téléma- que.

— Eh! non! Il aurait pu culbuter un passant et m'attirer des ennuis.

— Tu ne lui as rien donné!!!

— Eh ! non !

Et l'année suivante ?

— J'ai fait le même raisonnement... Mais la récompense, elle y était toujours, dans son imagination... Ça suffit.

... Brave Albert ! Pourquoi donc tous les hommes ne sont-ils pas comme lui... ceux que l'on paie, s'entend !

— Que voulez-vous, soupira l'orateur que hantait déjà un autre souvenir. Le droit à l'oisiveté est un des droits primordiaux de l'être humain. Vous ne vous rappelez pas Bourgidou, le tailleur, il disait, lui : « Je ne suis pas paresseux, seulement, le travail, il me dégoûte »... Et encore : « On ne me fichera jamais dedans pour avoir payé deux fois. » Ah ! c'était un bon type, ce Bourgidou. Un jour, je le rencontre. Il avait l'air triste ; je lui dis :

— Ça ne va donc pas, Bourgidou ?

— Eh ! non ! Ça va pas.

— Qu'y a-t-il !

— Je voudrais me marier.

— Eh bien ! Marie-toi.

— Je voudrais bien, mais je ne peux pas ! Je n'ai jamais pu !

— A cause !..

— A cause de ces diables de renseignements... Dès qu'on se renseigne, on me refuse. J'ai été refusé quatorze fois la même semaine.

— Quatorze fois? Tu faisais donc deux demandes par jour? Une le matin et une le soir.

— Non. Voici : je faisais deux fournées de sept, le jeudi et le dimanche.

— Et si tu avais eu deux oui!

— Il n'y avait guère de chance. Et puis ça ne m'embarrassait pas. J'avais mon plan... J'aurais pris la plus riche, voilà tout! Et j'aurais planté l'autre. On m'a assez souvent planté, moi!...

J'écoutais, je regardais, je riais. Mes amis, vous m'avez servi à souhait, ce soir-là... Car je les aime, vos joutes de paroles, vos alertes récits, le ferraillement ininterrompu de votre dialogue batailleur, les gerbes d'étincelles jaillissant de la rencontre de vos pensées, engagées jusqu'à la garde comme deux lames de duellistes...

— Moi, je soutiens, disait Albert, que le Méridional, surtout le chasseur, croit à l'histoire qu'il raconte... Ainsi, l'aîné de mes garçons, il a treize ans. Eh bien! — bon sang ne peut mentir, — il sera chasseur, parce qu'il est blagueur, et qu'il croit à ses blagues! Il me dit, par exemple :

— Je viens de chasser à la fronde.

— Et qu'as-tu tué?

— Un moineau.

— Fais-le voir.

— Je ne l'ai pas retrouvé; il est tombé sur un toit, et bonsoir pour l'aller chercher!

Et Albert, en forme de conclusion, répète :

— Il sera chasseur.

Nous éclatons de rire. Ajax m'interpelle :

— Vous savez, vous, espèce d'homme du Nord, je parie qu'il ne passera pas beaucoup d'eau sous le pont de Saint-Gilles avant que vous ne soyez un « croyant » comme nous autres.

Télémaque cependant tenait ferme, — par amour de la discussion, — affirmant que le Méridional ne croit presque jamais à l'histoire qu'il raconte. Et pour frapper un grand coup, il s'écria :

— Ainsi, mon cher, ton histoire des chiens de Couloudou, diras-tu aussi que tu la crois?

— Eh! Eh! Celle-là, c'est différent, je n'y crois pas tout à fait; mais ça se comprend, elle n'est pas de moi.

Je réclamai l'histoire des chiens de Couloudou, Albert ne se fit pas prier et d'une voix forte, il commença :

— Les chiens de mon ami Couloudou ici présent, n'a-

vaient jamais été en défaut. Un jour, je rencontre Couloudou qui me dit : « Tu sais, mon cher, que mes chiens n'ont jamais été en défaut. Devine ce qui m'est arrivé, hier... Non, mais devine! Mes chiens chassaient un lièvre depuis une heure et demie. Je n'avais pas vu le lièvre, mais je sentais bien que ce devait en être un... Tout à coup, j'aperçois mes chiens, arrêtés sous un arbre, au milieu des champs. Je dis : « Ça n'est pas possible qu'ils soient en défaut. Ils ont pris le lièvre! » Je cours, j'arrive sous l'arbre. — Rien! — Pas de lièvre! Mon camarade me dit : « Ils sont en défaut, parbleu! Ils ont pris le pied de quelque lapin qui se sera encavé! » Je lui réponds : « C'est impossible! Le lièvre est là! Il doit être sur l'arbre! » Je lève le nez, et juste, je vois mon lièvre, assis sur une branche. Je le regarde; il se met au port d'armes. Je le couche en joue; il fait le mort. Je tire; il tombe. Je le ramasse! Il était habillé en général! C'était un lièvre savant qui s'était échappé d'une baraque de saltimbanque... Ça ne m'a pas étonné. Je savais bien que

mes chiens n'étaient jamais en défaut. Seulement j'ai dû payer 35 francs au saltimbanque.

... En terminant son histoire des chiens Couloudou, Albert riait, de son rire de toujours, qui ne décelait ni conviction, ni méfiance, ni sarcasmes ! Un rire imperturbable, impénétrable ! Et cela me prouva que je ne serais jamais de force, moi pauvre, homme du Nord, à lutter de malice et d'ironie avec mes vieux amis du Languedoc.

Mais qu'importe ! Je leur pardonne cette supériorité, qui parfois m'humilie. Je la leur pardonne ! Car, grâce à elle, jamais je ne m'ennuie, là-bas ! J'aime tant cet esprit qui est de la vraie gaîté, cette finesse qui se donne des airs de bonhomie, et ces bons rires comme ceux d'Ajax et de Télémaque. Ces rires-là ne viennent jamais que des bons cœurs.

Et c'est à peu près ce que je leur dis, ce soir-là, à mes amis, dans la grande salle où, entre deux histoires, Ajax courbait vers l'âtre sa haute taille pour souffler sur les fagots ; où, à travers la fumée du tabac, je croyais voir sautiller devant moi les réjouissants fantômes de Couloudou et de son lièvre en pantalon rouge.....

... Mais déjà évoquant un autre héros, Albert commençait un autre chant de l'éternelle épopée méridionale... Et les voix se répondaient, et les mots sonores partaient de tous côtés, et c'était fou et charmant !..

Car ils parlèrent longtemps encore, mes chers Languedo-

ciens. Seulement ma mémoire d'homme du Nord n'avait pas l'agilité qu'il fallait pour attraper tous les voltigeants propos qui prirent leur essor cette soirée-là. Bien sûr, j'ai dû laisser échapper les plus rares de ces papillons du Midi, étincelants comme le rayon qui les fait éclore, frères des cigales infatigablement joyeuses qui annoncent en carillonnant la fête du soleil... Et ma main, maladroite autant que ma mémoire, n'a pas su conserver leurs couleurs aux ailes des papillons capturés. Je les ai piqués sur le liège, secs, morts et ternis, et c'est une mélancolie pour moi de revoir leurs légers et gracieux cadavres!

Des cadavres, oui, hélas!

Pardonnez-moi, Languedociens mes amis, ce massacre de vos papillons!

CHAPITRE X

UN RÊVE AU SOLEIL. — A PROPOS DE MIRAGE. — INVRAISEMBLABLES HISTOIRES VRAIES OU IL SERA QUESTION DE LIÈVRES, DE CANARDS, DE HÉRONS ET DE LAPINS.

Un après-midi d'automne, en Languedoc; il fait chaud et le fusil nous pèse à l'épaule. Nous avons quitté les vignes, Jacquot et moi et gagné la garrigue. Jacquot, c'est mon fils, un garçon de onze ans que j'initie aux joies et aux fatigues de la chasse; il s'est déjà déclaré « comme nous disons en parlant des jeunes chiens; il a le sang-froid, l'adresse, mais il n'a pas la « fureur ». Mon garde le lui dit bien, avec son bel accent de Saint-Gervasy, le village blanc, là-bas, vers la costière. « Votre papa il est bien plus furieux que vous, pour la chasse. Ah, f..... oui! »

Donc nous avons battu un moment la broussaille, en quête d'un lapin; mais Jacquot traîne la patte; nous nous sommes assis à l'ombre clairsemée d'un petit chêne vert

et nous nous taisons, rompus, le chapeau en arrière, le front mouillé, regardant souffler la chienne qui laisse pendre quatre pouces de langue en haletant comme une locomotive.

J'ai dit la broussaille; un mensonge ce mot; c'est garrigue qu'il faut; car vous autres gens du Nord, d'autour de Paris, ou de plus loin, de Sologne ou d'Anjou, de Bresse ou de Savoie, vous vous figurez à ce mot « broussaille » de beaux taillis d'automne, aux tons cuivrés, hêtres et chênes, avec çà et là l'élancement sombre d'un sapin, ou le clair sourire d'un bouleau, et puis des ruisseaux qui suivent en chantant les contours des sentiers, et de la mousse qui tapisse les revers des fossés, partout une fraîcheur de bonne terre généreusement arrosée... Mais la garrigue!... Elle est toute d'un vert sombre et mat... C'est des genêts, du thym, des lavandes, des pousses de chêne vert, des bruyères, des houx, toutes les plantes à l'éternel feuillage, revêche, dur et bruissant au pas qui les froisse, des plantes en fer peint, qui jamais n'auront les douces teintes d'au-

tomne, celles de la vraie broussaille de novembre, dont la gamme infinie monte du jaune au pourpre, en passant par tous les ors, les bronzes, les rouilles, les tons de corail et de lèvres.

Eh bien, malgré tout, n'en disons pas du mal de la garrigue. Telle qu'elle est, elle a sa beauté. Oui, beauté de sécheresse, de soleil, de clarté brutale, de torpeur, sous le ciel implacablement uni, dans la brûlante immobilité de l'air... mais beauté tout de même; et j'y songeais regardant autour de moi ce paysage tout languedocien; puis peu à peu mes yeux regardèrent sans voir; et ma pensée glisse, toujours plus légère, effleurant les objets et les souvenirs, évoquant des images. Et ce n'était plus qu'une rêverie qui allait, qui allait, allait, se perdait...

Elle errait maintenant dans la garrigue brûlante où nous marchions de nouveau, qu'il fallait traverser pour revenir au mas... La chienne se coulait à nos côtés, insouciante, donnant à peine çà et là un inutile coup de nez dans l'air trop calme et trop chaud.

L'enfant, lui, trottinait derrière moi, enjambant de son mieux les touffes dures et piquantes, qui lui font pousser parfois un petit grognement de révolte.

— Aïe... Eh! papa, est-ce bientôt fini... cette garrigue...

Pris de pitié je me retourne pour lui tendre la main. Mais mon pied s'enchevêtre dans une ronce. Je tombe. Un

coup de fusil part. Un cri. Un corps d'enfant chaviré sur les houx; un visage blanc de mort, du sang. La folie du désespoir et du suicide qui me saisit, une folie sans paroles, étranglée par l'épouvantement...

... Mais non, je relève la tête. Je rouvre les yeux. J'ai rêvé sans dormir. Ma sotte et coupable imagination a seule créé cette impossible scène de meurtre et d'horreur. Je suis toujours assis à l'ombre clairsemée du chêne vert; et toujours au-dessus de moi, de toute part l'azur uni, l'air calme et l'implacable ardeur du soleil. La chienne souffle bruyamment, la gueule ouverte, la langue ruisselante.

Et Jacquot, reposé par cette halte de deux, trois, cinq minutes peut-être qu'a duré ma sinistre rêverie, Jacquot se remet sur ses pattes et me dit.

— Il fait chaud papa, j'ai soif. Nous rentrons, n'est-ce pas?

Je me lève à mon tour. Mais je suis encore tout ému de la vision qui m'est apparue, et dans cette crainte superstitieuse, avant de me remettre en marche, d'une main qui tremble un peu, je fais basculer mon fusil et j'en retire les cartouches.

— Pourquoi décharges-tu ton fusil, papa?

— Comme çà, une idée!...

Était-ce le soleil de là-bas qui avait soudainement développé en moi cette faculté de voir ce qui n'est pas, de rêver tout éveillé. Était-ce le célèbre phénomène de mirage démontré par Daudet, ou seulement une escapade de mon imagination, qui par habitude de métier me faisait vivre une chimérique aventure? Je l'ignore. En tout cas, mes amis du Languedoc et de Provence ont sur moi l'avantage que leur mirage est gai... plus gai que celui qui m'était apparu tout à coup dans la garrigue surchauffée, pendant ce repos d'un instant.

Oui, le mirage existe. C'est sûr, et je n'ai pas chassé pendant quatorze ans chaque automne quelques semaines, dans le pays de Tartarin, sans avoir assisté à ses incontestables manifestations.

Je ne m'en plains pas, au contraire, car le mirage illumine, embellit non seulement la vie de celui qui en subit l'illusion, mais encore celle des autres. Ce court accès de folie bénigne n'engendre jamais la tristesse chez ceux qui entourent le maniaque. D'ailleurs nous en reparlerons...

Seulement, on a par trop abusé de ce mot mirage. L'incrédulité est devenue excessive, on oublie que souvent l'invraisemblable est vrai, surtout à la chasse. Et moi qui vous parle, je ne peux plus raconter la moindre aventure quelque peu étrange, sans être aussitôt conspué comme demi-compatriote de Tartarin. Allons! il faut que cela

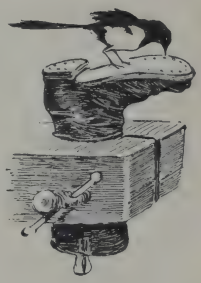
cesse, j'en ai assez à la fin ! — Je suis du Nord. — Tout ce que je raconte est l'exactitude même. J'ai des amis sérieux, du Nord aussi, que j'ai fini par convaincre et qui témoigneront pour moi.

Demandez à André H... l'incomparable amphytrion de Markolzheim. Demandez à Ernest et Raoul M..., Philippe V..., Pierre G..., ses hôtes comme moi. Ils vous diront que là-bas, bien loin du soleil éclatant de Tarascon, ce soleil dont chaque rayon fait, paraît-il, éclore un beau mensonge tout étincelant de grâce et de fraîcheur, ils vous diront que nous avons pendant cinq ou six jours, entre les battues de lièvres et de perdreaux, conté des histoires de mirage et que nous les redisions le soir, à table, en dégustant de grands crus, ou plus tard encore, en vaguant dans les corridors en tenue plus que légère.

Certes, les histoires n'étaient pas accueillies par des pleurs et, dans l'élégant chalet de pitchpin, les minces cloisons tremblaient, secouées par les vibrations de nos rires... Demandez surtout à Raoul M... qui est bon public s'il en fût. Oui, j'avoue que nous avions sorti de notre répertoire les aventures les moins ordinaires de notre vie de chasseur et que pour en animer le débit, chacun avait si bien pris l'accent « de là-bas », qu'on ne parla pas autrement, durant tout le séjour ! André lui-même en donnant les ordres à ses gardes — calmes et blonds Alsaciens aux yeux bleus un peu étonnés de cet avatar

— André ne pouvait plus se défaire du cher accent joyeux qui fait si bien carillonner les syllabes.

Eh bien, je vous l'affirme, à la fin, il n'était pas une de nos histoires que personne des auditeurs eût osé mettre en doute. C'est à peine si un léger mouvement de surprise, vite réprimé d'ailleurs, se produisit lorsque, parlant de l'intelligence des animaux, l'un de nous prétendit avoir vu chez un savetier, une pie qui ressemelait des bottes.



Donc, cette confiance dans le narrateur prouve? Quoi?.. Eh pardi! allez-vous dire, le mirage, tout bêtement. Non pas! — Cela prouve qu'à la chasse tout arrive, tout peut arriver et que les chasseurs sont par conséquent plus véridiques en général qu'on ne le pense.

Pour défendre une opinion, rien de mieux que d'invoquer certaines autorités.

Elzéar Blaze dont j'ai déjà cité le nom, concède que le chasseur ment volontiers. Il est en cela d'accord avec mon ami Albert G., *vulgo* Ajax, né natif du Languedoc, celui qui dit « mon fils sera chasseur, parce qu'il est blagueur ».

Mais Albert G... qui en raconte de roides, je vous assure, n'a jamais reconnu avoir porté la plus légère atteinte à la vérité.

Mon ami Télémaque, lui, m'a dit un jour : Voyez-vous, mon cher, il faut croire à toutes les histoires de chasse ou ne croire à aucune. Mais il vaut mieux y croire ; c'est plus drôle. Du reste, nous autres méridionaux, on nous comprend mal. Nous ne sommes pas de vulgaires « blagueurs ». Nous sommes mille fois plus fins qu'on ne s'imagine... Nous nous tenons toujours derrière ce que nous disons pour en sourire sans en avoir l'air. Nous nous amusons nous-mêmes. »

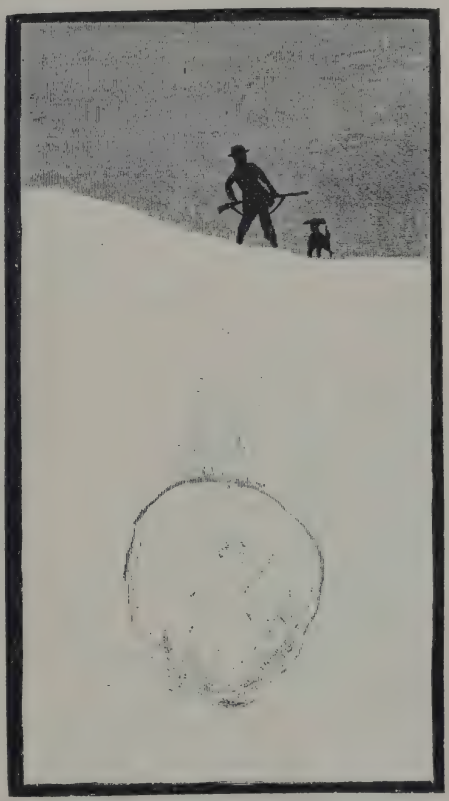
Et Télémaque avait raison.

D'ailleurs Blaze lui-même a rectifié comme suit son énoncé du proverbe : « Les chasseurs sont menteurs. » « Il ne faut pas, se hâte-t-il d'ajouter, pousser trop loin le doute et croire fausses toutes les histoires de chasseurs.

« A la chasse, on voit quelquefois des événements extraordinaires, et souvent à cause du proverbe, je n'ai pas osé raconter des choses qui me sont réellement arrivées ; il est désagréable de voir un sourire d'incrédulité sur la figure des auditeurs.

« Un de mes oncles chassait sur la montagne de Léberon, couverte de neige ; il était au sommet, près d'une pente très rapide ; il tue un lièvre qui fuyait en descendant : le lièvre culbute, tombe en roulant plusieurs fois sur lui-même : la neige s'attache contre le lièvre et forme une boule qui grossit à chaque tour. Entraînée par son propre poids qui s'augmente, la boule continue à rouler

jusqu'au pied de la montagne. Elle était si grosse et si dure qu'on fut obligé d'appeler des paysans pour la briser avec des haches et des pioches, car enfin mon oncle voulait avoir son lièvre. »



Pourquoi pas? L'histoire est curieuse, non invraisemblable. Et je ne me permettrai pas même ce sourire d'incrédulité que redoutait Elzéar Blaze.

Serais-je donc du Midi? C'est que vraiment, là-bas, on respecte le conteur, jamais on ne met en doute sa véracité. Il est même élégant de ne laisser paraître aucune surprise à l'ouïe des plus extraordinaires aventures.

Et pour continuer à parler lièvre, tenez voici ce que j'ai vu, de mes yeux vu, et qui vaut bien l'histoire de la boule de neige.

La scène se passe non en hiver mais fin août, un jour d'ouverture, dans ce bon pays de Bresse où je vous ai déjà conduit. Il faisait chaud, très chaud. Vers onze heures du matin, nous avions fait halte près d'un petit bois, savourant les délices de l'ombre en attendant celles du déjeuner, qui ne tarderait pas. Or, mon frère, qui est plutôt corpulent, et qui avait eu chaud, je vous le garantis, cherchait un endroit frais où s'asseoir. Et faute de pouvoir s'asseoir dans l'eau, il avait avisé l'herbe assez épaisse d'un talus voisin. Mais il paraît que ce mode de rafraîchissement local ne donnait pas de bons résultats, car au bout de deux ou trois minutes, il nous dit :

« C'est curieux, cette herbe est à l'ombre et il me semble que je suis assis sur quelque chose de chaud. »

Il se souleva... regarda sous lui... Et je vous le donne en cent, en mille. Devinez sur quoi il était assis: — et c'était vrai-

ment de la guigne pour quelqu'un qui cherche une place fraîche. — Sur quoi? Sur un lièvre. Oui un lièvre, ou plutôt un levraut, un petit levraut de deux livres, qui était gîté là, dans une sinuosité du talus et qui avait eu cette guigne, lui aussi, qu'un chasseur l'étouffât en s'asseyant dessus! Deux livres, à peine! Le pauvre levraut était encore à l'âge tendre que les chasseurs épargnent. Il n'avait pas à craindre le plomb meurtrier, et il avait fallu que le monsieur qui cherchait une place fraîche pour son postérieur vînt justement!... Non, vraiment, un guignard, deux guignards!

Vous riez, incrédules! Eh bien mes amis du Languedoc n'ont pas ri. J'ai conté l'aventure un matin, dans le grand omnibus qui nous menait à une chasse aux macreuses et à peine avais-je terminé qu'Albert G... s'écria :

— Pareille chose m'arriva. C'était en 1876.

Télémaque l'interrompit.

— Seulement c'est le lièvre qui s'était assis sur lui et qui l'avait étouffé.

Mais on ne déconcerte pas Albert G... Il nous conta donc une histoire analogue et conclut en ces termes. La conclusion valait à elle seule tout le reste :

— « Il arrive du reste assez fréquemment que l'on s'assied sur un lièvre. »

Sur un lièvre! dans le Midi! Dans la patrie du *Rapide!* Dans ce pays où j'ai recueilli d'un indigène pay-

san, — c'était dans le Var, — cette réponse que je note ici à propos de lièvre. Je lui demandais quels étaient les principaux gibiers du pays.

— Nous avons, me dit-il, en comptant sur ses doigts, nous avons, la grive, nous avons... l'alouette... le foutifouti et... presque du lièvre.

Albert G... a du reste la spécialité de prendre les lièvres de façon peu ordinaire. C'est lui, vous savez bien, qui pêchant la tanche, dans la pièce d'eau de ses amis, prit au filet un lièvre que chassaient les chiens de son voisin Couloudou.

Mais reprenons nos histoires vraies... d'apparence invraisemblables!

Ce matin-là, dans l'omnibus où j'avais « levé ce lièvre », on raconta pas mal d'histoires vraies ou qui pouvaient l'être. Ainsi celle de ce perdreau démonté qui fuyait à pattes le long d'un fossé et se réfugia dans une vieille boîte de thon que le hasard d'un pique-nique ou de l'engrais citadin avait jetée là. Ce fut le chien d'Albert G... qui tomba en arrêt sur la boîte et je vous laisse à penser si l'on riait.

— Té! le chien d'Albert qui arrête le poisson maintenant.

Mais Albert eut les rieurs de son côté quand il extirpa son perdreau de la boîte de conserve.

J'oublie les autres anecdotes, sujettes à caution. Je m'abandonne à mes souvenirs, je ne vous rapporterai que ce dont j'ai été témoin.

D'abord le meurtre d'une sarcelle qui n'eut guère plus de chance que le lièvre de mon frère. Un de mes amis, un homme du Nord, qui n'aimait pas à raconter l'aventure, de peur que... vous savez... le sourire incrédule!... Un de mes amis lève à quinze mètres de lui deux sarcelles, l'une part à droite, l'autre à gauche. Il tire celle de droite qui tombe, et, stupéfaction, celle de gauche tombe aussi. Les deux oiseaux volaient à dix mètres l'un de l'autre. Expliquez! si vous pouvez.

Cela me rappelle un coup de fusil bizarre que je fis à l'affût du soir. Mon ami tuait des sarcelles qu'il ne visait pas. J'ai fait mieux. Un soir d'affût par un temps sombre

et calme, les canards volaient très haut. Je les entendais passer sans interruption, mais pas moyen de distinguer leur silhouette sur le ciel obscur. A tout instant je percevais le bruit d'une volée d'oiseaux arrivant sur moi ; le bruit grandissait, atteignait son maximum juste au-dessus de ma tête, puis décroissait, s'éloignait, s'éteignait derrière moi.

Je suivais donc *de l'oreille* le passage des invisibles canards. Eh bien, à la fin, agacé, devinant à l'intensité du *cho-cho-cho-cho-cho* qu'un gros vol approchait, je lâchai mes deux coups dans *le maximum du bruit*, droit au-dessus de moi et je regardai. D'abord, je ne vis rien. Puis au bout d'une ou deux secondes — et cela prouve que le vol avait passé haut, à vingt mètres, — tout à coup apparut un point que je vis grossir instantanément, puis, tout près de moi sur ma gauche, un oiseau tomba raide mort. C'était un *boui-brun*, autrement dénommé rouge de rivière ou pilet. Jamais raccroc ne me fit plus plaisir. Je l'ai essayé de nouveau, mais sans succès.

Plus difficile encore à refaire ce coup de fusil, nettement septentrional, puisqu'il s'est tiré au bord de l'Oise. L'auteur de ce coup étrange est un gentilhomme de Picardie et c'est un de ses amis qui m'a conté l'anecdote...

Il y avait dans le bas du parc, une pièce d'eau communiquant avec la rivière. C'était là, près de cette sorte d'embouchure, le séjour habituel des carpes, et souvent, le

maître du lieu s'amusait à piquer à balle les gros poissons qui flânaient là, dans l'eau peu profonde... Un jour, il tire

une carpe, et un pigeon ramier tombe dans la pièce d'eau à quelques mètres du tireur. La carpe fut-elle manquée ou tuée peu importe, mais comme ricochet authentique je vous défie de trouver mieux.

Je vous donne encore comme absolument dénuée de toute exagération cette aventure d'un de mes amis, qui semble avoir été empruntée aux mémoires du baron de Münchausen.

X..., très jeune chasseur et fort ardent, guettait les canards à la passe du soir. Il venait de tirer son coup droit et s'occupait à le recharger. Or, on ne se servait pas en-

core de fusil Lefaucheux et beaucoup de chasseurs avaient l'habitude, après avoir bourré leur poudre, de glisser la baguette dans l'autre canon tandis qu'ils préparaient leur charge de plomb. C'est ce qu'avait fait X... mais au milieu de l'opération, des oiseaux passent sur sa tête, puis d'autres et d'autres encore. Il met en joue, tire son coup gauche... Il entend la chute d'un corps à une certaine distance. Mais, pas de chien. L'ombre est épaisse, vaine recherche... Le lendemain un paysan lui dit : « J'ai trouvé un canard que vous avez dû tirer, hier. En tombant il s'était embroché sur un petit morceau de bois. »

Hein! le coup de la baguette, qu'en dites-vous? Du Münchausen si vous voulez, mais du vrai, je vous le garantis.

Ce qu'en passant je constate, c'est que la chasse au marais est bien plus fertile que d'autres en aventures inédites et cocasses. Peut-être le devons-nous à la variété du terrain de chasse, décor toujours changeant où l'on trouve tour à tour des flaques d'eau dormante, des étendues de jonc, des fossés, d'épais fourrés de roseaux, des buissons à demi submergés, et aussi à la diversité de la gent voyageuse, des échassiers et des palmipèdes qui viennent faire

une halte ou un séjour dans ce domaine encore à peu près inculte, inhabité.

Je vous ai conté la mort épique d'un flamant. Mais vous ai-je dit la lutte non moins épique de Télémaque et d'un héron pourpré? Le bel oiseau était parti de derrière une touffe de roseaux; notre ami l'avait seulement « désailé ». Or le héron, ferme encore sur ses longs pieds, ne semblait nullement prêt à se rendre. Je ne sais pas ce que vaut la vie d'un héron, mais celui-là paraissait décidé à vendre chèrement la sienne. Aussi bien, quand nos chiens s'approchèrent, ils les reçut à furieux coups de bec, coups droits d'une détente et d'un à propos merveilleux, dignes de mes chers maîtres, Adolphe et Georges Rouleau. Ma chienne était prudemment venue se réfugier derrière moi. Mais le chien de Télémaque, un griffon plein d'ardeur, continuait l'assaut; or, ce chien, on l'avait prêté à mon ami et en outre il était borgne! Figurez-vous quel ennui, de ramener à son propriétaire l'animal privé de son dernier œil, et dans quelles circonstances! Un œil crevé par un héron! Car le héron, malignement et comme à dessein, visait le bon œil! Il fallait prendre un parti, le borgne refusant de battre en retraite, le héron continuant à vouloir en faire un aveugle; quant à tirer un second coup de fusil, pas moyen, si ce n'est à bout portant, durant un des courts répits du combat, quand le chien reculait un peu. Mais c'eût été dommage de broyer une aussi belle pièce ornithologique.

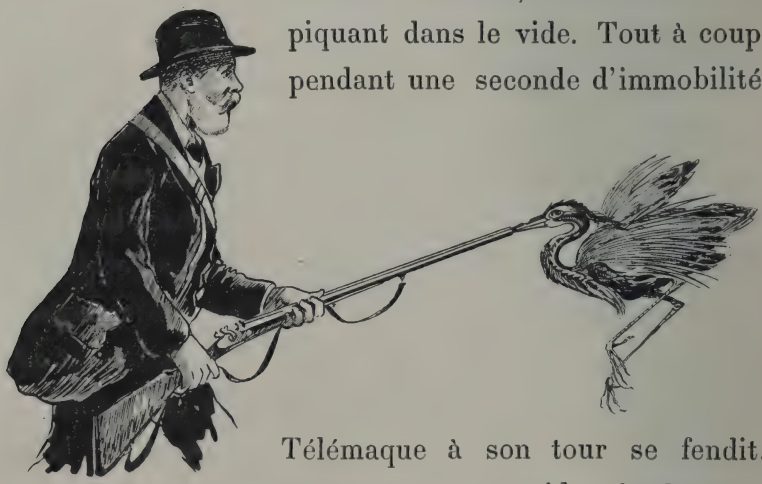
Comme on ne pouvait songer à un corps à corps, je proposai de fabriquer un lazzo ou autre instrument pour combattre de loin.

Mais ça c'était l'affaire de Télémaque; il y aurait plutôt perdu son nom.

Il me dit :

— Laissez-moi faire.

Il m'écarta et s'avança vers le héron, pointant vers lui le canon de son fusil dont il avait retiré les cartouches. L'oiseau ouvrait, fermait son bec, piquant dans le vide. Tout à coup, pendant une seconde d'immobilité.



Télémaque à son tour se fendit, porta un coup rapide, foudroyant, et releva aussitôt son fusil au bout duquel se débattait le héron désormais pris par le bec et incapable de nuire. Vous devinez?

Télémaque avait enfilé le bec (1) de l'oiseau dans l'un

(1) A propos de l'expression enfiler le bec de l'oiseau dans le canon,

des canons de son fusil. Pas plus difficile que ça... Je vous recommande cette manière de se saisir d'un héron récalcitrant. Vous pouvez alors et tout à loisir le passer à tabac et l'exécuter sans péril.

Sans péril?.. Croiriez-vous que le chasseur de marais ne coure pas d'autres périls que la rencontre d'un taureau échappé, d'un héron blessé, ou d'un fossé profond où il prend un bain inattendu? Si fait. L'un des dangers de la chasse d'eau, c'est le feu. Riez si vous voulez; j'ai failli être grillé, moi qui vous parle. Et se sera le dernier récit de mes personnelles aventures marécageuses.

Un jour de gros vent du Nord très froid, en décembre, alors que tout le marais était pris, je chassais la bécassine dans de petits joncs, un peu abrités du vent, un *cagnard* comme on dit là-bas, où la glace fondait au soleil de midi.

Les bécassines s'étaient réunies là, heureuses de trouver enfin un sol dégelé où chercher leur pâture. J'avais déjà tiré quelques-uns de ces intéressants oiseaux, lorsque tout près du bord, à une portée de fusil, contre un buisson de tamaris je vis ma chienne à l'arrêt. Au moment même

Télémaque me fit observer que l'on pourrait aussi bien dire enfoncer le canon sur le bec, et il me cita comme expression analogue : Enfoncer son chapeau sur sa tête. On pourrait même dire que le héron avait enfilé le canon, puisqu'on dit enfiler une aiguille. (Ne pas confondre enfiler le canon avec s'enfiler un canon, ce qui a un autre sens dans le langage des mastroquets.)

j'allumais une cigarette. Je jetai l'allumette, et m'avançai vers le buisson. Vous devinez le reste, à peine avais-je fait dix pas qu'un crépitement sinistre me fit regarder en arrière. Eh bien merci! je vous prie de croire que ça flambait! Les joncs secs brûlaient comme des copeaux. En moins de quelques secondes il y en eut dix mètres carrés en flammes. Et si l'incendie se propageait plus loin, gagnant la zone qui n'était pas abritée du vent, ce serait cinquante, cent hectares de joncs et de roseaux qui allaient griller, sans parler de trois ou quatre meules énormes que j'apercevais non loin de là et dont les propriétaires me demanderaient compte. — Une jolie chasse aux bécassines et qui me reviendrait bon!

Toutes ces réflexions je les fis en l'espace d'un clin d'œil et résolument je me jetai dans le feu, essayant

de l'éteindre en piétinant les herbes enflammées. Mais va te promener! Il faisait là une de ces températures! Mes bottes sentaient déjà le caoutchouc fondu, et ma moustache le roussi. Je battis en retraite vers le bord, ne sachant que faire. En cet instant, — ô stupéfaction! — mes regards tombèrent sur ma chienne, Belle. Ah! elle s'en occupait bien du feu. Elle n'avait pas quitté l'arrêt; elle était impassible, d'une immobilité de pierre, le nez toujours tendu vers le buisson fascinateur (1). Je m'approchai; ce devait être un lapin que Belle arrêtait; je ne voulus pas me montrer moins insouciant du feu que ma brave chienne; je me préparai à faire partir le lapin et à le tirer. Parbleu c'est qu'il fallait se dépêcher. Les flammes gagnaient et tordaient maintenant à quelques pas de moi les tamaris et les roseaux. La chienne avance, le lapin part devant moi et suit une espèce de sentier très étroit que les flammes envahissaient déjà. Pan, pan! Je ne vois plus rien, pas même le lapin, et sifflant ma chienne je fuis à grands pas dans le marais, vers les eaux profondes, regardant

(1) Cette chienne était la petite-fille d'une autre Belle, si ferme d'arrêt aussi que lorsqu'elle a quitté ce monde pour aller chasser dans les bienheureuses prairies du Wacondah, j'ai fait graver sur sa pierre tombale ces quatre vers que le prosateur a la modestie charmante de mettre simplement en note :

« Ci-git ma plus fidèle et ma première amie,
« Qui souvent partagea mon pain dans la forêt.
« Sous ce marbre elle s'est pour toujours endormie
« En rêvant qu'elle tient un éternel arrêt. »

parfois en arrière au risque d'être changé en statue de sel.

Quel spectacle! Un hectare au moins était en feu et les flammes pointaient vers le ciel, à plusieurs mètres de hauteur, leurs sinistres langues rouges! Enfin, j'arrivai au mas et je prévins le garde. Il haussa les épaules, dit que cela ne faisait pas grand *soze* et enfourcha son camargo pour « aller quand même y faire un tour ». Il revint au bout d'une heure me rassurer : c'était fini; l'incendie avait marché vite jusqu'à une partie fauchée du marais et là, faute d'aliment, s'était éteint.

Je retournai donc à mes bécassines et j'inspectai le lieu du désastre encore brûlant, fumant, puant... Mais savez-vous le plus drôle de tout. C'est que ma chienne me rapporta mon lapin à qui j'avais cassé les pattes et qui était allé se faire griller à quelques pas plus loin. Oui, grillé! — il fallut bien le recuire un peu tout de même. — C'est égal, après ça qu'on ne vienne plus me parler d'alouettes toutes rôties. J'ai fait plus fort que ça, n'est-ce pas?

Depuis que j'ai conté cette aventure à mes amis du Languedoc, ils m'ont considéré comme un frère. Et pourtant elle est vraie.

CHAPITRE XI

LE VRAI MIRAGE. — ENCORE DES SOUVENIRS ET PEUT-ÊTRE DES MENSONGES. — UNE CHASSE A L'OURS A ROSOY-EN-MULTIEN.

Donc, messieurs les chasseurs, il y a, vous l'avouez, des histoires invraisemblables qui sont vraies. Mais le mirage, malgré tout, existe. Et il faut bien que je le cite, lui, cet immortel Daudet qui a trouvé le mot et formulé la théorie psychologique du mirage.

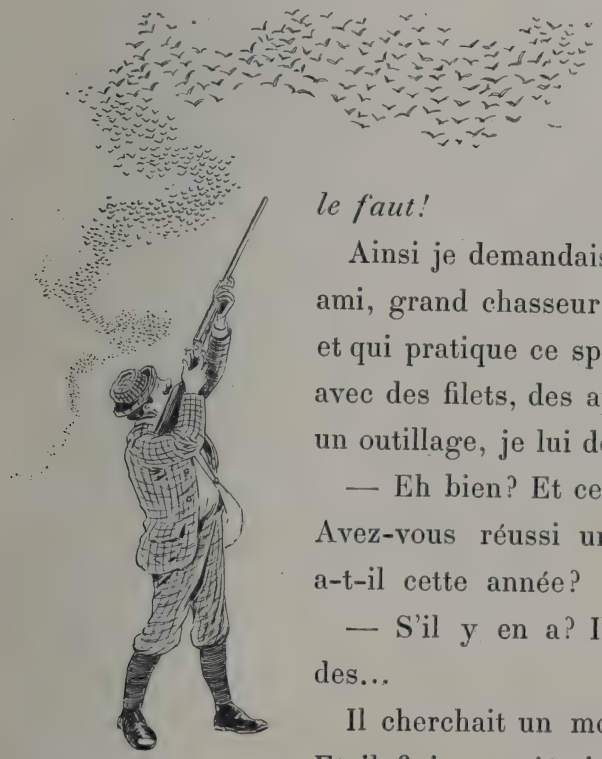
« L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe; il ne

dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire. Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage. Oui de mirage... Et pour bien me comprendre, allez-vous en dans le Midi, et vous verrez! Vous verrez ce diable de pays où le soleil transfigure tout et fait tout plus grand que nature... »

Oui, le soleil! Et je le connais ce soleil de là-bas, éclatant, éblouissant, qui frappe de son infatigable lumière et les routes poudrées d'albâtre, et les calcaires incandescents des collines, et les murs blancs des mas, et qui paraît même blanchir le vert pâle des olivettes et des garrigues, et qui incendie les briques rouges des toits et qui fait flamboyer dans la plaine l'or clair des champs d'avoine...

Je le connais ce soleil du Midi qui fut la cause de bien des mirages. Mais ses rayons, disons-le bien vite, s'en vont par delà le Languedoc et la Provence. Ils s'en vont à travers même les brumes du Nord, pénétrer le cœur de certains hommes. — Quels hommes? Les chasseurs, parbleu! — Presque tout chasseur subit un peu le lointain rayonnement du soleil tarasconnais. Et si l'un d'eux, moins favorisé par la naissance, n'a pas à toute heure, sous la profusion de cette lumière, la joie bénie de l'illusion, la griserie charmante du mirage, il la connaît du moins, il l'a éprouvée çà et là, il la comprend et l'excuse chez les autres. — Et c'est tant mieux pour lui!

Car je le répète, cette faculté d'illusion devient une vraie joie de vivre. Plus on est du Midi, plus on la ressent et plus on la manifeste. Cette exagération, dans les paroles, dans les gestes, dans les faits eux-mêmes ne provient pas du désir de tromper l'auditeur, mais de lui faire connaître si possible toute l'intensité des sensations reçues.



Il sait qu'il exagère. *Mais il le faut!*

Ainsi je demandais un jour à un ami, grand chasseur d'étourneaux et qui pratique ce sport en grand, avec des filets, des appelants, tout un outillage, je lui demandais :

— Eh bien? Et ces étourneaux, Avez-vous réussi un peu? Y en a-t-il cette année?

— S'il y en a? Il en a des... des...

Il cherchait un mot, un chiffre. Et il finit par s'écrier avec rage, en faisant grincer toutes les R du mot :

— Il y en a des trilliards!

Que pensez-vous de ce chiffre? Ce chiffre que l'on n'emploierait que pour les grains de sable de la mer ou les évaluations kilométriques des distances célestes! — Des trilliards! — Il est superbe, ce mot. Il me communique le frisson du chasseur d'étourneaux, il me figure, mieux que nul récit, l'immensité des vols noirs tourbillonnant dans le ciel comme de grands nuages, et s'abattant sur la plaine qu'ils couvrent au loin de leur tumulte ailé et qu'ils ravagent comme un ouragan.

Est-ce une exagération? Qu'importe si elle seule pouvait donner la sensation de la réalité?... Celui qui parle ne croit pas exagérer, puisque pour exprimer ce qu'il a éprouvé, les termes lui font défaut. Qui sait même si des « trilliards » ne lui semblaient pas un nombre médiocre, à mon chasseur d'étourneaux!

Cette exagération même s'exalte, se calme, se modifie, change d'allures et de direction, suivant les circonstances ambiantes, suivant l'attitude et les répliques des interlocuteurs.

Ainsi vous vous rappelez les dernières lignes de Port Tarascon... où l'auteur dit que les Tarasconnais veulent paraître « très rassis, très maîtres d'eux-mêmes, corrigés pour toujours.

« La vérité, conclut-il, c'est que nous ne sommes pas corrigés le moins du monde; seulement au lieu de mentir au delà, nous mentons en deçà!

« Nous ne disons plus : « Hier, aux arènes, on était plus de cinquante mille au moins », mais : « Aux arènes, hier, si l'on était une demi-douzaine, c'était tout le bout du monde ! »

De l'exagération tout de même. Et cela est fréquent ce tête-à-queue de l'exagération. Je me souviens d'un repas de chasse où l'on parlait d'Un Tel qui était un fameux tireur.

— Pardi, tu te rappelles bien. Il faut le voir à la battue. Jamais il ne manque un perdreau !

Ce fut un panégyrique extraordinaire. Un Tel était le meilleur tireur, le premier chasseur du pays. Cependant quelqu'un objecta :

— Oui, mais il n'est pas très chasseur. C'est plutôt un tireur. C'est seulement un tireur.

— Ça, c'est vrai, il n'est pas chasseur, approuva l'assemblée, heureuse d'amoindrir un peu cette réputation qu'elle venait de consacrer.

Puis, de nouveau, quelqu'un reprit, d'un air de doute :

— Et encore, tireur, tireur ? Est-ce bien un tireur ? Je

l'ai vu manquer des perdreaux qu'on ne doit pas manquer.

Aussitôt, les autres d'empaumer la voie.

— Certes, Un Tel manquait souvent, ça n'était pas un tireur.

Et à la fin, conclusion proclamée à l'unanimité :

— Alors je vous le demande un peu! Un homme qui n'est ni tireur, ni chasseur, qu'est-ce que c'est? c'est rien du tout!

Et voilà tout ce qui restait au dessert du panégyrique fait au rôti... *Sic transit gloria...*

Mais au moins croyaient-ils à leurs paroles? Étaient-ils sincères, tout le temps? Certes oui! Je vous le répète. On finit par croire ce que l'on dit.

Les chasseurs sont tous un peu de Tarascon. C'est à croire que même un rayon du pâle soleil septentrional peut produire un éblouissement lorsqu'il est reflété par le bronze poli d'un fusil de chasse.

Vous rappelez-vous l'histoire de l'outarde? Elle nous vient du Nord, celle-là.

Un chasseur et son garde, sortent un matin d'arrière-automne et aperçoivent au loin une grande silhouette d'oiseau, immobile au milieu d'un champ.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— On dirait une oie.

— Plutôt une outarde.

— Oui, en effet, plutôt une outarde.

— Pas d'erreur, c'en est une.

On rampe, on se coule, on fait mille ruses d'approche, on arrive presque à portée... O déception! Ce n'est pas un oiseau. C'est un pieu, un morceau de bois quelconque.

Les deux chasseurs ont plus d'une fois depuis reparlé de l'aventure. Et ils en arrivent à dire tout doucement :

— Vous savez, le jour où nous avons vu cette outarde.....

Peu à peu, après des mois, des années, on disait : « Le jour où nous avons tiré cette outarde » — puis : « le jour où nous avons blessé cette outarde ». — Enfin, le garde s'est risqué à dire : — « Le jour où Monsieur a tué cette outarde! » Et Monsieur n'a pas protesté!...

Faut-il s'indigner? Qui sait? J'ai eu aussi mon histoire de l'outarde et je finirai peut-être par... Enfin jugez-en!

Nous faisions une battue de perdreaux. Une petite compagnie de cinq ou six oiseaux vient droit sur moi, volant à ras terre; de ces perdreaux si faciles qu'on leur adresse mentalement, à l'exemple de mon ami Albert G... ce

conseil bien platonique : « Toi, mon garçon, si tu savais ce qui t'attend, tu mettrais tout de suite tes biens en viager! » Mais passons. Je tire, et le hasard fait que j'en tue deux d'un seul coup. Étonné de ce raccroc, j'oublie de doubler.

Un an s'écoule. Nous refaisons une battue au même endroit. En passant près « du poste aux deux perdreaux », un de mes camarades me dit :

— N'est-ce pas là, que l'an dernier, vous tuâtes trois perdreaux de vos deux coups de fusil?

— Non pas! Je n'ai même pas tiré mon second coup.

— Ah! Il me semblait pourtant!...

Une autre année se passe. Même battue. Même jeu de scène, seulement mon ami, décidément soucieux de ma réputation, aussitôt arrivé au « fameux poste », groupe autour de lui les tireurs et commence :

— C'est là que Monsieur fit un coup superbe : deux perdreaux de son premier coup, et un de son second.

— Mais, mon cher, je proteste, vous vous trompez.

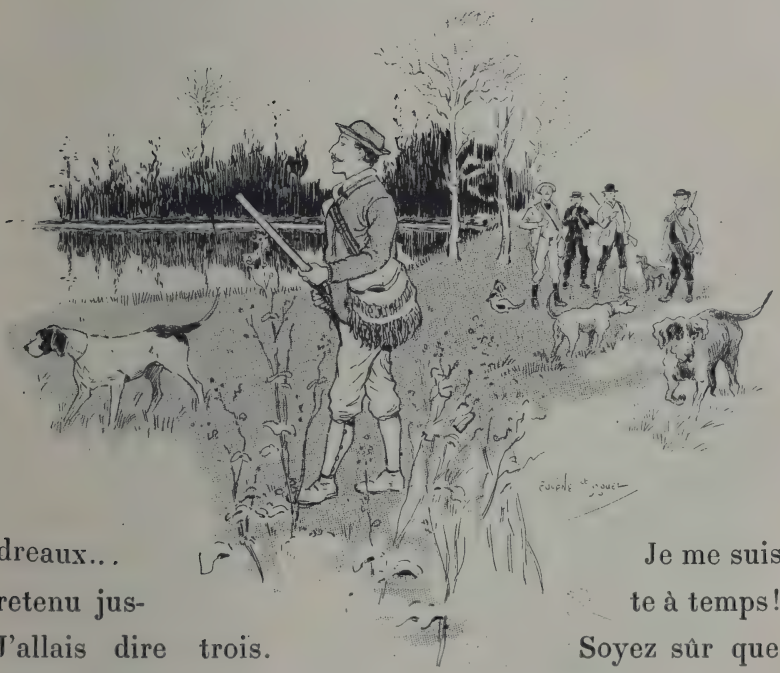
— Du tout, du tout! Je vous vois encore!

Et il reprend l'histoire avec force détails.

Et, chaque année, l'histoire est de nouveau racontée devant moi, et, comme le monsieur à l'outarde, je ne proteste plus.

Même cet automne, je me suis surpris à m'arrêter moi-même à ce poste et à dire à mes compagnons :

— Tenez, c'est là qu'un jour j'ai tué deux... deux per-

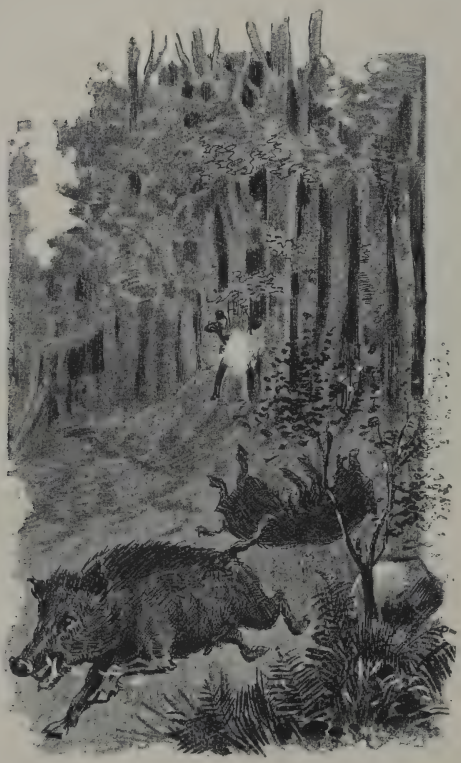


dreaux... Je me suis retenu juste à temps! J'allais dire trois. Soyez sûr que l'an prochain, je le dirai.

Plus fort que çà, comme disait l'autre : J'ai tué un ours à 60 kilomètres de Paris. Tué, c'est-à-dire... blessé, tiré... Enfin, vous allez voir.

J'étais allé chasser chez mon ami Paul G... un « fusil » bien connu dans tous les tirs aux pigeons d'Europe. Il habite dans l'Oise, un joli pays de plaine et côteaux, champs et bouquets de bois. Le perdreau y pullule, le lièvre s'y convient à merveille. Dans le parc même — un petit Fontainebleau — très accidenté, avec des rochers,

avec des pentes couvertes de fougères, de la haute futaie et de jolis taillis, le lapin fait en toute saison,... la joie des invités-chasseurs. Enfin, on est proche de la forêt de Villers-Cotterets. Les sangliers ne sont pas rares dans la contrée, et Paul G... y a fait plus d'une fois son coup double.



Or donc, un jour de décembre, nous déjeûnions avec les gracieuses châtelaines, après une matinée de chasse. Nous avions battu le parc, Paul G... et moi et en avions rapporté un assez beau lot de lapins et un fort appétit... J'allais donc faire honneur au succulent déjeuner que m'annonçait le menu placé près de moi... J'avais déjà dit un mot aux hors-d'œuvre, déjà vidé et rempli mon verre, quand un incident imprévu vint jeter le désarroi dans mes intentions gastronomiques.

En effet, le garde que nous croyions attablé comme nous devant un repas bien mérité, venait de paraître sur la terrasse, causant avec un jardinier. Il semblait très animé, gesticulait, jetant vers nous à travers la porte vitrée des regards presque impérieux...

— Que veut-il donc? dit Paul G... Que voulez-vous, Gille? Entrez.

Paul G... se leva et ouvrit la porte.

Le garde s'approcha, se mit à la position du soldat sans armes, et dit :

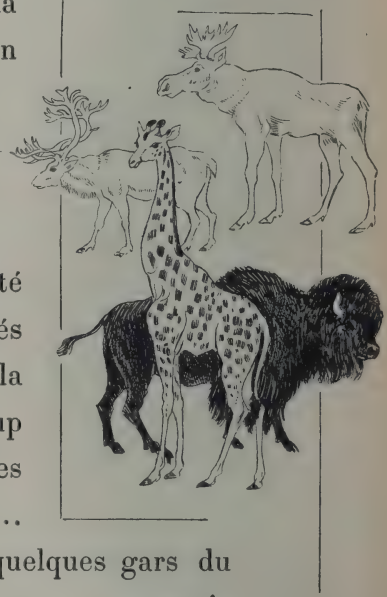
— Monsieur, il y a un ours dans le bois de la Tuilière.

— Un ours?

— Oui, Monsieur. C'est le garde de M. de P... qui vient de m'avertir. Il a tiré l'animal ce matin au crépuscule, dans le bois des Bouleaux. Un coup à balle, un coup à chevrotines. L'animal est blessé. Il fait du sang. Il s'est rembûché dans le bois de la Tuilière. Là, ces messieurs ont perdu la voie. Et puis, ils devaient aller à Paris. Ils font prévenir pour que monsieur y aille.

Ah! notre déjeuner! Ah! les radis roses! et les crevettes, et l'omelette au lard, et le châteaubriand et la mayonnaise de volaille! Adieu! Je t'ai vu! Si vous croyez que Paul G... se rassied à table quand on lui parle d'ours, lui, le chasseur forcené, qui a tué de tout, partout, du bison, de la girafe, du renne, de l'élan, du crocodile... Un

ours! songez donc? un ours dans le bois de la Tuilière! Et comme, timidement, j'objectais l'invraisemblance du fait, en jetant à Mme G.., la mère de mon ami, et à Mme Paul, un coup d'œil d'ahurissement et de doute.



— Ah! çà, s'écria-t-il, vous n'avez donc pas lu le *Petit Journal* d'hier? Mais c'est la vérité même. Deux ours se sont échappés avant-hier d'une ménagerie, à la fête de Vincennes. Çà fait beaucoup de chemin, les ours!... C'est un des deux animaux! Pas d'erreur!... Allons, Gille, va vite chercher quelques gars du village, tous ceux que tu trouveras, pour venir faire une battue. Et nous, aux fusils! Voulez-vous une « express », une winchester, un fusil double. J'ai de tout ça. Toi, — s'adressant à sa femme — tu prendras ta petite carabine à deux coups. Il te faut venir aussi!

Pas moyen de résister. La foi est communicative. Aussi, dix minutes après, nous partions, raccolant dans le village tous les traqueurs de bonne volonté, et devisant à phrases entrecoupées, pendant notre marche rapide, sur les émotions qui nous attendaient. Oui, rapide la marche! Paul G... avait fini par nous distancer.

Il allait, courant presque et discutant avec le garde.

Enfin, nous arrivâmes à la Tuilière et là, prudemment, nous fîmes notre enceinte. Paul G... — un vrai batteur d'estrade, qui a été chef d'équipage et qui sait faire le bois comme un vieux piqueur, — Paul G... suivait la lisière du taillis, donnant çà et là au garde et aux deux autres hommes qui le suivaient des explications sur l'aspect qu'offre une trace d'ours.

Déjà il avait relevé à deux reprises, dans le terrain boueux et couvert de feuilles mortes, une trace d'animal assez gros, mais trop peu distincte pour qu'on en pût rien conclure.

Tout à coup, à un tournant du bois nous aperçûmes un

homme qui hersait. Il était arrêté, laissant souffler son cheval. Tout de suite on l'interrogea. Il savait déjà l'histoire. — Oui, on avait blessé l'ours un peu plus loin, il avait gagné de ce côté et s'était probablement rembûché par ici.

— Attention, du sang! L'animal fait du sang. Il doit rentrer là. Cherchons la brisée.

C'était Paul qui avait trouvé du sang sur les feuilles, de larges gouttes de sang. Mais « ça ne continuait pas »; ça s'arrêtait là.

— Ce n'est rien, ça, dit le paysan. C'est mon cheval qui saigne un peu des naseaux.

Quel dommage! Tout de même, nous ne perdons pas courage, et nous décidons qu'il faut battre le bois, morceau par morceau; nous finirons bien par mettre l'animal sur pied.

Et la battue commença : elle dura tout l'après-midi, et devant nos carabines chargées à balles se défilaient narquoisement lièvres et lapins.

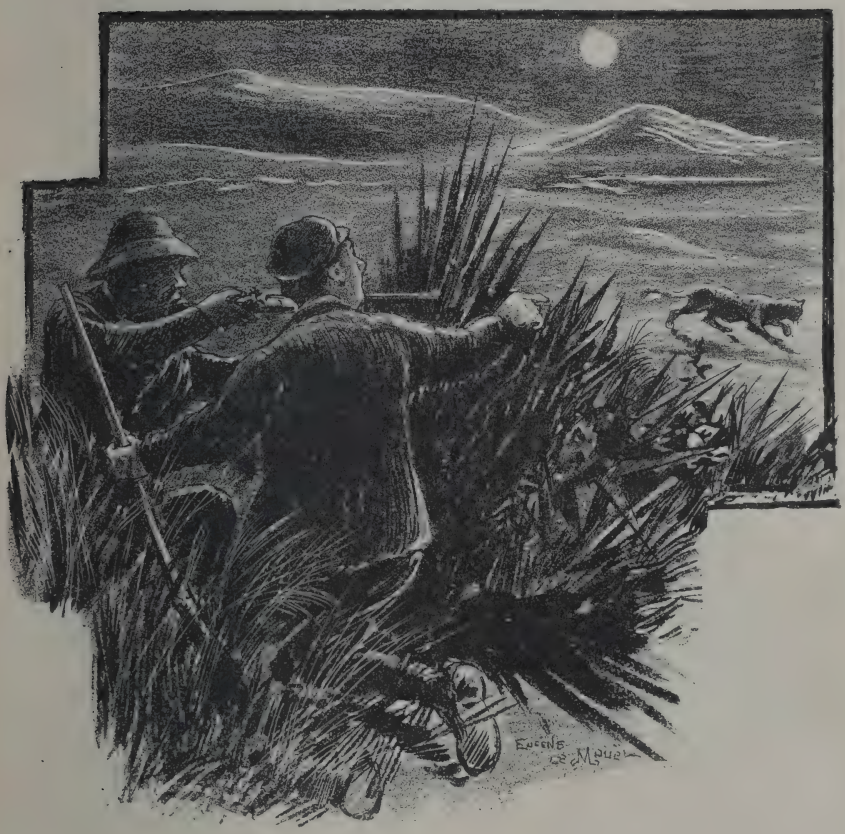
D'abord nous ne doutions ni de l'ours, ni de sa mort probable; et à mi-voix M^me^ Paul G... et moi, nous parlions de l'animal dont nous ne vendions pas la peau, mais dont nous mangions la viande avant de...

— Ça ne doit pas être bien bon, un ours de ménagerie, chuchotait ma voisine.

— Si fait, si fait, c'est bien nourri.

— Vous emporterez le filet chez vous.

— Oh! un simple cuissot.



— Comme vous voudrez.

— Et à propos de filet ... Un entrefilet au *Petit Journal*? Ça ferait bien, comme dénouement de l'histoire d'hier. En ces termes : « On nous écrit de R... Un de

nos tireurs les plus connus, M. Paul G..., etc... etc... »

Et pendant cette chasse à l'ours, à laquelle mon hôte me conviait et m'entraînait un peu malgré moi, je rappelais en riant à Mme G... l'analogue aventure de cet inspecteur des finances — pas chasseur pour un sou — qui faisant sa tournée en Algérie, fut invité par l'inspecteur des forêts à l'affût à la panthère! Et il n'osait refuser... Il songeait à son avancement. Dame! l'inspecteur des forêts était son supérieur!... O hiérarchie!

Ainsi nous bavardions tout en « chassant l'ours ». Ainsi vagabondait notre fantaisie, mais peu à peu, cette confiante ardeur tomba, et de plus en plus mornes, appuyés mélancoliques au tronc d'un hêtre ou d'un bouleau, nous regardions d'un air de regret fuir lièvres et lapins en songeant qu'un bon *tiens!*... Même Paul commençait à douter... mais il tenait encore bon, cherchait, fouillait, s'excitait, interrogeait la nature entière avec un zèle digne d'un meilleur sort.

Enfin dans une clairière, nous vîmes un homme qui bêchait un champ.

— C'est François, dit Mme G..., c'est l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours.

— Bon, allons-y.

Questionné, François nous dit ces mots, terriblement révélateurs dans leur simplicité :

— Oui, Madame, le garde à M. X... a tiré dessus,

mais il faisait à peine jour. Alors, il ne sait pas bien si c'est un ours ou un loup.

Nous eûmes comme un grand froid tout à coup!... Hélas! L'animal ne devait être ni un ours, ni un loup... Et en attendant le mot de l'énigme, nous rentrâmes un peu déconfits et absolument bredouilles. Car nous n'avions pas songé à tirer avec nos winchester les quelques lapins qui traversaient les layons. C'est un sport bon à pratiquer quand on ne chasse pas à l'ours, et qu'on s'appelle Justinien C...

A peine rentrés nous apprîmes que le pays était en émoi. Monsieur le curé était venu aux nouvelles. Deux notables du bourg voisin étaient aussi « venus pour savoir!!... »

Et le pis était qu'on ne savait rien.

Je partis vers la fin de la journée par le courrier qui fait la correspondance avec la gare de Lisy-sur-Ourcq et là, en deux minutes, j'appris la vérité... la triste vérité, de la bouche d'une grosse payse...

« Ces messieurs sont allés à la chasse à l'ours. L'ours a traversé la route là, à cet endroit même. Le cantonnier l'a vu. On lui a tiré un coup de fusil le matin dans le bois de la Tuilière. Il paraît qu'il est blessé. C'est pas

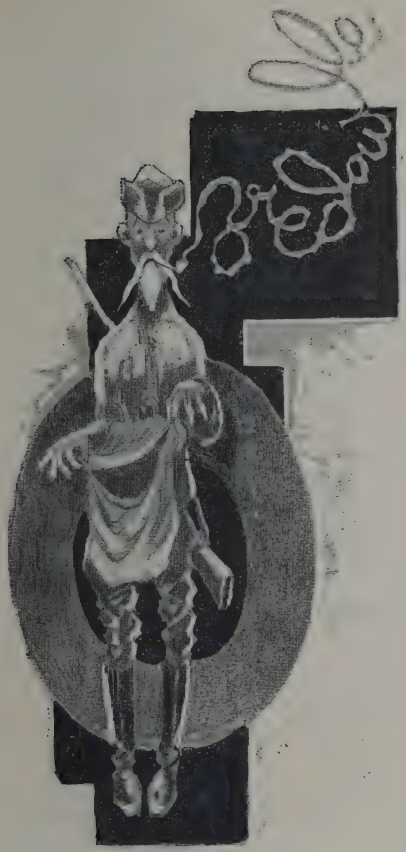
un ours; c'est un chien, un gros chien brun sans queue, le chien à M. W... qui demeure à G... pas loin d'ici, à une lieue à peu près. Il paraît qu'il n'est pas content, M. W. Dame! son chien a du mal. »

Et voilà!... Je suis rentré à Paris!!...

Certes, le chasseur que je suis était bien un peu triste d'être bredouille, mais c'était si drôle d'avoir cru tout un après-midi que c'était arrivé et d'avoir dépecé cet ours depuis la patte jusqu'au filet.

Je taquine quelquefois encore mon ami Paul G... sur sa chasse à l'ours et je lui demande si ce n'est pas un truc de propriétaire, cette façon d'armer ses invités de carabines sous prétexte d'ours, afin qu'il soient forcés de ménager les lièvres et les lapins.

Paul G... se défend comme un beau diable. C'est égal, croyez-moi, ne chassez pas l'ours dans le département de l'Oise ou vous risquerez fort de revenir bredouille...



CHAPITRE XII

CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES DU MENSONGE CYNÉGÉTIQUE. — LA BREDOUILLE. — LE ROITELET DE GASTON G. — QUELQUES NOMS D'OISEAUX. — MIRAGE, MYSTIFICATION, FUMISTERIE. — LA POULE DE V. — LE JOLI PAPETIER.

Il existe parfois des circonstances atténuantes du mensonge cynégétique ou sinon atténuantes, du moins explicatives. Le soleil, qu'il soit du Nord ou du Midi, n'est pas le seul agent provocateur. Une cause psychologique assez fréquente est ce diable d'amour-propre qu'ont les chasseurs.

Ah! la bredouille!.. Quel spectre hideux. Devenir sa proie, c'est le déshonneur, l'agonie morale. Pour l'éviter, que ne feraient certains d'entre nous? Et que n'inventent-

ils pour empêcher que leur honte soit connue!! Il y a vraiment des chasseurs qui ne peuvent pas, — vous entendez bien — qui ne peuvent pas avouer qu'ils n'ont rien tué; certains diront qu'ils n'ont rien vu, d'autres affirmeront qu'ils n'ont pas tiré — d'autres enfin que les cartouches ne valaient rien. Oh! alors! quand on en arrive à accuser les cartouches, c'est grave.

J'ai vu un chasseur qui avait fini par forcer à la course, dans le fond d'un ravin, un malheureux perdreau d'ouverture, exténué par un long vol et peut-être légèrement effleuré d'un grain de plomb. Et le Nemrod furieux, après avoir tordu le cou au perdreau — la scène continue toujours au fond du tragique ravin — le sauvage Nemrod brise les pattes, casse les ailes, mutile et broie ce cadavre puis, rejoignant ses camarades, il leur montre l'oiseau et leur dit :

— Voyez donc, il était en plein coup et il continuait à voler. Le plomb n'entre pas; cette poudre ne vaut rien.

Oh! que c'est sinistre, n'est-ce pas!

Moins sinistre, mais louche et presque tricheuse la manie de certains tireurs, qui dans les battues de perdreaux ramassent avant de quitter leur poste et dissimulent une partie de leurs douilles pour qu'on ne sache pas combien ils ont tiré de cartouches.

A propos de bredouille je me rappelle une histoire de

mon ami Gaston G... qui ne se contente pas d'être un étincelant paysagiste et un remarquable animalier mais qui est encore un vrai gascon de la bonne marque avec toute la verve et l'esprit qu'il faut. Et il en a des souvenirs de chasse! Il m'en a conté plus d'un, à la salle d'armes, entre deux assauts. On nous connaît bien, au 350 de la rue Saint-Honoré, et quand les camarades nous voient chuchoter ensemble, puis éclater de rire ils disent : « les voilà encore partis dans leurs histoires de chasse ».

Donc, un jour Gaston, s'en revenait bredouille dans la voiture publique à caisson jaune qui faisait le service entre X... et Z... au pays gascon. Un confrère inconnu se trouvait là, bredouille aussi et l'entretien s'engage.

— Tenez, lui dit enfin l'inconnu, faisons-nous arrêter là, il y a un petit bois excellent pour la bécasse; nous le battrons et nous rentrerons à pied.

— Convenu.

Ils descendent de voiture et prennent chacun de leur côté, se partageant le bois. Gaston n'avait pas fait deux cents pas qu'il entend un coup de fusil.

— Allons, se dit-il, ce veinard a tué la bécasse!

Au bout du bois on se rejoint.

— Alors, et cette bécasse? Vous l'avez tuée?

— Eh non... c'est un roitelet.

Et il tire de son sac l'imperceptible oiseau.

Gaston garde son sérieux et félicite d'une légère inclination de tête.

L'autre aussitôt, offrant le roitelet d'un geste noble :

— Prenez-le.

— Oh ! Comment donc !

— Prenez-le ! Vous direz que c'est vous qui l'avez tué

Sans commentaires, n'est-ce pas ?

Il était, n'en doutez pas, ce tueur de roitelet, proche parent de cet autre compatriote de Gaston G... qui venait lui aussi de tuer un microscopique oiseau et qui racontait, en la mimant, la scène du meurtre.

— Il est tombé comme une masse ! Pourtant, il vivait

encore. J'ai dû l'achever à coups de crosse !

Oh! ces petits oiseaux, tout petits, tout jolis, si nombreux et si divers au pays du soleil, que d'émotions, que de joies ils ont procurées aux vrais chasseurs, ceux qui font la vraie chasse « celle où l'on ne voit rien » comme disait l'autre.

Et tous ces gibiers sont classifiés, nomenclaturés. Et il y a des noms charmants, pittoresques, rappelant les mœurs, les allures, l'aspect, les cris même de ces minuscules passereaux.

Il y a le *Coutelou* (l'alouette lulu) dont le nom imite presque le coup de sifflet de l'oiseau, son appel trisyllabique en quelque sorte. Puis la *téride,* encore une onomatopée; le *simule-feuille* qui se cache si bien dans les arbres. Le *retourne-pierre* ainsi nommé, selon les uns, parce qu'il se tient sur une pierre et qu'il la retourne en s'envolant; selon d'autres, parce qu'il tourne autour des pierres. Délicieux de naïveté! — oh! combien! cette étymologie! Puis *l'estrangle-porc,* espèce de roitelet ou *fouti-fouti*, si petit qu'un porc pourrait s'étrangler avec; je vous donne encore l'étymologie textuelle. Enfin, parmi ces tout petits, citons encore le *crotte-menu* et *le mouille-bassinet*, mais je n'en garantis pas l'authenticité. C'est Grosclaude qui me les a signalés. Ça doit être du gibier de Madagascar.

Encore une expression bien méridionale pour tous les oiseaux difficiles à tuer, même les *gros gibiers* comme la

bécassine : des *mange-poudre*. Exemple : « ces bécassines, c'est des mange-poudre »... Et le *crébachien* ou *beau-bois* (pourquoi beau bois? Je n'en sais rien). Crébachien signifie crève-chien. Cela vous donne l'idée, n'est-ce pas, d'un oiseau terrible qui tue les chiens, de même qu'en Malaisie le mot mangeur d'hommes signifie le tigre. Eh bien, non, le crève-chien c'est le plus petit des râles, le râle-poussin, et son surnom, très mérité, d'ailleurs, lui vient de son opiniâtreté à courir dans les joncs au lieu de prendre le vol malgré les efforts des chiens qui le mènent.

Je signale aussi le *court-vite,* allitération bien méritée également du mot courlis, bien que ce ne soit pas à proprement parler du vrai courlis qu'il s'agisse, mais de *l'œdicnème criard,* ou grand pluvier, ou courlis de terre, un échassier très coureur que l'on rencontre en grands vols dans les plaines et les vignes du Languedoc.

Une gracieuse allitération encore : Le *Cardinalet* pour chardonneret. Pourquoi? demandai-je un jour.

— Pardi, me répondit mon garde, à cause du rouge qu'il a sur la tête comme les cardinaux, les *capelan*(1).

(1) Capucins, religieux.

Et parmi les oiseaux de marais tous les échassiers, râles, chevaliers, bécasseaux de toute sorte, combien de surnoms !

Mais pardon ! Assez d'ornithologie pour aujourd'hui. J'oubliais que nous devisions sérieusement sur le grave sujet du mirage, créateur de mensonges involontaires. Je vous montrais ensuite comme naturel succédané du mensonge inconscient, le mensonge volontaire, mais excusable autant que ridicule, qu'engendrent l'amour-propre du chasseur et la pâle terreur de la bredouille. Ces mensonges-là sont légions et tous nous en avons observé maints exemples. Souvent même il y a préméditation, ce qui est grave ; cela devient alors de la mystification. Tel ce chasseur, ami d'Albert G... qui pour ne pas avouer à l'octroi qu'il rentrait bredouille déclarait toujours un perdreau qu'il avait dans le filet de son carnier. Jamais bredouille, parbleu ! C'était un perdreau en baudruche avec des plumes collées et il le gonflait avant de passer sous l'œil inquisiteur et narquois des gabelous... A la fin, il s'était fait une réputation. A l'octroi on le connaissait : « Jamais bredouille, celui-là, disait-on. »

De la mystification à la fumisterie, il n'y a qu'un pas et j'hésite à le faire... car cela nous amènerait dans un autre domaine, peuplé de fantoches bizarres, et où nous compromettrions notre dignité, nous qu'une passion commune réunit à cette heure et qui savons bien, vous qui m'écoutez et moi qui parle, tout le sérieux que j'apporte au récit de mes souvenirs! Oui, la chasse est un sacerdoce et nous ne permettons pas qu'on le blague. C'est votre avis... c'est le mien. Et c'est pourquoi j'ai toujours hautement blâmé les chasseurs fumistes.

Et tout le premier mon ami H... un terrible celui-là, un ancien copain de Grosclaude, — c'est tout dire, — et dont on n'en est plus à compter les fumisteries... de chasseur. Ainsi, ne trouvez-vous pas qu'il est d'une suprême inconvenance de fourrer une perle d'éther dans le derrière d'un lapin mort qu'on offre en prime à un invité... Innocente plaisanterie, direz-vous! Ah! bien oui! On voit que vous n'avez jamais goûté du lapin qui a avalé par là une perle d'éther. Ce jour-là, du reste, le mystificateur fut mystifié car le lapin étherisé revint à H... lui-même, sans qu'il s'en doutât... Or, le lendemain, comme sa nourrice était venue le voir et restait à déjeuner au mas, on donna le lapin à l'office, comme régalade?.. Et je vous prie de croire que si H... n'avait pas été sevré depuis bien longtemps, il aurait pu ce jour-là chercher ailleurs sa ration de lait.

Il faut pourtant rendre à mes amis du Midi, cette justice que le mystificateur est plus volontiers du Nord. Il faut l'imperturbabilité, la froideur, le laconisme septentrional pour être un vrai fumiste. J'en ai connu plus d'un

au quartier latin dans le beau temps du café Saint-Michel et des Hydropathes, le temps du pauvre Sapek, le temps où Émile G..., le bon poète, avait un chien berger et se refusait à payer l'impôt sur les chiens :

— Les chiens bergers ne paient pas.

— C'est vrai, mais votre chien ne garde pas de moutons.

— Tant pis, je ne paie pas.

Et lorsqu'on vint le lendemain à la rescousse, Émile G... qui avait potassé la loi et reconnu qu'il fallait que le chien gardât quelque chose pour ne pas payer :

— Pardon, Messieurs, dit-il triomphal, le chien garde le mouton.

Il avait acheté un mouton pour que son Médor n'eût pas l'air d'un chien berger médiatisé! Et le chien gardait le mouton!

Certes il y avait alors de joyeux drilles au café Saint-Michel. On se retrouvait là de deux heures de relevée à deux heures du matin et ça n'était pas du temps perdu pour l'étude... de mœurs.

Vous en souvenez-vous, mes amis. Toi d'abord, Eugène le M... qui as si bien illustré mon livre que tu en deviens le véritable auteur. Et vous tous Charles C..., Frédéric B.., et la sequelle des Normands, des Bretons! Et le Rhône et la Gironde! Oh! quels fous, alors, tous ces gens graves d'aujourd'hui!

Ainsi, l'un d'entre eux, qui est aujourd'hui juge à... Tout beau! Pas un mot de plus, ne commençons pas d'évoquer ces souvenirs-là : il faudrait un volume d'annexe à celui-ci et vraiment j'aurais peur d'abuser. Je me bornerai à conter l'aventure presque cynégétique de nos amis V... d'Avignon. Qui ne les a connus alors ces languedociens, à l'impétueuse gaieté, connaissant et enseignant à autrui la joie de vivre, ce rire clair comme le

soleil des bords du Rhône, chaud comme le vin musqué des Costières. Ils étaient trois, quatre, cinq, les amis V... Le nombre en variait selon que l'armée donnait, c'est-à-dire que les cousins en garnison de ci de là rappliquaient à Paris dans l'appartement élastique de la rue de Mézières. Il y avait Auguste, Maurice, Fernand, dit Porthos, dit Double-Muscle ; j'en passe et des meilleurs, tous fumistes plutôt que chasseurs, mais chasseurs tout de même, étant trop bons sportsmen pour négliger le premier sport du monde. Seulement c'étaient des chasseurs gais, ayant toujours une drôlerie toute prête, un joyeux tour de passe-passe à exécuter. Et je veux rappeler une aventure de Fernand à laquelle je n'ai pas assisté, mais dont les péripéties m'ont été racontées par des témoins dignes de foi. Je crois même que procès-verbal avait été dressé de l'affaire.

C'était là-bas, en Avignon : ils étaient partis en break pour une simple partie de campagne avec un ami, pas chasseur du tout, paraît-il, et que Fernand s'amusait à

éblouir par le récit de ses raids à travers l'Asie, ses chasses exotiques, ses coups de fusil étranges. Et de fil en aiguille à propos de fakirs de l'Inde, devenus insensibles à la douleur, le narrateur en vint à affirmer le fait suivant : Certains oiseaux, sous certaines influences magnétiques, sont invulnérables. Ainsi, prenez une poule, enfermez-lui la tête sous l'aile, puis balancez-la quelques instants entre vos mains d'un mouvement lent et régulier de pendule, et déposez-la doucement à terre; la poule restera là sur le flanc, immobile, en proie à une sorte de léthargie momentanée. Tout le monde a fait cette expérience. Mais ce qui est moins connu, ce qui est même très nouveau c'est ce que prétendait Fernand, dit Porthos, dit Double-Muscle.

— Je parie, disait-il, à l'ami qui l'écoutait en écarquillant les yeux, je parie que si vous tirez un coup de fusil sur cette poule endormie, vous ne lui ferez aucun mal.

— Par exemple, s'exclamait l'ami, je ne suis pas chasseur, mais cela me paraît fort tout de même.

— Eh bien, parions, reprenait Double-Muscle. Je parie cinq mille cigarettes du Khédive.

— Je tiens le pari.

— Nous attestons, dirent en chœur les frères et cou-

sins de Porthos, qui, très sérieux et complices imperturbables du fumiste avaient gardé pendant l'entretien une attitude impartiale et correcte.

Il fut décidé qu'on allait tenter l'épreuve de la poule, au mas de X.., une ferme appartenant à la famille V... où l'on ferait halte. Le fermier possédait un excellent fusil à baguette et un poulailler bien garni, tout ce qu'il fallait pour faire gagner ou perdre à Double-Muscle ses cinq mille cigarettes du Khédive.

On devine d'ici le plan de nos fumistes. Il devait réussir comme tout ce qui est simple et hardi. On s'arrangerait de façon à retirer du fusil la charge de plomb. Le camarade mystifié, peu habitué aux armes à feu, serait incapable de s'apercevoir, au recul et à la détonation, que l'arme contenait seulement de la poudre.

Et Fernand, dit Porthos, dit Double-Muscle, sûr de son affaire, se dilatait silencieusement la rate en songeant à son triomphe et aux cinq mille cigarettes du Khédive.

Je passe les détails.

On arrive au mas, on choisit la poule; on emprunte au fermier son fusil, que Théodore V... l'un des cousins et complice de Fernand s'est chargé de préparer.

C'est lui qui doit habilement, prestement en retirer le plomb puis remettre cérémonieusement l'arme aux mains du tireur, comme sur le terrain l'on remet au combattant son pistolet tout armé.

On place l'ami, on endort la poule, on la dépose à dix pas. On s'écarte. L'ami vise. Le coup part. Et la poule? La poule... Ah! mes enfants!.. Quelle bouillie!

Plus qu'un horrible amas d'os et de chair meurtris!

Et qui est-ce qui en faisait une de figure? C'est Double-Muscle, parbleu! Et qui est-ce qui riait! C'est les frères et cousins, et Théodore surtout qui avait doublé la charge de plomb au lieu de l'ôter...

Et il fallut bien payer les cinq mille cigarettes du Khédive à l'ami qui ne comprenait pas que Fernand lui eût tenu un semblable pari, impossible à gagner.

Ce qui a dû être drôle, ensuite, c'est l'attrapade entre Fernand et Théodore, le faux complice, le traître cousin mystifiant le mystificateur. Seulement je n'y ai pas assisté et les échos n'en sont pas venus jusqu'à moi.

Oui, c'étaient de joyeux camarades ces chers amis V... et parmi les plus dégourdis de la joyeuse compagnie des Papetiers!

Les Papetiers, direz-vous. Qu'était-ce donc que les Pa-

petiers ? Ah ! voilà, je vous le dirais bien en quelques mots, mais cela sort de mon programme. Ce n'est plus de la chasse. Bah ! Je vous ai bien raconté le meurtre d'une poule.

Or, donc le club des Papetiers fonctionna tout un printemps et voici d'où vient son nom.

Il y avait dans une des petites rues du quartier latin un papetier que nous avions pris en grippe. Pourquoi ? Je n'en sais trop rien ! Mais le fait est que du mois de mai à la mi-juillet, toute la bande du café Saint-Michel se transportait au moins cinq fois par semaine, le soir, devant la boutique du papetier. Il y avait là tous ceux que j'ai cités plus haut, parisiens, lyonnais, provençaux, bretons et normands, aujourd'hui graves magistrats, notaires, médecins ou rentiers. Là, dans la paisible rue, le papetier, sur le pas de sa porte, humait le frais, lisait son journal en pantoufles bordées et fumait son mégot tandis que près de lui ses deux serins pépiaient dans leur cage... Oh ! la bonne heure de révasserie tranquille et de farniente assoupi... oh ! le repos bien gagné après la journée de mercantiles occupations. Mais, hélas ! rêve trop vite interrompu. Tout à coup du bout de la rue surgissaient dix, douze, quinze personnages qui venaient, impassibles, muets, s'aligner sur un rang, face au papetier, à quelques pas de lui... Et bientôt, en sourdine, commençait une mélopée sur ces paroles, toujours les mêmes, et ainsi scandées :

— Oh-le joli-papetier-papetier-papetiéééééé-papetier-oh-le joli etc...

Et cela continuait, continuait...

Alors au bout de quatre ou cinq minutes, le malheureux qui d'abord feignait l'indifférence, ne pouvait plus maintenir ses nerfs. Il tournait et retournait sur sa chaise comme sur un gril, sa petite personne courte et ronde, tandis que grimaçait de colère sa figure un peu simiesque encadrée de favoris roux à touffes grises! Et le chœur impitoyable, aussitôt que ce changement s'opérait sur la figure du papetier, modifiait les paroles du libretto, et, dans un fortissimo éclatant, le refrain nouveau faisait trembler les vitres des maisons.

— Oh!-le vilain-papetier-papetier-papetiéééééé-papetier.

Alors furibond, hagard, affolé, sanguinaire, il se levait, et se ruait sur les choristes, dont la troupe se dispersait comme une volée de moineaux avec des piaillements moqueurs.

Le papetier allait se rasseoir sur sa chaise, tout essoufflé,

le front moite et cherchait à recommencer son rêve interrompu. Mais, hélas! une demi-heure après, — le temps d'aller boire une paire de bocks, — les choristes étaient là, de nouveau alignés, souriants, gracieux et reprenaient en sourdine :

Oh ! le joli papetier, papetier.

Et cela dura pendant trois mois.

L'infortuné a fini par déménager, disparaître, s'enfuir je ne sais où.

Ah ! la jeunesse, l'âge sans pitié ! Que de remords !

Oui ! mais tout de même... la jeunesse, l'âge sans soucis ! que d'éclats de rire...

Et aujourd'hui quel sourire de mélancolie quand je regarde en arrière, vers ce joyeux autrefois, loin duquel la vie au galop m'a emporté, et que je n'entrevois plus qu'à travers la poussière soulevée de la route.

CHAPITRE XIII

HOMMES DE NATURE. — GARDES, BRACONNIERS, PROFESSIONNELS. — LA MÉSAVENTURE DU PRÉSIDENT G...

Il est bien rare que le chasseur citadin ou seulement civilisé, tel que vous et moi, si bon chasseur qu'il puisse naître ou devenir, acquière jamais la patience, l'entêtement, la finesse des sens, l'instinct, je dirais même le flair cynégétique des hommes nés à la campagne, et qui ont vécu dès leur enfance en contact et perpétuel entretien avec la terre, les arbres, les plantes et les bêtes. N'est-il pas vrai que le chasseur paysan, mieux que nous presque toujours, sait relever la trace ou le gîte d'un lièvre, la

brisée d'un cerf ou les boutis d'un sanglier; découvrir dans l'herbe touffue d'un fossé la perdrix couvant ses œufs, ou le lapin dont l'œil brillant semble un diamant noir; prédire d'où va souffler le vent, et si la neige tombera demain, et si les bécasses passeront, entendre et distinguer les cris d'oiseaux, les appeler et les piéger, poser des gluaux ou des collets, ressembler en un mot à l'Indien peau-rouge, en avoir en miniature les vertus naturelles, la ruse, l'endurance, la vigueur, la sagacité.

Il y a des exceptions, je le sais, et j'ai connu de vrais gentilshommes campagnards qui en auraient remontré comme chasseurs, veneurs, piégeurs, pêcheurs, à n'importe quel enfant des forêts, de l'océan, des champs ou des montagnes.

Tel est mon ami le comte Gaëtan de S... l'intrépide chasseur de sangliers et de bécasses, dont j'ai pu apprécier les rares vertus cynégétiques, étant son hôte, là-bas, dans ce joli Val d'Amour, au pays comtois, près des derniers contreforts boisés du Jura.

Un rude et fier chasseur aussi, et tout près de la nature,

grimpeur de rochers et tireur de chamois, Raymond de B..., célèbre dans les Alpes fribourgeoises qu'il parcourait par les matins transis de septembre, mollets et bras nus, la barbe au vent, portant sur l'épaule un lourd fusil double, calibre 10, une sorte de canardière que seul un athlète comme lui pouvait manier à son aise. J'ai passé plus d'une soirée côte à côte avec lui, sur le foin des chalets, écoutant ses histoires de chasse, pas mal drôles je vous assure et que je vous conterai peut-être un jour... au fumoir.

Je l'entends encore, dévidant l'écheveau de ses aventures, et s'interrompant çà et là, pris à la gorge par l'âcre odeur qui montait de l'étable et s'écriant avec un bon rire :

« Sacrebleu! il doit y avoir ici en bas un bouc fortement émissaire! »

Il n'est plus au pays. Il a traversé les mers. Que ce souvenir d'un camarade lui soit un lointain salut et un souhait d'heureux retour.

En somme, quand je parlais, tout à l'heure d'hommes près de la nature, je rapprochais involontairement dans mon esprit les gardes-chasse et les braconniers. Ceux-ci et ceux-là doivent avoir les mêmes qualités, diversement appliquées j'en conviens. Mais soyez sûr qu'un ancien

braconnier, sincèrement converti, sera souvent le plus sûr et le plus habile des gardes.

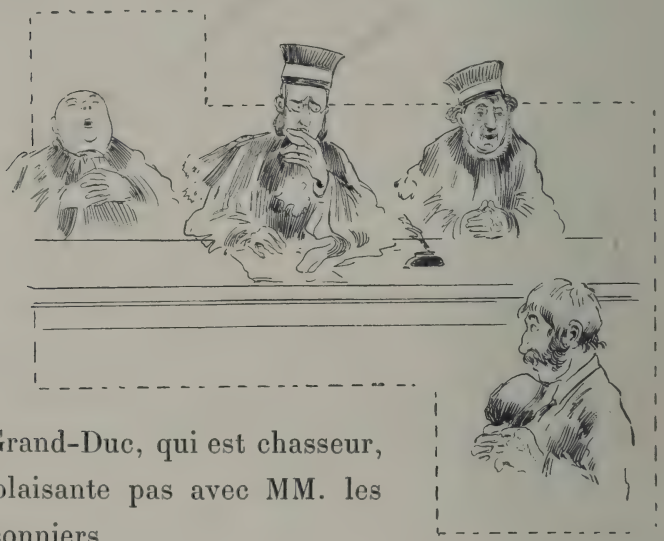
Moi-même, dans le Grand-Duché de Bade, où j'ai fait mainte fois l'ouverture aux perdreaux, j'ai connu un garde, un certain K... autrefois braconnier terrible, qui n'avait pas son pareil pour protéger les lièvres, nourrir en hiver les faisans par deux pieds de neige et sauver les nichées de perdreaux compromises par les colères du ciel ou la faux des moissonneurs. Il veillait sur le gibier aussi paternellement qu'il l'avait jadis impitoyablement traqué.

Le garde-chef de la chasse guettait depuis quelque temps déjà cet homme qu'il soupçonnait de braconnage. Or, un après-midi, comme il inspectait de sa fenêtre à l'aide d'une bonne lorgnette l'immense plaine cultivée, il aperçut un paysan portant la hotte au dos et qui se dirigeait vers le bois...

La démarche de cet homme lui parut bizarre; l'une de ses jambes était raide et se mouvait tout d'une pièce.

Le garde-chef eût bientôt reconnu K.... Plus de doute; dans la hotte le braconnier cachait la crosse de son fusil, dans la jambe gauche de son pantalon, le canon qui l'obligeait à marcher sans plier le genou. Aussitôt, armé d'une trique, le garde s'élance, poursuit et rejoint K...; puis, constatant au toucher, à travers l'étoffe, le clandestin canon de fusil, sans autre discours il se met à taper dur et longtemps... K... hurlait; il finit par crier : « Kamerad

zu mir ». A moi camarades ! Cela lui valut trois ou quatre mois de prison de plus, car



le Grand-Duc, qui est chasseur, ne plaisante pas avec MM. les braconniers.

Eh bien, K... s'est amendé.

Cette dernière promenade avec un canon dans sa culotte, avait été son chemin de Damas — peut-être à cause de la provenance du canon, comme dirait Grosclaude...

Et il est devenu, je le répète, un excellent garde. Il aime un peu la chope, voilà tout. Ce n'est pas un mal quand on a soif, mais cela faillit lui jouer un mauvais tour, voici quelques années. Il avait bu avec des « Kamerad » dans la salle d'une auberge, au premier étage. Vers minuit, voulant regagner son logis, il oublia qu'il n'était pas tout à fait de plain pied avec la rue, ouvrit une fenêtre basse croyant ouvrir une porte et tomba d'une hauteur de cinq

mètres sur le pavé. Il ne s'était pas tout à fait tué et se remit vite. Ça a la peau dur un ancien braco.

Un renforcé chasseur aussi, ce certain garde boiteux et à moitié tordu, qui habitait l'un des cantons forestiers de l'Oise. Mon ami Paul G... — vous savez, le chasseur d'ours — m'en a souvent parlé. En voilà un qui ne se laissait « faire la pige » par personne pour relever une trace.

Un jour il arrive et dit :

— Monsieur Paul, il y a une laie qui passe par les champs du père Colas. Elle s'est rembûchée dans le bois de Nièvre. Elle pèse 130; elle a la mâchoire inférieure fracassée par une balle. C'est une vieille blessure. Je suis entré dans le bois par la coupe du milieu. La laie est là, sûr. Mon chien me la donne à gauche; moi, je la crois à droite. Allons-y.

— Mais pardon interrompit Paul G... Comment sais-tu?...

— Bien facile. J'ai vu à sa trace qu'elle n'enfonçait pas plus ni moins qu'un animal de ce poids-là. Ça c'est pas

malin. Puis il y a des gouttes de lait par terre. Pour la blessure, j'ai vu où la laie a fait sa nuit et ses houillures dans un champ de pommes de terre. Les boutis ne sont pas francs. On voit qu'elle fouille de côté à cause de sa blessure. Et puis il y a un peu de pus sur les feuilles.

Paul G... prit son fusil. On fit une battue; la laie fut tuée. Tout ce que le garde avait dit était exact.

Sagace, le bonhomme, solide malgré ses défectuosités physiques, — une sorte de quasimodo — et terrible pour les braconniers. Il avait même la trique et le fusil un peu trop lestes... comme la bouteille... J'en ai connu quelques-uns du même modèle, et j'ai observé qu'en général plus le garde est intraitable, dur à la peine, plus ses défaillances sont complètes.

Avouez aussi que le métier est pénible, périlleux. Le pauvre garde tour à tour gèle, étouffe, est trempé de pluie ou de sueur, court ici ou là, s'éreinte, fait buisson creux ou rentre bredouille après une nuit de veille et de fatigue. Bien heureux encore s'il ne tombe pas dans une embuscade et ne se fait pas casser deux ou trois gourdins sur l'échine. Il faut bien se donner du cœur au ventre, que diable !

J'ai connu un de ces braves qui portait les glorieuses marques de luttes épiques livrées à des braconniers. C'était un type d'ancien à grande moustache blanche, une figure comme Charlet nous en a montré sous le haut bonnet à poils. On l'appelait Coco.

Il était l'un des gardes de la chasse de Ch... en Bresse, où j'ai passé de bien bonnes heures avec mes amis de Lyon. — Le président M. G... aimait fort son garde Coco. Il appréciait ses qualités spéciales, sagacité, courage, endurance et en retour lui pardonnait ses écarts de conduite. Coco aimait la bouteille. Il n'aimait pas que ça. — M. G... l'avait à plus d'une reprise flétri du nom de Lovelace... « Coco, vous êtes un Lovelace » lui disait-il; et Coco, roulait de gros yeux sans comprendre...

Mais deux jours après Coco pinçait un braconnier et tout était oublié. Ah! c'est que M. G. est non seulement un excellent chasseur, mais encore un vrai président de chasse; un administrateur parfait et surtout un implacable ennemi du braconnage. Oui, ce charmant et spirituel convive, cet homme bienveillant et joyeux devient terrible quand il s'agit de protéger ses lièvres, ses perdreaux, ses faisans. — Tout passe après, il en oublie le dormir, le boire et le manger; il en oublierait même la

chasse, et je me rappelle certaine année où notre président consacra sa journée d'ouverture à la répression du braconnage, sacrifiant ainsi ses plaisirs à ses devoirs.

La veille de l'ouverture, le président G... et son fidèle ami J... arrivaient de Lyon et descendaient à la petite station de M... d'où une voiture devait les transporter à C... Ils étaient vêtus en simples promeneurs, laissant en permanence dans leur chalet de C... tous les vêtements, armes et attirail de chasseurs. Or, au moment de monter en voiture, le président G... remarque, assis à la terrasse d'un petit cabaret, un confrère en Saint-Hubert, d'allure assez humble, et qui n'est pas du pays. Le Président, enflammé d'un beau zèle policier dont on ne saurait assez faire l'éloge, donne à la voiture l'ordre d'attendre et se met à observer le bonhomme, flairant déjà le braconnier dans cet inconnu et frémissant à la pensée de bientôt saisir cette proie palpitante.

Il veut voir la direction que prendra le braconnier, car sûrement c'en est un. On s'attable en attendant. Bientôt l'homme se lève, s'éloigne et prend la grande route qui conduit à C...

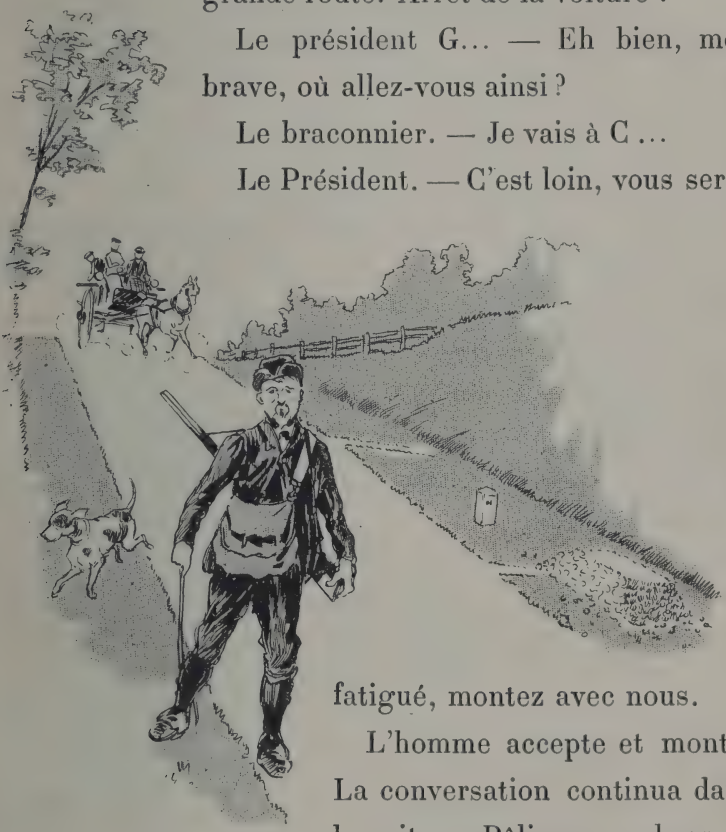
« Plus de doute ! c'est à nous qu'on en veut. » Le président triomphe. Il va jouer comme un chat avec cette souris. Dix minutes après il monte en voiture et fouette cocher. Bientôt on rattrape le chasseur, qui suivi de son

chien, marche d'un pas régulier sur le bas côté de la grande route. Arrêt de la voiture :

Le président G... — Eh bien, mon brave, où allez-vous ainsi ?

Le braconnier. — Je vais à C ...

Le Président. — C'est loin, vous serez



fatigué, montez avec nous.

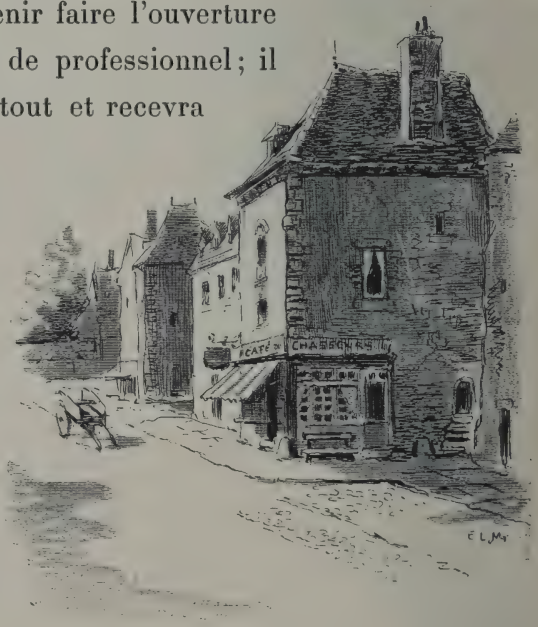
L'homme accepte et monte. La conversation continua dans la voiture. Pâlissez, ombres de Machiavel, de Richelieu et de Talleyrand, car si jamais un homme en a roulé un autre ce fut bien ce jour-là! On vit l'interrogateur, souriant et bonhomme, obtenir peu à peu les confidences du trop expansif chasseur... Et à chaque parole nouvelle s'épanouissait davantage la figure du Président dont se confirmaient les soupçons.

A la fin il lui dit d'un ton aimable et cordial.

— Je ne vous souhaite pas bonne chasse, puisque cela porte malheur. Mais, sans indiscrétion, où allez-vous chasser demain?

— Dans une excellente chasse, où il y a, paraît-il, beaucoup de gibier, répond l'inconnu.

Et pour appuyer ses affirmations il tire une lettre de son carnier. Dans cette lettre, signée d'un nom quelconque, on lui propose de venir faire l'ouverture à C... en qualité de professionnel; il sera défrayé de tout et recevra dix francs par jour. Le rendez-vous est à C... la veille de l'ouverture à 8 heures du soir au *Café des Chasseurs*. C'est là que se prendront les dernières dispositions pour le lendemain.



Dès ce moment le triomphe du Président est complet. Il jubile, et comme chasseur, et comme Président de la chasse de C... et comme membre actif de la *Société pour*

la répression du braconnage en France. Enfin il est au comble de ses vœux! Il a mis la main sur une bande de braconniers, une bande organisée qui étend au loin ses ramifications. Il voit déjà, dans un avenir prochain, la bande arrêtée, grâce à lui, grâce à son flair. Il ne se dis-

simule pas, malgré sa modestie, toute l'importance qu'il va prendre dans la *Société pour la répression du braconnage en France*... Oui, c'est la joie intime du devoir accompli, de la victoire certaine... Et tandis qu'il roule, silencieux maintenant et tapi dans le fond de la carriole, il a peine à dissimuler cette joie... Les rares paroles qu'il adresse au braconnier, sont encore des paroles d'affectueuse sympathie. Il le choie comme un vieil ami, bien plus, comme un bienfaiteur, cet homme, hier encore in-

connu de lui et qui demain, en devenant son prisonnier va consacrer sa gloire, le porter au faîte des honneurs... Car il recevra certainement une médaille de *la Société pour la répression du braconnage en France.*

Il se voit déjà acclamé, porté en triomphe par l'élite de la population de C... félicité par les autorités; et la vision devient gracieuse et souriante : cortège, musique, arcs de triomphe, transparents avec quatrains de circonstances, et des fleurs et encore des fleurs, et des jeunes filles en blanc!... ô ivresse!...

Toutefois au milieu de sa rêverie, le Président n'oublie pas la réalité. Il garde son sang-froid, sa présence d'esprit.

En arrivant près de C... il débarque son homme en lui laissant croire qu'il se rend ailleurs, plus loin. Il faut se séparer. C'est un moment un peu pénible pour le Président, mais il sait cacher son émotion, et les adieux se font de part et d'autre avec une parfaite cordialité.

Dès que l'homme a disparu, on repart, on force l'allure et l'on arrive par un chemin détourné à C..., au « chalet », qui est le quartier général des chasseurs dont M. G... est le président. C'est là leur domicile en temps de chasse, là qu'habite le garde-chef, là qu'est le chenil...

Le Président saute de voiture et aussitôt fait comparaître Coco, l'ancien à moustache blanche. C'est à lui que

sera confié le rôle d'honneur, le mandat difficile et glorieux de filer l'homme et sa bande qui ont rendez-vous le soir au *Café des Chasseurs*. Ensuite Coco a pour consigne de guetter la sortie des braconniers, le lendemain matin, de les suivre sans être vu et de les prendre en flagrant délit de braconnage dans une chasse gardée. Et s'il le faut, bataille!

Du reste, le Président ne restera pas inactif. Il sacrifiera sa matinée d'ouverture. Il veut assister à la capture du braconnier. D'avance il en a la fièvre. Soirée agitée, nuit courte et sans sommeil. A deux heures du matin, il se lève, se déguise en paysan, se grime et cache sous sa blouse un revolver. Il faut être prêt à tout, même à secourir le vaillant Coco.

... Le Président, avant la première lueur de l'aube, se rend au *Café des Chasseurs* où l'homme a dû passer la nuit. Il y est encore! Il n'en sort pas!... Maintenant il fait grand jour. L'homme, qui se méfie sans doute, pourrait bien, lui aussi, comme le Président, renoncer à faire l'ouverture.

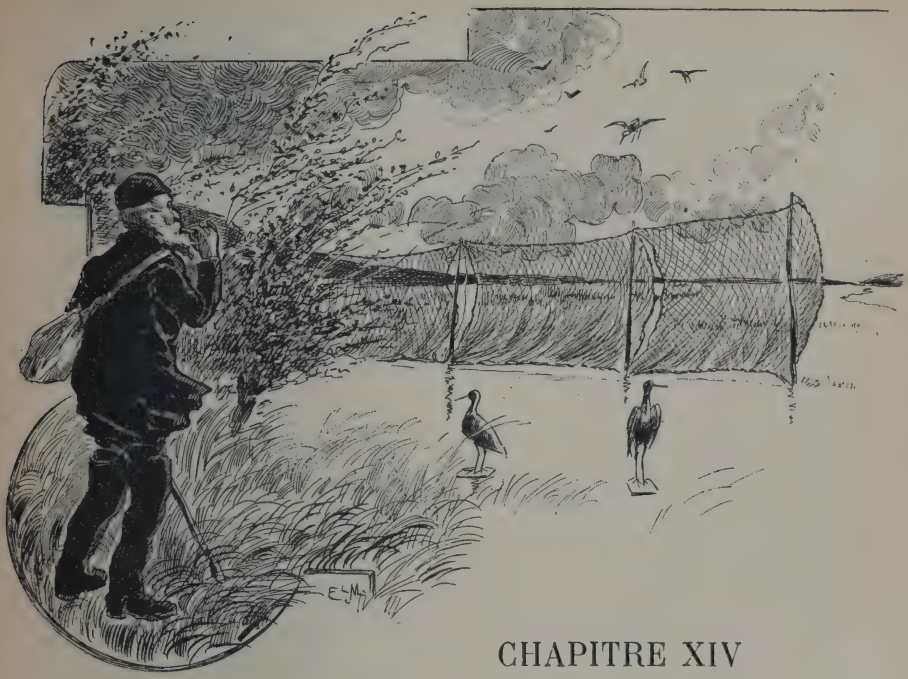
Quant à Coco, il a disparu et demeure introuvable. Mystère, mystère!...

Enfin, après une nouvelle enquête qui dure toute la matinée, on découvre que le bonhomme en question avait été victime d'une mystification. Comme il était un chasseur excellent, dans son canton, à cinquante kilomètres de là, des confrères, jaloux de ses exploits, avaient inventé pour l'éloigner d'eux, de lui écrire la fameuse lettre l'invitant à venir chasser sur le territoire de C...

Ainsi le rêve du Président s'évanouissait! Plus de braconnier, partant plus de capture, plus de médaille d'or, plus de fête municipale! Adieu, musique, bouquets, feu d'artifices et jeunes filles en blanc!

Hélas! trois fois hélas!...

Épilogue. — A dix heures du matin, un gendarme en tournée ramassait Coco, le garde, ivre-mort dans un fossé...



CHAPITRE XIV

ENCORE DES HOMMES « NATURE ». — LE VIEUX MARIUS DE SAINT-GILLES. — RÉSIGNÉS ET DÉSESPÉRÉS. — LA PHILOSOPHIE DE LUCHAT.

Donc, le soi-disant braconnier du président G... était simplement un professionnel. Car il ne faut pas confondre celui-ci avec celui-là. Le professionnel vit de sa chasse, se conforme à la loi, et n'emploie — espérons-le — que des armes loyales. Par exemple, il préfère, quand ça n'est pas prohibé, le filet au fusil. C'est moins coûteux et plus rémunérateur.

J'ai connu un vieux chasseur de Saint-Gilles qui était

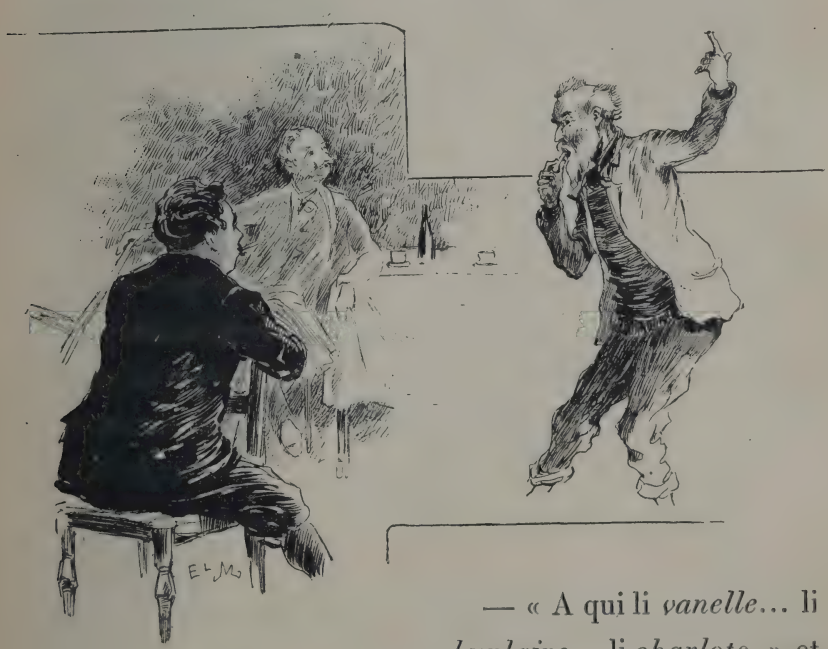
d'une habileté extraordinaire pour appeler les oiseaux de passage, pluviers, vanneaux, chevaliers de toute espèce qui voltigent dans les marais et les prés mouillés au printemps, de la mi-février à la fin d'avril, les oiseaux « de prime » comme on les nomme là-bas.

Le bonhomme forçait en quelque sorte tous ces échassiers à venir s'abattre à portée de son filet, auprès des appelants empaillés qu'il plantait là, sur le bord des flaques d'eau, le bec au vent... La première fois que j'ai rencontré le vieux Marius, c'était dans un mas de Camargue, propriété d'un de mes amis; il y avait là Jean C... un rude chasseur, je vous prie de le croire, un de mes plus fidèles camarades de marais... Quel beau fusil et quel solide coup de botte!... Et avec Jean, mon brave Al. Cam... un amateur celui-là, un simple amateur de chasse, mais qui aimerait bien ça, s'il avait le temps.

Or après déjeûner, à l'heure du café, comme on parlait à Marius de ses célèbres coups de filets, il posa sa pipe, tira de son sac de petits sifflets fabriqués par lui-même avec des os de porc et de mouton et commença une vraie représentation, imitant tous les cris de joie, d'amour, de frayeur, bref toutes les conversations possibles entre échassiers, les désignant de noms bizarres que j'aurais voulu tous retenir.

C'étaient les *bunles* et *bunlaïres*, (chevaliers combattants), les *charlots* (grands courlis), les *écatchérao* (sar-

celle d'été), les *pioulaïres* (siffleurs), *les vanelles* ou *avanneaux* (vanneaux), les *cabidoules* (culs-blancs), et enfin les *parle-pas*, espèce de bécasseau, ainsi nommé parce qu'il ne dit rien, comme nous l'apprit Marius. Aussi bien ne pouvait-il pas imiter leur cri, mais il mimait leurs gestes de tête effarés, assez comiques, alors qu'ils viennent de se poser, et que d'un regard circulaire ils inspectent l'horizon. Il fallait voir Marius dans cette petite chambre, jouant de ses sifflets percés de trous, variant ses cris et nommant tour à tour les oiseaux qu'il imitait.



— « A qui li *vanelle*... li *bunlaire*... li *charlots*, » et variant ses appels, selon que l'oiseau se pose ou plane, hési-

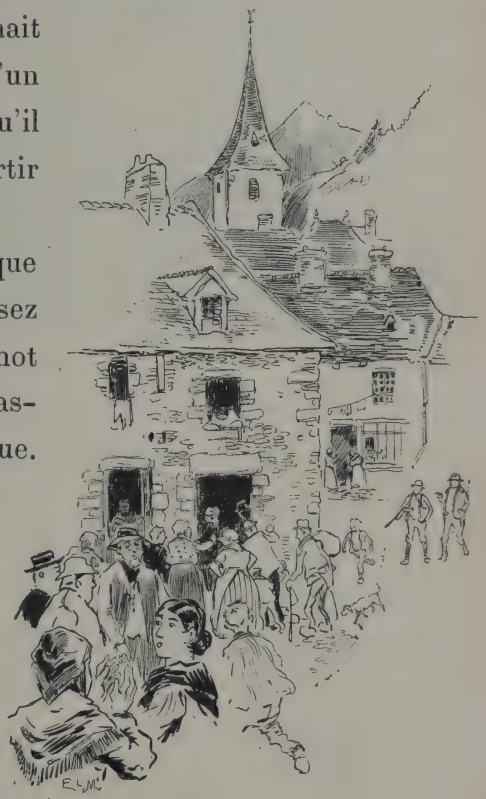
tant, ou s'éloigne ou insiste pour que sa camarade vienne à lui... Et l'œil bleu pâle du vieux chasseur, qui avait tant guetté de victimes, voltigeant sur le ciel uniforme et limpide, cet œil semblait suivre encore ces évolutions aériennes, tandis que le sifflet appelait d'un cri si vrai, si vivant, si impérieux qu'on levait malgré soi les yeux vers le plâtre du plafond, tout surpris de ne pas voir au-dessus de soi l'azur clair d'où descendrait, à lents coups d'ailes, un échassier au ventre blanc et aux longues pattes rouges...

Pauvre Marius ! Il nous contait ses meilleures chasses. Il avait pris un jour 29 vanneaux d'un seul coup de filet et tué 15 canards siffleurs en deux coups de fusil. Il en avait rempli, des sacs de gibier, autrefois, mais !. Maintenant, ça n'était plus ça. Plus de ces gros passages. Plus de ces rafles extraordinaires. Et peu à peu sa mélancolie le prit, au souvenir de ces exploits qu'il ne pourrait plus accomplir... Il finit par se taire, comme un simple parle-pas. Il rentra ses sifflets, ralluma sa pipe et resta silencieux jusqu'à l'heure ou il prit son fusil pour nous servir de guide jusqu'aux marais nouveaux que nous allions explorer.....

*
* *

Du moins il était philosophe ce Marius. Plus philosophe qu'un certain professionnel que j'ai connu, un nommé Lémot, un chasseur du Nord celui-là et un original. C'est

lui qui me disait : « Ces b.... de l'État-Major, ils ont fait rayer les fusils de guerre pour qu'on ne puisse plus tirer à grenaille avec! » Il se consolait en chassant avec un vieux fusil à pierre transformé en fusil à piston, dont le chien n'avait pas d'arrêt; tandis qu'il visait il le tenait soulevé au moyen d'un morceau de foulard qu'il lâchait pour laisser partir le coup (1).



Ce système plus que primitif donnait d'assez mauvais résultats. Lémot s'en consolait en chassant la caille à la mue. Or une certaine année, il paraît que la mue ne donnait pas et comme Lémot n'était guère philosophe, — je vous ai prévenu, — cette pénurie de cailles eut des conséquences. Un matin de septembre, en passant par le village de Savoie où demeurait

(1) Authentique.

Lémot, nous vîmes, mon frère et moi, un rassemblement.

— Qu'y-a-t-il donc?

— M'sieu... c'est Lémot qui s'est tué. Ah! il ne s'est pas manqué. Il a pris son fusil de guerre entre ses jambes, a mis le canon dans sa bouche et a appuyé sur la détente avec une baguette. Le tour a été joué.

— Et pourquoi s'est-il tué?

— Eh bien, d'abord il avait mal aux dents, et puis il était allé à la mue le matin. Il n'avait rien pris. Il a dit : « Il n'y a pas de cailles, j'ai mal aux dents... Je vais me f... bas »; il est rentré et il l'a fait comme il l'a dit.

Et à ce récit, un de nos amis qui était présent ne put s'empêcher de faire cette observation, que beaucoup d'entre nous auraient eu le droit de faire comme lui.

— Si je m'étais f... bas toutes les fois que j'ai eu mal aux dents et qu'il n'y avait pas de cailles!...

Je suis d'ailleurs de ceux qui estiment qu'on n'a pas le droit de juger un homme en pareille circonstance et puisque nous parlons de gardes et de gens tout près de la nature, je terminerai par un petit récit dont le héros est un garde-champêtre qui me semble posséder une philosophie et une résignation plus profonde encore que celle du vieux Marius.

*
* *

Un matin d'été, je suivais la route qui part de Genève et longe la côte sud du lac, jusqu'en Savoie. A vrai dire, je marchais sans but, à l'ombre drue des platanes bordant le trottoir, et j'allais, j'allais, le chapeau à la main, le gilet ouvert!.. J'étais heureux dans cette calme fraîcheur; mon esprit s'assoupissait bercé par le mouvement machinal de mes jambes, tandis que mes yeux erraient sur l'eau très bleue, toute placide sous le baiser bien appuyé du soleil et tressaillant à peine en clapotis légers contre le mur du quai.

A cent mètres de la côte, une longue barque chargée de pierres semblait dormir aussi, attendant un grain sous les deux triangles de ses immenses voiles inutiles et déten-

dues ; de petites mouettes rasaient la surface du lac, d'un vol explorateur et circulaire, en quête de poissons morts ; et tout près du bord, par bancs compacts, des *perchettes* rayées de noir, des *vengerons* grisâtres et des *sardines* bleutées somnolaient dans la transparence immobile des eaux.

J'étais arrivé à l'endroit où s'avance dans le lac un débarcadère ; c'est la première station des bateaux venant de la ville. L'idée me prit d'attendre le prochain bateau pour rentrer et je regardai au large y cherchant la fumée du vapeur attendu. Rien. Je me décidai à interroger un homme d'une cinquantaine d'années qui, accoudé au mur du quai, paraissait examiner aussi l'horizon.

— Non, Monsieur, me répondit-il, il ne passera pas de bateau avant au moins une heure.

Il me tourna le dos, s'éloigna un peu, et s'appuya de nouveau des deux bras au mur dans une attitude pensive.

Je calculai que j'avais le temps de continuer ma flânerie et de revenir une heure plus tard prendre le bateau.

Je me remis donc en marche. Vingt pas plus loin, je ne sais pourquoi, je jetai un coup d'œil en arrière; j'aperçus le bonhomme, toujours à la même place. Il avait dû me suivre du regard, mais il ne voulut pas en avoir l'air, car presque aussitôt, il détourna la tête.

« Quelque rêveur, pensai-je... Il ne lui manque qu'une canne à pêche. »

Et je poursuivis ma route, distraitement, méditant cet éternel lieu commun de la puissance apaisante qu'exerce une belle nature sur les esprits de tous les hommes, vieux, jeunes, riches ou pauvres...

Une voix qui m'appelait par mon nom me tira de ma songerie. Je reconnus un des gardes-champêtres de la commune qui, venant en sens inverse, m'abordait familièrement.

— Eh bien, Luchat, lui dis-je, quoi de neuf?

— Rien, m'sieur, — je fais ma tournée. — Et vous? Ça va toujours bien, m'sieur?

Il me parlait de son ton traînard et nasillant du paysan genevois; son petit œil clair me guignait, sous la paupière alourdie par le litre matinal de vin blanc; et le nez, à la peau tendue et violacée, plongeait dans la moustache poivre et sel. D'ailleurs, l'individu se tenait ferme et bien campé, l'air crâne et important, avec ses pantalons à la hussarde,

son chapeau mou sur l'oreille et son nerf de bœuf à la main.

— Non, m'sieur, pas grand'chose à faire, reprit-il en mettant son chapeau en arrière pour s'essuyer languissamment le front d'un coup de manche. C'est plus tard, quand les raisins sont murs, qu'il y a du travail.. Maintenant je fais ma tournée, pour n'en pas perdre l'habitude. Je file par les bords du lac et je remonte par les vergers d'en haut, rapports aux maraudeurs de cerises.

— Et les amoureux, dans les blés, en pincez-vous quelques-uns?

— Ma foi, m'sieur, si c'est dans les blés, je les pince, rapport aux dégâts; mais, dans les prés fauchés, je les laisse tranquilles. C'est leur affaire; car enfin il faut croire qu'ils sont consentants... Et du moment qu'ils ne font de tort à personne, ça les regarde.

Il eut un petit ricanement.

— N'est-ce pas, m'sieur? C'est pas de force qu'une fille vient se promener au clair de lune. Elle peut faire des façons; mais si elle y vient, c'est que ça lui plaît.

— Luchat, vous êtes un philosophe.

— J'sais pas c'que je suis, m'sieur, mais j'suis toujours pas un imbécile et j'ai mes idées à moi.

— Vous avez raison. Au revoir, Luchat.

— Au revoir, m'sieur. Vous ne venez pas de mon côté?

— Non, je vais marcher encore un peu.

Nous nous séparâmes.

Trois quarts d'heure après, je revenais sur mes pas, et je n'étais plus qu'à peu de distance du débarcadère lorsque j'aperçus un attroupement sur le trottoir du quai.

En approchant, je distinguai Luchat au milieu d'un groupe. Tout le monde regardait à terre. Des gens se courbaient.

Quand je fus à trois pas :

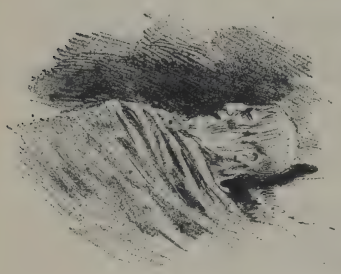
— Qu'y a-t-il donc, Luchat?

Il releva la tête, et, désignant du bout de sa canne quelque chose qui gisait sur le sol.

— Il y a, m'sieur, que cet « artiste-là » vient de s'offrir un bain.

Le groupe s'ouvrit. Une masse informe était là, sous une couverture. La terre, tout autour, était noire de l'eau qu'elle avait bue. Luchat se baissa, souleva la couverture

et me montra le cadavre encore tout ruisselant d'un noyé. Je reconnus, non sans une furtive émotion, cette figure barbue; c'était le bonhomme que j'avais vu, accoudé au mur du quai, une heure avant. Les traits étaient paisibles; nulle crispation de la bouche; seul, le regard terni des yeux mal fermés semblait envoyer une dernière lueur d'ironie disant : « J'ai voulu mourir... La vie est une misère ! »



Instinctivement j'avais salué le mort.

— Recouvrez-le, dis-je à Luchat.

Il m'obéit. Je le tirai un peu à l'écart et lui demandai quelques détails.

— Eh bien, m'sieu, vous voyez : c'est un homme, par là, dans les cinquante ans. Il a voulu se noyer. Probable qu'il en avait assez. Il a fait ça tout tranquillement. Il a ôté son chapeau et son habit, qu'il a posés sur le mur, sa montre aussi. Et puis il a sauté à l'eau. Même qu'il s'est fichu une bosse à la tête, sur les pierres, parce qu'il n'y a pas beaucoup de fond à cet endroit. Alors, il a nagé au large. Durot, le garde-port, l'a vu de loin, et puis il y avait là une vieille femme à qui il a crié tout en nageant : « Je n'ai pas le temps de m'arrêter, je suis très pressé!... » Probable qu'il était un peu fou... Quand il s'est trouvé à

quarante mètres du bord, il s'est laissé couler. Et puis voilà ! Le tour a été joué. La vieille a appelé Durot, qui a vite détaché sa *liquette* pour aller au secours ; et, comme

j'arrivais justement, j'ai embarqué aussi. Seulement il y avait un sacré nœud à l'amarre qu'on ne pouvait pas défaire. Ça a pris du temps.

Enfin, nous l'avons repêché et apporté là. Le fermier d'à côté nous a prêté une couverture pour mettre dessus, et puis je suis monté au bureau de poste du village pour téléphoner à la ville qu'on nous envoie un des fourgons de la Morgue... Ma foi, le voilà content, à présent, le pauvre b... Il n'aura plus ni faim ni soif. Quand on veut, on veut !... Il voulait se faire passer le goût du pain : il a ce qu'il voulait !

Il y eut un silence. Puis je demandai :

— Vous allez emmener le corps ?

— Oui. Il me faut faire ma déclaration..., et puis toucher ma prime, s'il vous plaît !

— Ah !... Combien est-ce ?.....

— Pour un mort qu'on repêche, c'est quinze francs.

— Et pour un vivant ?

— Cent sous.

— Ainsi, on vous donne plus pour avoir retiré un mort de l'eau que pour avoir sauvé quelqu'un qui se noie ?

— C'est tout sûr, m'sieur.

— Par exemple ! Et pourquoi ça ?

— Ça se comprend. On n'aurait qu'à s'arranger avec un camarade qui se jetterait à l'eau. On le repêcherait et on partagerait la prime avec lui. A ce compte-là, on en repêcherait sept ou huit par semaine... Tandis qu'un mort, c'est une autre affaire. On ne trouverait pas d'amateurs qui s'amuseraient à se noyer pour nous faire gagner « une pièce de quinze francs ».

Et Luchat se mit à rire.

Mes yeux s'abaissèrent sur la couverture qui cachait le suicidé, et je songeai, malgré moi, que cette chose inerte, ce paquet d'os et de muscles qui valait maintenant quinze francs, à la voirie, était tout à l'heure un être ayant ses pensées, ses douleurs, ses vices,

ses amours ; capable peut-être d'un crime, peut-être d'un chef-d'œuvre... Et je cherchais à me représenter pourquoi cet homme s'était tué ; comment il avait eu cette bravoure tranquille d'aller, en nageant, chercher une eau profonde pour s'y laisser couler et s'ensevelir en une asphyxie volontaire ; je me demandais si son agonie avait été longue ; si la congestion l'avait pris ou si l'horrible étouffement avait seul fait l'œuvre de mort... Et je croyais ressentir l'angoisse de la suffocante invasion de l'eau dans la bouche, le nez, les oreilles, les poumons, l'estomac.

Je résumai ces réflexions en interrogeant le garde-champêtre.

— Dites-moi, Luchat, pensez-vous que ce pauvre diable se soit beaucoup débattu avant de mourir? A-t-il souffert?

— Foi, non, m'sieur! Il n'est pas resté longtemps dans l'eau. Il bougeait encore quand nous l'avons sorti.

— Comment il bougeait encore?

— Oui, m'sieur.

— Et qu'avez-vous fait pour le ranimer?

— Rien.

— Rien?

— Foi, non, m'sieur. Pourquoi donc?

— Pour le ressusciter, parbleu!

Luchat haussa les épaules, sans répondre. Je levai les

yeux sur lui. Tout à coup, un doute odieux me prenait. Je me rappelais la différence des primes données suivant que l'on retire de l'eau un cadavre ou un vivant. Était-ce possible que, pour gagner dix francs de plus, Luchat eût laissé ce désespéré achever de mourir? J'eus bientôt honte de ce soupçon mauvais. Luchat fixa sur moi un regard sérieux qui semblait m'avoir deviné, puis, sincère, avec une espèce de brutalité, il me dit :

— Pourquoi voulez-vous qu'on empêche de mourir ceux qui en ont envie? Ce gaillard-là avait posé sa montre et son habit sur le bord. Je savais bien ce que cela voulait dire. Je n'avais pas le droit de le sauver. Est-ce qu'on a le droit d'empêcher quelqu'un de naître? Non! Et pourtant ce serait souvent un meilleur service à lui rendre que de l'empêcher de mourir. Car enfin, m'sieur, la vie, pour beaucoup, c'est une saleté, tandis que la mort, ça peut être une bonne chose... Non, non, c'est assez de sauver ceux qui ne veulent pas mourir. Mais quand un homme s'est décidé à faire le saut, on le lui laisse faire... Tu t'es noyé « par exprès », mon brave! Tant pis ou tant mieux pour toi!.. A quoi bon faire tant d'embarras?.. Allez! un coup de téléphone, envoyez le fourgon de la Morgue... et hardi! à la boîte! Tenez, justement, voici la voiture qui arrive! »

En effet, le fourgon approchait. Il fit halte. On y enferma le funèbre colis, puis Luchat grimpa sur le siège, à

côté du cocher, et le véhicule s'éloigna, reprenant le chemin de la ville.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'étais resté sur le trottoir, pensif et mordillant mon cigare. Je m'interrogeais pour savoir si Luchat était un sage ou un fou, un miséricordieux ou un cruel.

Je n'osais lui donner tout à fait raison lorsqu'il reconnaissait à l'homme le droit de quitter la vie; je vénérais son grand respect pour la dernière volonté de qui va mourir...

... Oui, mon bonhomme, tu avais ta conscience pour toi, quand tu permis à la mort de venir à celui qui l'appelait. Et de même que tu respectes l'amour et t'éloignes discrètement lorsque tu entends les amoureux chuchoter derrière les haies, — sur les prés fauchés, que ta consigne de garde-champêtre ne te défend pas de laisser fouler par les couples, — de même tu respectes la mort, cette autre fonction de la nature,... et tu continues ta ronde, l'esprit et le cœur sans trouble...

... Je m'étais remis en marche, sous les platanes. Le lac était toujours calme et très bleu; le soleil riait sur l'eau; les mouettes voltigeaient avec des sifflements heureux; les poissons flânaient près des pierres du bord... Et cette sérénité des choses et des bêtes, que la mort

n'étonne jamais, semblait me prouver que Luchat avait raison, qu'il ne faut pas faire tant d'embarras, et qu'on peut bien laisser mourir ceux qui en ont envie.

CHAPITRE XV

SOYONS PHILOSOPHES AUSSI. — LE PASSÉ ET L'AVENIR
LE PÈRE ET LE FILS. — PLACE AUX JEUNES!

Me voici arrivé aux dernières pages de mon carnet. Heureusement pour vous, je ne vous ai pas conté tous mes souvenirs de chasse, mais je n'en ai pas moins longtemps regardé en arrière. Et ce regard, je vous l'ai déjà dit, n'est point sans mélancolie. Ce seul mot : souvenir, ne porte-t-il pas en lui-même sa tristesse ? Peut-on être et

avoir été? Toutes ces bonnes heures vécues à la chasse pourrai-je les revivre. Aurais-je la résignation du vieux chasseur de Saint-Gilles, qui malgré tout chassait encore, malgré la pénurie du gibier, malgré la vieillesse qui lui cassait les jambes et lui voilait les yeux? Viendra-t-elle bientôt pour moi, l'heure sinistre où il me faudra compter avec la fatigue et la goutte, le froid, le chaud, la faim, la soif et le sommeil; l'heure où je relirai ces lignes d'un regard triste et vacillant, les lunettes sur le nez, les pieds aux chenêts, une calotte de velours sur la tête, et l'âme toute rongée de regrets, de désespoir et d'envie. Rien que d'y penser je frémis, car enfin que voulez-vous que je fasse au monde quand je ne pourrai plus chasser. Question terrible que je me suis posée souvent avec effroi.

Mais heureusement, j'ai fini par trouver la réponse. Et comme ce chasseur devenu manchot qui disait : « Je ne pourrai plus tirer, mais je verrai encore chasser mes chiens »; de même je me résigne, je suis d'avance tout consolé s'il me faut un jour laisser au clou mon fusil. Car j'ai mieux qu'un chien à voir chasser. J'ai mon petit élève, j'ai mon fils, j'ai Jacquot.

Ah! croyez-moi, amis chasseurs, si vous êtes pères, mettez vos fils au dressage; si vous n'êtes pas mariés encore, ne tardez pas trop et offrez-vous bien vite un garçon.

Et alors vous verrez combien douces et violentes, fières et joyeuses les émotions nouvelles que vous éprouverez à revivre avec votre gamin les premières chasses de votre enfance. Qui de nous ne se rappelle son premier coup de fusil, son premier moineau, puis le premier oiseau tué au vol, la première alouette; la première caille, le premier lapin...

Quant à moi je n'oublierai jamais le petit fusil à un coup avec lequel j'ai fait mes débuts; c'était un fusil à baguette, et comme je n'avais aucune notion des différents calibres, je croyais qu'on mettait même charge de poudre dans toutes les armes. Or la poire à poudre dont je me servais devait mesurer une charge destinée sans doute à un calibre 12, car les effets du recul étaient effrayants. Je me rappelle être souvent resté, après un coup de fusil, quelques minutes assis au rebord d'un fossé ou sur une motte de terre, me tenant l'épaule et la joue, tout gémissant et tordu de douleur! A peine avais-je la force et le courage d'aller chercher le pierrot que j'avais tiré et qui certes avait moins souffert que moi. Aussi je goûtais toujours un malin plaisir à faire essayer mon fusil à quelque jeune ami plein d'inexpérience et que le choc inattendu envoyait rouler à quatre pas de là. Il fallait

que l'arme en question fût vraiment de bonne fabrique pour résister à de pareilles épreuves. On finit par me révéler mon erreur ; désormais, je diminuai mes charges de moitié et tout rentra dans l'ordre ; le fusil n'en porta pas plus mal et ma joue s'en porta mieux.

Aujourd'hui les fusils à baguette n'existent plus, nos fils n'en auront pas connu le maniement délicat, dangereux même. Le mien, Jacquot, a fait ses premières armes à huit ans et demi avec un petit fusil $9^{m}/_{m}$ système Flobert ; il ne s'en servait pas trop maladroitement sur les moineaux posés et même sur les bec-figues au vol. Deux ans plus tard, il était en possession d'un fusil feu central calibre 28, et c'est, à partir de ce moment qu'ont commencé pour moi, autant et plus peut-être que pour lui, les grandes émotions cynégétiques dont je vous parlais tout à l'heure.

Rien de plus drôle, que de se revoir ainsi en miniature ; car dans ce diminutif de chasseur, vous retrouvez tous les enthousiasmes, toutes les faiblesses, les énervements, les désespoirs, les illusions et les bonheurs que vous avez tant de fois éprouvés. Je vous le répète, les sensations du petit bonhomme vous émeuvent davantage que si vous les perceviez vous-même !... Et c'est

ainsi que j'ai plus de plaisir maintenant à voir mon fils, tout rouge d'orgueil, ramasser une « grosse pièce » grive ou geai, pie ou lapin, que lorsque naguère, dans une forêt de montagne, je voyais revenir à moi mon épagneul rapportant la tête haute, une gélinotte ou un coq de bruyère.

. . . . . .

Qu'elle arrive donc la triste, l'implacable vieillesse, je l'attends, je la nargue, je ne la crains plus! Quand le fusil me sera trop lourd, d'autres mains le manieront pour moi. Par les matins frileux d'octobre, là-bas, à Campuget, quand l'alouette voltige et siffle au-dessus des chaumes et des guérets languedociens je me contenterai de tirer la ficelle du miroir et de faire sautiller la chouette sur son perchoir à bascule. Aux battues de perdreaux, quand mes coups doubles d'autrefois ne seront plus que de vieux souvenirs, j'accompagnerai encore mon élève, la canne à la main et me cacherai avec lui dans un fossé herbeux ou derrière un buisson. Qui sait même si je ne

le suivrai pas un jour jusqu'à Sylvéréal pour le plaisir de revivre à côté de lui, par la pensée, mes chasses d'antan; pour lui conseiller, selon le vent, tel coin d'affût ou de passade, pour le voir enfin rentrer le soir au mas, la botte boueuse, le pas traînant, mais l'œil joyeux et le carnier plein;..... pour m'asseoir alors en face de lui devant la soupière fumante, lui verser une rasade et lui dire : « Allons, mon garçon, bois un coup et puis tu me raconteras comment ça c'est passé. ».....

Ainsi soit-il!!...

Fin.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE, par Grosclaude. 1

CHAPITRE I. — Introduction. — Comment je me suis mis à tenir un carnet de chasse. 1

CHAPITRE II. — En Camargue. — Amis et Souvenirs. — Sylvéréal. — Un affût aux canards. 10

CHAPITRE III. — Télémaque a de nouveau la parole. 32
Chasses languedociennes. — I. — Noël aux marais. 34
II. — La chasse aux tourdes à Mitau. 45
III. — La plaine du Vistre. 55

CHAPITRE IV. — Chasseurs intrépides et « fusils » trop chauds. — Pan... pan!.. où sont-ils. — Battues de macreuses. — La cible tentatrice. 67

CHAPITRE V. — Visions crépusculaires. — Effets de gelée blanche. — Vaches bressanes et flamants roses. 83

CHAPITRE VI. — En montagne. — Grands et petits tétras. — L'alpiniste malgré lui. 109

CHAPITRE VII. — Ennemis du chasseur. — Troupeaux et manades. Taureaux des Alpes et *Biooû* de Camargue. 131

Pages.

Chapitre VIII. — Hommes de Camargue. — Les amis d'Abert G... — Gardians. — Razetiers. — Lutteurs. — Le vieux Ravel. . . . 150

Chapitre IX. — Entre Languedociens. — Au mas de Saint-Bertrand. — Propos de table. 167

Chapitre X. — Un rêve au soleil. — A propos de mirage. — Invraisemblables histoires vraies où il sera question de lièvres, de canards, de hérons et de lapins. 189

Chapitre XI. — Le vrai mirage. — Encore des souvenirs et peut-être, des mensonges. — Une chasse à l'ours à Rosoy-en-Multien. 211

Chapitre XII. — Circonstances atténuantes du mensonge cynégétique. — La bredouille. — Le roitelet de Gaston G... — Quelques noms d'oiseaux. — Mirage, mystification, fumisterie. — La poule de V... — Le joli papetier. 229

Chapitre XIII. — Hommes de nature. — Gardes, braconniers, professionnels. — La mésaventure du président G... 246

Chapitre XIV. — Encore des hommes « nature ». — Le vieux Marius de Saint-Gilles. — Résignés et désespérés. — La philosophie de Luchat. 261

Chapitre XV. — Soyons philosophes aussi. — Le passé et l'avenir. — Le père et le fils. — Place aux jeunes. 278

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

56 RUE JACOB PARIS